MANUEL

DE

L'HOMME DU BON TON

OU

CÉRÉMONIAL

DE LA BONNE SOCIÉTÉ.

Prix, 3 fr. 50 c.

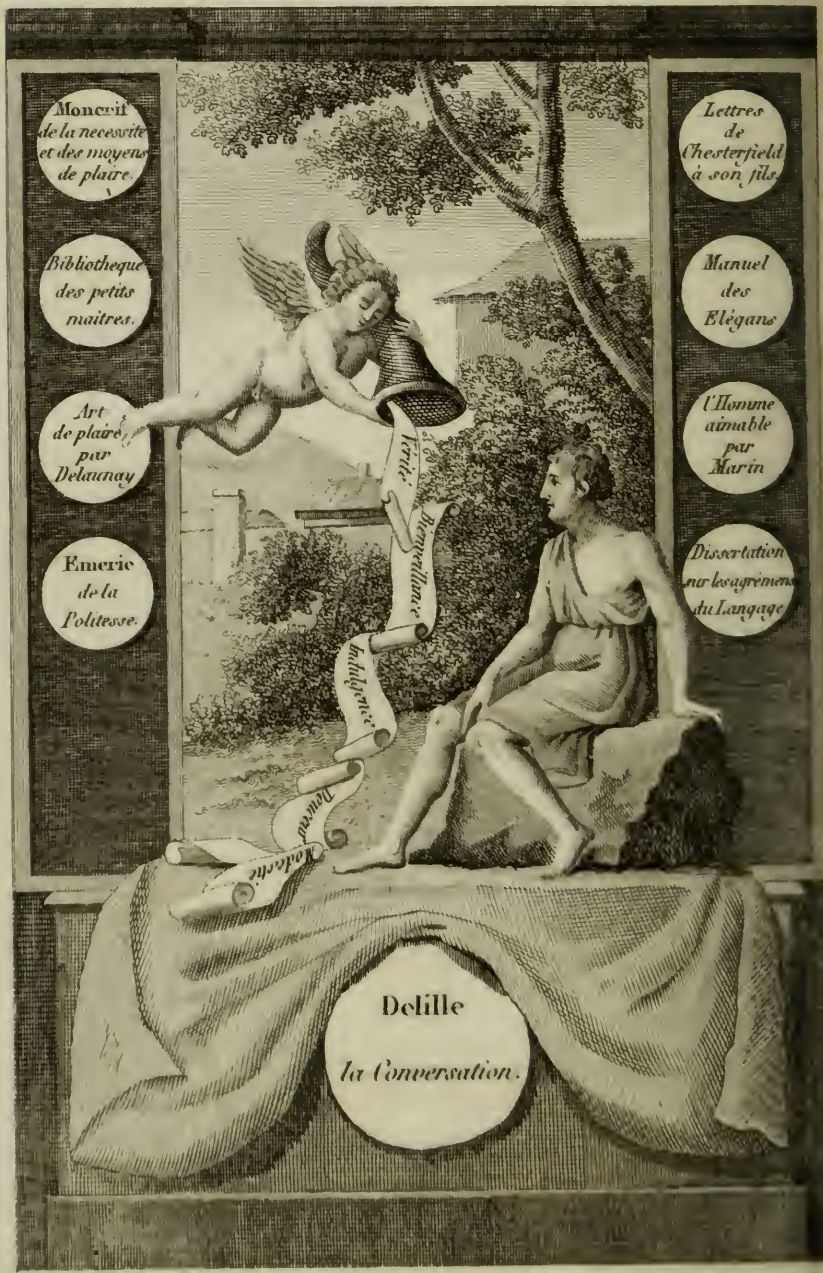
A PARIS,

Chez { AUDIN, Libraire, quai des Augustins, N° 25 ;
PARMANTIER, Libraire, rue Dauphine, N° 16.

Manuds
épistolaires
13
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/manueldelhommede00gouj


Moncrif
de la necessité
et des moyens
de plaire.
Bibliotheque
des petits
maitres.
Art
de plaire,
par
Delaunay
Emerie
de la
Politesse.
Lettres
de
Chesterfield
à son fils
Manuel
des
Elégans
L'Homme
aimable
par
Marin
Dissertation
sur les agrémens
du Langage
Vertu
Bienfaisance
Indulgence
Douceur
Modestie
Delille
la Conversation.

MANUEL

de l'Homme de bon ton

ou

Cérémonial

de la bonne Société.

Comprenant,

Des notions sur la manière de faire les honneurs d'une table, sur l'art de découper et termine par un choix de jolis jeux de société, et de rondes à danser avec les airs notés.

A PARIS

Chez { PARMANTIER, Libraire, Rue Dauphine, N.° 14.
AUDIN Libraire, quai des Augustins N.° 25.

PRÉFACE.

Il existe beaucoup d'ouvrages sur la civilité ; mais la plupart ne roulent que sur la morale, au lieu de s'attacher particulièrement aux usages que la politesse française a introduits dans la bonne société. J'ai essayé, dans celui-ci, de donner des préceptes généraux qui puissent diriger les jeunes gens destinés à vivre dans le monde. Je me suis attaché plus particulièrement à enseigner comment on doit se conduire dans la société, selon les différentes cir-

constances dans lesquelles on se trouve, pensant qu'avec un peu de bon sens on sentira toujours la cause de ces bienséances. C'est aussi parce que je suppose à mes lecteurs une éducation soignée, que je n'ai pas cru devoir rappeler ici des choses qui sont de pures civilités puériles que les parens et les professeurs ne cessent de recommander aux enfans.

Mon intention a donc été de donner aux jeunes gens un guide pour les diriger dans le monde : timides assez souvent, ils craignent de se produire, faute de connaissances préliminaires ; et j'ose espérer que cet opuscule pourra au moins leur donner quelques notions principales

qu'il est indispensable d'avoir pour se présenter. Je dis seulement des notions, car il est certain que ce ne sont pas les livres qui peuvent donner cette connaissance parfaite du ton de la bonne compagnie : il ne s'acquiert qu'autant qu'on fréquentent la société, et qu'on n'y apporte pas un caractère d'égoïsme, et le mépris des bienséances.

De tous temps la politesse française a été citée comme le modèle de la grace, de la galanterie et de la véritable obligeance. Celui qui veut la pratiquer réussira toujours à s'attirer ce suffrage universel qui ne s'accorde toutefois qu'au ton, à l'esprit, aux manières et à la dé-

cence extérieure de la conduite. C'est à la vertu à nous attirer la considération : mais la vertu, accompagnée d'une sincérité grossière qui dirait tout sans ménagemens et sans égards, deviendrait l'effroi de la société. Elle a besoin de s'humaniser pour plaire, et peut le faire sans scrupule. Et peut-on considérer, comme dangereux et faux, le tour que l'on donne à une chose pour la présenter sous un point de vue différent, quand cela peut produire un bien ou prévenir un mal ? Non, il y a loin de cette conduite à celle qui est dirigée par cette flatterie basse et pernicieuse dont se servent certaines gens pour

couvrir, par une espèce d'élégance de ton, la turpitude de leur cœur. Si dans ces ames viles la politesse est une fausseté encore, que penserait-on de l'être vicieux et sans pudeur qui ne chercherait même pas à déguiser l'apparence de ses défauts?

Avec un peu de tact et d'esprit il est facile de distinguer la vraie politesse de son masque. Dans les gens naturels, agréable, sans avoir rien de sec et de contraint, elle a tout le charme de la bienveillance; il y a de la simplicité, de la bonne grace et du bon goût dans les respects qu'elle adresse, tandis que les hommes qui ne sont point naturel-

lement polis laissent toujours, soulevé en quelque endroit, le voile dont ils voudraient couvrir les vices de leur ame et de leur caractère. Leur artifice est toujours sans grace, parce que tout ce qui manque de naturel n'en peut avoir.

MANUEL

DE LA

BONNE SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui constitue la bonne société. Des vertus sociales. Des usages reçus, et de la nécessité de s'y conformer.

La bonne éducation et le mérite personnel, unis aux bonnes mœurs et à la probité, distinguent les hommes entre eux, et en forment une classe particulière qui s'appelle la bonne société. Cette bonne société est ce que nous devons rechercher, parce que là seu-

lement l'homme jouit de tous les plaisirs honnêtes que peut lui procurer la fréquentation de ses semblables. Mais où trouver la bonne société? Duclos pense qu'elle pourrait bien n'être qu'une belle chimère. « Elle ressemble assez, dit-il, à une « république dispersée; on en trouve « des membres dans toutes sortes de « classes. » Plus bas il ajoute: « La « bonne compagnie est indépendante « de l'état et du rang, et ne se trouve « que parmi ceux qui pensent et qui « sentent, qui ont les idées justes et les « sentimens honnêtes. »

N'en déplaise au spirituel auteur dont je rapporte ici les paroles, je pense qu'il généralise beaucoup trop sa pensée. D'abord, et il en convient lui-même ailleurs, dans la basse classe du peuple constamment occupée de travaux pénibles et pressée par les besoins du

jour, les réunions n'ont guère d'autre but que celui de s'arracher a des inquiétudes quotidiennes, et les amusemens, quoique souvent pleins de décence, ne sont pas toujours avoués par le bon goût. Les classes élevées, constamment occupées de grands intérêts de fortune et d'avancement, apportent, dans les relations des membres qui les composent, des formes cérémonieuses et diplomatiques qui leur donnent de la solennité, mais qui en bannissent souvent la liberté. Le cérémonial étouffe la gaîté; la crainte d'en trop dire et de se laisser pénétrer, le desir de pénétrer les autres, tient chacun sur le qui-vive, et rend la haute société très-peu agréable à ceux qui n'ont ni projets de fortune, ni conceptions ambitieuses. Nous avons fait entrer les bonnes mœurs dans la constitution de la bonne société. Faut-

il le dire ? elles ne sont pas constamment respectées dans les classes dont nous avons parlé ; inconnues dans les premières, elles sont souvent bravées dans les secondes. La corruption qui, dans le peuple, est souvent un effet de l'ignorance et du besoin, est plus souvent chez les grands le résultat d'un calcul et un moyen de parvenir. Les uns en tirent parti pour s'élever à une haute fortune, et les autres pour soutenir une existence précaire et misérable.

L'éducation des grands et du peuple a d'ailleurs, en bien des points, plus de ressemblance qu'on l'imagine communément. Les hommes du peuple végètent dans l'ignorance, faute de moyens de s'instruire, et bien des grands par mépris pour les sciences. Ceux-ci ont même sur les premiers la ridicule prétention de vouloir passer pour des

gens instruits, sur la parole d'un pédagogue menteur et effronté, et leur société n'en est encore que plus insupportable.

Sans être partout et nulle part, comme l'être fantastique de certain vicomte, je crois que la bonne société existe dans cette classe mitoyenne à qui des travaux serviles n'ont point rapetissé l'esprit, à qui les idées ambitieuses ne tournent point la tête ; dans cette classe qui jouit de cette honnête aisance qu'Horace appelle *une médiocrité dorée;* qui, pleinement rassurée contre tous les besoins de la vie, coule une existence innocente et tranquille, qu'elle cherche à embellir encore par des plaisirs honnêtes ; qui compte pour quelque chose la probité dans ses fils et la pureté dans ses filles, et qui desire les voir briller autant par des vertus que par des talens. Les réunions ont là vraiment mille char-

mes. Point de caractères outrés, point d'opinions opposées ; des nuances, mais point de couleur dominante : voilà ce qui se rencontre dans la société formée par cette classe estimable. Il semble que chacun de ses membres ait pris quelque chose à chacun des autres. Par un certain échange d'idées et de petits services, les hommes rapprochent leur manière de voir et de sentir, se mettent à l'unisson, et forment une harmonie de sentimens et de pensées qui fait la base de leurs réunions. Le desir de plaire, sur lequel sont établis les principes adoptés par la bonne compagnie, les conduit à réprimer les élans d'un naturel trop peu corrigé quelquefois, leur donne ces manières affectueuses, leur inspire ces expressions obligeantes, ces attentions soutenues, qui leur valent le suffrage de tous les honnêtes gens, et qui font l'homme aimable.

Est-il un plaisir plus délicat, qui remplisse plus le cœur de cette innocente satisfaction sans laquelle il n'est point de vrai bonheur, que le commerce de ces personnes qui joignent aux agrémens de l'esprit, aux charmes de l'instruction, à la pureté des mœurs, ces manières nobles et aisées qui constituent le véritable bon ton? Poli sans importunité, galant sans fadeur, attentif à respecter les convenances, suivant ce que lui dicte une bienveillance raisonnée, l'homme de bon ton exerce une espèce d'autorité morale que l'on aime à reconnaître, et dicte, par sa conduite plus que par ses paroles, ces lois particulieres à la bonne compagnie, que chacun s'empresse d'adopter et de suivre.

L'homme qui a reçu une bonne éducation, et qui se destine à vivre dans le monde, connaît les vertus

sociales qu'il doit posséder, et s'empressera d'acquérir celles qui peuvent lui manquer. Si ces vertus font la base de son caractère, il acquerra vite les qualités qui n'en sont que le développement et l'application. Il se présentera avec une modeste assurance, aussi éloignée de cette gaucherie niaise qui fait rire, que de cette hardiesse effrontée qui révolte. Ses manières seront aisées, naturelles, sans embarras et sans affectation ; son ton sera décent : dans la conversation il avancera son opinion, sans présomption et sans suffisance. Il évitera de parler de lui et de se faire le centre des regards. Rien de plus méprisable que de parler sans cesse de soi pour se donner des louanges, ou pour contraindre les autres à s'occuper du mérite que l'on se suppose. « Voulez-vous qu'on

« dise du bien de vous ? n'en dites ja-
« mais ; faites parler vos actions. »
Qu'un jeune homme donc soit modeste : la modestie accompagne toujours le vrai mérite, y donne un nouveau lustre, et gagne infailliblement l'estime des autres.

A cette vertu, on doit unir la bienveillance, qualité qui part d'une ame noble, qui nous porte à rendre heureux tout ce qui nous environne, et donne à nos manières et à nos expressions quelque chose d'affectueux, d'obligeant qui séduit, nous rend attentifs à éviter tout ce qui peut éveiller chez les autres de fâcheux souvenirs, à ménager les opinions d'autrui, à n'humilier les prétentions de personne. C'est ainsi que, par une étude réfléchie et le desir de plaire aux autres, nous en obtenons ce retour si flatteur pour l'amour-propre et si honorable pour notre caractère.

La discrétion, l'indulgence, la générosité, et un amour inviolable pour la vérité, sont autant de vertus sociales qu'il est indispensable de posséder. Elles nous sont commandées par un intérêt éclairé autant que par nos devoirs; sans elles un homme ne parvient jamais à jouir d'une certaine considération.

La politesse est, selon Duclos, « l'expression ou l'imitation des ver-« tus sociales »; et, selon La Bruyère, « l'esprit de politesse est une cer-« taine attention à faire que, par nos « paroles et nos manières, les autres « soient contens de nous et d'eux-« mêmes. » Ces deux définitions, également justes, nous font sentir l'importance de cette qualité. En effet, elle rend les vertus sociales plus agréables et plus douces; elle maintient la bonne intelligence entre les hommes

divisés d'opinion, resserre les nœuds de ceux qu'unit déjà une conformité de goûts et de pensées ; elle nous porte à éviter tout ce qui peut déplaire à autrui ; elle ressemble à la bienveillance, peut quelquefois la remplacer, mais n'est pourtant pas elle, parce qu'elle peut marcher avec une certaine froideur que n'admet pas la bienveillance. Cette qualité donne à nos paroles, à nos actions, une tournure gracieuse qui fait qu'elles plaisent et qu'on les loue.

Quoique la politesse soit, quand on ne les possède pas, l'imitation des vertus sociales, il ne faut pas croire qu'elle puisse en tenir la place, et qu'en conséquence un homme poli puisse se dispenser de les acquérir. L'imitation d'une vertu qu'on n'a pas offre toujours quelque chose de gêné qui la trahit ; on voit une froide et

pâle copie : et, sous les dehors de la bienveillance, on aperçoit l'égoïsme et la sécheresse du cœur. Ne feignons point les vertus, sachons les acquérir, et chacune de nos paroles aura un cachet particulier qui frappera ceux qui nous écoutent, et nous vaudra leur approbation.

Si nous ne devons point imiter les vertus, mais les pratiquer, il nous est permis d'imiter tout ce qui nous paraît aimable et estimable dans les autres; mais que notre imitation n'ait rien de servile. Copier les attitudes, les gestes, le ton de la voix d'un autre homme, ferait de nous un insipide et triste mannequin. Donnons à notre imitation un cachet d'originalité qui fasse croire qu'une qualité acquise nous est naturelle; faisons ce que fait un homme bien élevé, mais faisons-le d'une manière qui nous appar-

tienne. C'est ainsi que nous accroîtrons nos qualités de celles que possèdent les autres, et que nous parviendrons à cette élégance de mœurs qui fait le charme de la société.

Le bon ton ou le savoir-vivre dépend beaucoup de l'esprit d'observation et de l'habitude. L'esprit d'observation nous rend attentifs, nous instruit des usages de la société, et l'habitude nous les rend familiers et naturels. Le sexe, l'âge, la profession, le caractère, le lieu, nous imposent autant de devoirs différens, qui semblent d'abord devoir effrayer par leur nombre, mais auxquels nous nous assujettissons sans effort et sans peine quand nous avons acquis une certaine expérience.

Mieux vaut, dit-on quelquefois, un vice caché qu'un ridicule apparent. Cette maxime, que la morale n'ap-

prouve pas, est malheureusement adoptée par le monde. Evitons ce ridicule dont on fait un monstre si effrayant, et qui peut nous étouffer sans pitié dès notre début dans le monde; prenons bien vite l'habitude des usages de ce monde, où l'homme d'esprit ne fait pas toujours la plus brillante figure; car un sot avec la connaissance des usages, sûr de son maintien, se présentera avec assurance, et obtiendra des succès, tandis qu'un homme d'esprit, embarrassé, décontenancé, ne dira mot, ou fera des gaucheries. A ce propos, je ne crois pas inutile de rapporter une petite anecdote assez connue, mais qui trouve ici sa place.

Un homme d'un savoir profond, ayant passé sa vie au milieu des livres, et par conséquent absolument étranger aux usages du monde, fut conduit, par un ami, chez mademoiselle de Lespi-

nasse, qui donnait ce jour-là une soirée. Notre homme crut qu'il était de l'honneur de la science de montrer de la galanterie. Après avoir cherché long-temps ce qu'il dirait de flatteur à la maîtresse de la maison, il ne trouva rien de mieux que de la complimenter sur ses beaux petits yeux qui lançaient partout des flammes, sur ses beaux petits yeux dont on ne pouvait soutenir l'éclat ; et toujours ses beaux petits yeux en avant. La soirée finie, notre savant enchanté demande à son introducteur, en descendant l'escalier : Eh bien ! comment trouvez-vous que je m'en sois tiré pour la première fois ? — A merveille, dit l'autre ; à une chose près cependant. — Bon ! et laquelle ? — Vous avez toute la soirée complimenté mademoiselle de Lespinasse sur ses beaux petits yeux. — Eh bien ? — Voilà ce qu'il ne fallait pas

faire. Les femmes n'aiment pas qu'on leur dise qu'elles ont les yeux petits : au contraire, elles veulent toutes les avoir grands. — N'est-ce-que cela ? Et vite voilà notre homme grimpant les degrés quatre à quatre, rencontrant mademoiselle de Lespinasse qui prenait congé des dernières personnes de la société, et lui disant avec amabilité : Mademoiselle, j'ai fait une gaucherie impardonnable que je viens réparer ; toute la soirée je vous ai dit que vous aviez les yeux petits : mais il est vrai que vous les avez fort grands, le nez, les pieds et la bouche aussi.

Cette historiette, qui pourrait bien avoir été faite à plaisir, sert à prouver du moins que le défaut d'habitude peut faire commettre des fautes étranges ; et toute singulière qu'elle paraîtra, elle n'a rien d'impossible.

Ce n'est pas tout d'avoir de l'esprit

pour plaire en société : il faut en avoir à propos, sans cela, tout le savoir du monde ne nous empêchera pas de commettre des maladresses. Un homme qui réunit l'instruction à l'esprit possède sans doute un grand avantage ; mais les choses les plus délicates, les mots les plus ingénieux, les citations les plus piquantes, tout cela peut venir si bien, qu'il vaudrait mieux pour leur auteur ne pas avoir parlé. Non seulement il faut avoir de l'esprit à propos, mais il n'en faut pas trop avoir, ou plutôt n'en pas trop montrer. Rien de fatigant comme un homme qui ne dit rien sans son esprit, et qui ne laisse pas reposer notre admiration. Un homme qui a étudié le monde, et qui le connaît, ne fait rien, ne dit rien qu'avec discernement et mesure ; il sait saisir, avec habileté, l'occasion de placer un mot spirituel ou

dire une chose galante, changer à propos de sujet, en effleurer plusieurs, et s'arrêter juste au point où, devenus trop profonds ou trop savans, ils donneraient à la conversation un air de pédanterie.

Avec une bonne éducation, l'homme d'esprit qui ne possède pas cette délicatesse de tact, cette connaissance des convenances et des mesures, ces petits soins, ces petites attentions qui forment cet ensemble aimable qui plaît dans la société, les acquerra avec facilité. Incertain d'abord, il aura de l'hésitation, des tâtonnemens; il fera des fautes, mais il apprendra d'abord à les réparer avec esprit, puis à n'en plus commettre.

Appliquons-nous donc à connaître les usages de la bonne société, et prenons l'habitude de nous y soumettre. S'en écarter serait se donner un ridi-

cule ; y manquer serait faire preuve d'ignorance et de grossièreté. Remplissons avec discrétion les devoirs auxquels la bonne société assujettit chacun de ses membres ; sachons au besoin faire de bonne grace le sacrifice de notre humeur, de notre goût et de nos opinions, et soyons assurés que notre conduite, basée sur l'estime que nous témoignerons aux autres, nous vaudra l'estime de tout le monde.

CHAPITRE II.

De l'extérieur de l'homme du bon ton. Des qualités qui préviennent en lui dès le premier aspect.

Les jeunes gens qui entrent dans le monde doivent s'attendre à y trouver des juges sévères. Quelque indulgence que l'on ait pour leur inexpérience, on exige que leur début soit satisfaisant et promette à la société un homme aimable, et de leurs premiers pas dépendent souvent leurs succès ou leurs désastres futurs. La première impression est longue à s'effacer : si elle est défavorable, il leur faut quelquefois bien des années et bien des soins pour

opérer leur réhabilitation. Leur éducation sociale commençant en ce moment, ils ne sauraient régler avec trop de soin leur conduite d'après leur âge, leur profession et le rang qu'ils tiennent dans le monde. Qu'ils s'attachent donc à acquérir ces qualités extérieures qui plaisent au premier coup d'œil; car, comme je viens de le dire, c'est trop souvent la première impression qui décide : tâchons qu'elle soit à notre avantage.

Les vêtemens doivent être conformes au goût du plus grand nombre. Sans se rendre esclave des modes du jour et sans les rejeter avec dédain, on doit les suivre de loin et se mettre selon son état, sans recherche et sans affectation.

Ce que je recommande, par dessus toutes choses, est la plus grande propreté : la négligence dans sa personne ou dans ses vêtemens annonce un dé-

faut d'ordre et d'activité, suppose une indolence impardonnable, décèle un homme qui ne sent pas la dignité de son être, ou qui, par une bizarre affectation, veut passer dans le monde pour singulier ou indifférent.

Une assurance modeste est la qualité la plus précieuse que l'on puisse acquérir. Il faut mettre de l'aisance dans son air et dans sa démarche, et les dégager totalement des mauvaises habitudes que l'on pourrait avoir conservées de l'enfance ; il faut se présenter avec des manières naturelles, gracieuses et nobles, qui disposent avantageusement. Il se rencontre dans le monde des jeunes gens qu'un rien déconcerte : toujours embarrassés, ils entrent d'un air incertain ; on voit dès leur abord qu'ils sont mal à l'aise ; interdits et préoccupés par la crainte, ils perdent contenance. Qu'ils domptent cette timi-

dité qui paralyse leurs moyens; qu'ils appellent un peu d'amour-propre à leur aide ; qu'ils examinent d'un coup d'œil le temps, le lieu, les personnes, la chose dont il est question; et souvent le tribunal dont ils craignent les jugemens ne leur paraîtra point aussi redoutable, et sa supériorité ne leur semblera pas aussi prouvée.

Les manières gaies, vives et même un peu résolues, vont bien aux jeunes gens, et sont l'apanage de leur âge; qu'ils en jouissent donc sans scrupule. Mais qu'ils n'affectent point un air fanfaron ou effronté; qu'ils évitent au contraire tous les tons et toutes les manières incompatibles avec les usages adoptés.

Le meilleur moyen que les jeunes gens peuvent avoir de se former promptement est de prendre pour modèle un homme poli. Ils le verront con-

server dans sa démarche, son geste, son maintien, dans tout son extérieur enfin, comme dans toutes ses actions, cette mesure, cette proportion, cette grace qui lui attire les premiers regards. C'est à cet instant, peut-être unique dans la vie, où les jeunes gens, délivrés du pédantisme de leurs maîtres, sont disposés à se laisser éclairer par une lumière plus douce, qu'ils doivent s'accoutumer à cette grandeur, cette noblesse, cette dignité dans les manières, sans lesquelles on ne saurait parvenir à se faire considérer dans la société.

Que les jeunes gens prêtent attention aux actions et à la conduite des personnes qui connaissent le monde, ils ne tarderont pas à s'en rendre les règles familières et la pratique aisée. Bientôt leur air emprunté et gauche, ou l'air compassé qui décèle les efforts et le

travail, sera remplacé par cette aisance qui donne au maintien et aux actions la grace et la liberté qui leur sont nécessaires.

L'air agréable et insinuant, l'abord gracieux, sont des dispositions favorables qui sont toujours sûres de nous attirer la bienveillance des autres, de s'insinuer dans leur ame, d'y faire naître un certain préjugé en notre faveur, et souvent de s'en rendre maîtres, tandis qu'un air renfrogné, la rudesse, la grossièreté, inspirent d'abord de l'éloignement, et font souvent naître à leur suite la défiance, le mépris et la haine.

Chacun a le droit d'exiger qu'on le reçoive et qu'on l'accueille avec civilité, et personne n'a absolument la liberté d'agir en tout et partout comme il lui plaît. Il y a des règles qui obligent à garder un certain décorum, qui

est précisément ce qu'on appelle le savoir-vivre. On ne doit point vouloir jouir de tous les avantages de la société, sans fournir son contingent. Or la vie sociale n'est que le sacrifice continuel de nos volontés, de nos caprices et de nos intérêts personnels : il faut donc, quand la circonstance l'exige, remporter sur soi-même de pénibles victoires. Sans doute il ne faut se présenter dans le monde que quand on est dans des dispositions heureuses ; mais quand notre devoir nous y conduit quelquefois malgré nous, il ne faut point y traîner l'ennui qui nous accompagne ; il faut dompter notre mélancolie, et, si nous le pouvons, conserver tous nos avantages.

L'humeur nous rend quelquefois grondeurs et bourrus ; l'orgueil, dédaigneux et méprisans ; la vanité, satiriques et railleurs... Si nous entrons

dans le monde avec ces défauts, nous en sommes la peste et l'effroi : nous ne saurions trop tôt nous en défaire, certains que nous serons de réussir toujours quand nous serons guidés par le desir de plaire.

Nous voyons que, pour posséder ce qu'on appelle l'air du monde, il faut joindre, aux agrémens du maintien et du geste, d'heureuses dispositions du corps, une expression gracieuse du visage, une éloquence du regard, et, dans toutes les actions, une grace et une aisance qui fassent de nous un ensemble accompli dans chacune de ses parties.

Il n'est rien en nous dont une politesse bien entendue ne puisse tirer un parti avantageux pour notre amour-propre, comme aussi il n'est aucune qualité dont on doive nous savoir gré, si nous n'y joignons celle qui donne

du prix à toutes les autres, et qui est encore la politesse. Sans elle, n'espérons aucun succès ; elle seule sait habilement profiter de mille occasions pour dire un mot flatteur, rendre des petits soins que l'usage du monde fait apercevoir.

Dans ces circonstances, le vrai talent d'un homme du monde est de cacher son adresse, et de faire en sorte que tout en lui semble naturel : sur sa physionomie se peignent la bienveillance et la modestie, dans ses manières se décèle l'heureuse habitude des attentions et des prévenances.

Un jeune homme doit, dans le discours, mettre un ton de douceur qui y répande ce charme insinuant qui touche plus encore le cœur qu'il ne séduit les oreilles. Toutes ses paroles doivent être des expressions d'estime avec ses égaux, de considération et de

respect avec ses supérieurs, et de bienveillance avec ses inférieurs. Un homme bien élevé, quel que soit son rang, n'accable pas de sa supériorité ceux qui l'environnent ; d'un accès aimable et facile, il met à l'aise ceux qu'il reçoit, leur donne tous les encouragemens que la timidité leur rend nécessaires ; et chez les autres, même d'un rang très-inférieur au sien, il porte le respect que l'on doit au maître de la maison.

Depuis quelques années on a banni avec raison, du monde bien élevé, ce cérémonial fastidieux et long, ces façons inutiles et insupportables qui entraient autrefois dans le code de la bonne compagnie. Les usages de nos jours, fondés sur le bon sens, ont pris quelque chose de plus aisé, et la politesse, pour être moins cérémonieuse, n'en est pas moins respectueuse. Il faut s'accoutumer à porter avec grace les

entraves légères dont elle nous charge, mais il ne faut pas se forger mal à propos de nouveaux fers, se créer de vains scrupules, se rendre esclave du cérémonial jusqu'à s'en troubler l'esprit, et devenir incommode à force d'exactitude.

Un autre défaut à éviter est de pousser la politesse jusqu'à l'exagération, et de fatiguer les gens à force de prévenances, par la crainte de n'en point assez faire. Fuyons tous ces excès: la civilité doit être libre, naturelle, et jamais façonnière et scrupuleuse.

CHAPITRE III.

Des Femmes. Avantages qu'un jeune homme retire de leur société. Des égards qui leur sont dus.

Les femmes ont, sur notre sexe, l'avantage d'être beaucoup plus promptement au courant des usages de la société. Leur esprit plus rapide, plus observateur, leur tact plus délicat et plus fin, les leur fait deviner plutôt que les apprendre. Aussi voit-on dans des cercles de très jeunes personnes répondre avec une assurance pleine de grace et de modestie à toutes les questions qui leur sont adressées, tandis que des jeunes gens, qui leur sont supérieurs par l'âge et l'instruction, sont souvent

fort embarrassés de leur personne. Il faut convenir aussi que les femmes, beaucoup plus tôt formées que nous, sont présentées dans le monde, et y jouent déjà le rôle d'observatrices, à un âge où nous balayons encore la poussière des bancs du collége. Leur caractère d'ailleurs les rend beaucoup plus tot sociables que nous. Créées pour aimer et plaire, elles acquièrent promptement, et même apportent avec elles, en entrant dans la vie, les qualités qui nous les rendent chères, et qui font rechercher leur fréquentation avec un empressement et un plaisir dont nous voudrions vainement nous demander la cause.

Rien n'est plus utile, pour former un jeune homme aux belles manières, que la fréquentation des femmes qui joignent à l'instruction les qualités du cœur et la pureté des mœurs. Heureux

celui qu'elles protègent ! il fera dans le monde un chemin brillant et rapide. Leur société accoutume un jeune homme à mettre de l'élégance et du goût dans le choix de ses expressions. Plus indulgentes que notre sexe, les femmes lui pardonneront ses fautes, le mettront à même de n'en plus commettre; et cela avec des ménagemens si délicats, que la leçon lui deviendra profitable sans jamais être offensante, et quelquefois sans être aperçue.

Le desir de plaire, que nous avons considéré comme la base des relations sociales, devient auprès des femmes plus impérieux et plus exalté ; il nous porte à des actions beaucoup plus grandes et à des victoires beaucoup plus brillantes que ne le ferait tout autre sentiment. Près des femmes, nous sentons notre ame s'agrandir, le cercle de nos idées s'étendre ; nous

acquérons les vertus qui nous manquent, et nos mœurs s'embellissent d'une aménité que la société des hommes ne leur eût jamais donnée.

Livrées de bonne heure à leurs propres réflexions, les femmes ont dû, avec une organisation beaucoup plus délicate que la nôtre, être plus portées à la tendresse. Aussi chacune de leurs expressions a quelque chose d'affectueux et de bienveillant; chacune de leurs pensées est un sentiment. Il résulte de là que leur conversation est toujours remplie de charmes, que leurs observations sont toujours fines, ingénieuses et justes surtout. Dans une discussion qui aura pour objet le sentiment ou le goût, choisissez-les pour juges : elles ne se tromperont jamais; elles sauront trouver des rapports si déliés, si délicats et si fins, que nous ne les aurions jamais soupçonnés. La

nature semble avoir placé dans leur esprit tout ce qu'il faut pour rendre la société délicieuse, surtout quand elles se contentent d'être elles-mêmes, sans prétentions et sans éclat emprunté.

Les femmes dont la société convient aux jeunes gens ne sont pas toujours les plus belles, car il est rare que la nature ait orné le même sujet de tous ses dons à la fois. Des femmes orgueilleuses d'une beauté que l'âge attaque tous les jours, qu'une maladie peut leur enlever tout-à-coup, certaines de plaire au premier coup d'œil, négligent trop quelquefois les qualités estimables qui leur sont plus nécessaires encore; leur conversation alors est insignifiante et futile. La mode du jour, le roman ou la pièce de théâtre en vogue, voilà le texte sur lequel s'exerce leur parlage, hélas! et souvent sans esprit et sans goût. Suffisamment flattées

d'en imposer par un séduisant extérieur, d'émouvoir les sens, et d'allumer des desirs par une toilette savamment raisonnée, elles n'imaginent pas d'autres triomphes. De telles femmes, loin d'être utiles pour former des jeunes gens aux belles manières, ne sont propres qu'à les mettre dans une mauvaise route, en leur persuadant que les frivoles occupations qui font leurs délices sont celles de la bonne société, et que le ton futile avec lequel elles ont coutume de traiter les choses les plus sérieuses est celui du beau monde. Il faut donc les voir comme de jolies poupées, mais ne leur demander ni leçons ni conseils.

Le desir de plaire aux femmes a donné naissance à la galanterie, qui n'est près de certaines d'entre elles qu'un babillage importun et fatigant,

et auprès des autres qu'une politesse plus attentive et plus délicate.

Qu'un jeune homme, qu'un Français, pour soutenir la réputation de son pays, soit galant auprès des femmes; qu'il passe à quelques unes d'entre elles leur légèreté et leur étourderie, qui sont souvent un charme de plus en elles; qu'il ferme les yeux sur leurs fantaisies et sur leurs faiblesses: une exigence immodérée qui serait couronnée de succès, en leur enlevant quelques imperfections, leur enleverait peut-être quelques agrémens. Il ne faut souvent qu'un défaut à une femme aimable pour l'être encore davantage.

Un jeune homme, pour se former aux belles manières et s'acquérir une réputation de politesse, doit faire tous ses efforts pour se rendre agréable aux femmes. Qu'il prenne avec elles un ton de douceur et de respect, qui ne

manque jamais de plaire; qu'il ne se montre jamais familier en public; car les femmes, quelles que soient les privautés qu'elles accordent dans le tête-à-tête, veulent être respectées devant le monde; qu'il redouble de petits soins, d'égards, de complaisances, mais qu'il ne pousse pas ses attentions au-delà des bornes; qu'il soit le serviteur des femmes, mais qu'il ne soit pas l'esclave de leurs caprices. Portées trop souvent à reculer les bornes de leur empire, elles traitent avec hauteur ceux qui s'humilient trop devant elles.

Il est de mauvais ton d'assommer de douceurs fades et ennuyeuses toutes les femmes que l'on rencontre, sans faire distinction de l'âge, et du rang, et du mérite. Ces fadeurs, qui amusent quelques femmes légères, ennuient à la mort une femme sensée. N'allez pas

faire parade d'une érudition toute fraîchement acquise au collége ; évitez d'avoir ennuyeusement raison, en prouvant tout ce que vous dites, comme on prouve un théorème en géométrie ; n'ayez pas la maladresse de louer avec exagération la beauté et les talens d'une femme absente, en présence de celles qui ont la prétention aux mêmes suffrages. Que votre conversation soit avec elles vive, piquante et variée, et, s'il le faut, un peu folâtre. Traitez légèrement tous les sujets, et ne prenez de chacun d'eux que ce qu'il peut avoir d'amusant. Souvenez-vous que les femmes ont l'imagination très active et l'esprit d'une étonnante mobilité. Gardez-vous de continuer trop long-temps la conversation sur le même sujet et de l'épuiser : vous leur procureriez un ennui qu'elles ne vous pardonneraient jamais. Que les sujets de votre conver-

sation aient toujours avec elles quelque rapport prochain ou éloigné. Dites des riens, des bagatelles; mais que tout cela soit dit avec esprit et avec aisance.

Les femmes aiment à plaire : et leur témoigner qu'elles sont parvenues à ce but est le meilleur moyen de leur faire sa cour. Leur amour-propre est singulièrement flatté du bien qu'on dit soit d'elles, soit de leurs ajustemens qui sont la plus chère partie d'elles-mêmes. Dire à une femme que sa robe est mal faite, que la couleur ou la forme de ses garnitures n'est pas du meilleur goût, que sa coiffure ne lui sied pas, ou seulement ne donner à toutes ces importantes bagatelles qu'une admiration froide et tranquille, est le moyen de s'en faire détester. Soyez donc toujours prêts à dire quelque chose de flatteur et d'agréable sur tout ce qui les intéresse et leur plaît; elles ne se-

ront pas exigeantes sur la valeur et la sincérité de vos louanges ; elles vous prendront vite au mot, et seront aisément dupes d'un tour d'esprit qui, ne leur laissant apercevoir que la superficie des choses, caresse leurs goûts favoris.

Partout où il y a des femmes, il leur appartient de choisir le sujet de la conversation ; l'art d'un homme de bon ton consiste principalement à la varier, et à l'amener adroitement sur un texte propre à faire briller leur esprit et leurs connaissances, sans jamais la laisser s'arrêter long temps sur un objet qui ne leur présente ni intérêt ni curiosité.

CHAPITRE IV.

Des Visites.

Les visites ont pour but de rapprocher les hommes les uns des autres, et d'établir entre eux des rapports plus intimes que ceux que les affaires ou l'intérêt peuvent momentanément faire naître. Elles sont de deux sortes : les unes, qu'on a nommées *visites de cérémonie*, sont imposées par l'étiquette. Méthodiques et régulières, elles sont un devoir que l'on remplit, ne supposent ni n'amènent le plus souvent aucune liaison intime. Les autres sont des rapprochemens familiers et amicaux dans lesquels des personnes, dont les goûts et les mœurs ont entre eux

une douce sympathie, cherchent, dans des entretiens où règne l'amitié, une distraction aux travaux et un adoucissement aux peines de la vie.

Il est bon de s'entendre sur le mot amitié, tel qu'on le prend communément dans le monde. L'amitié n'est point, dans la société, ce sentiment exclusif, confiant qui confond deux cœurs en un seul, qui fait que deux ames pensent, souffrent et se consolent ensemble; ce n'est point ce sentiment délicieux qu'un cœur tendre cherche quelquefois toute la vie. On appelle communément amis, dans le monde, tous ceux avec lesquels on a des rapprochemens plus intimes et des relations plus directes, et dont on fait habituellement sa société.

Dans les visites de cérémonie, on est forcément obligé de garder un certain décorum, de s'assujettir aux règles

d'une étiquette souvent gênante, dont on se dispense, sans impolitesse, dans les visites familières, parce qu'elles entraveraient cette aimable et franche liberté qui fait le charme de la société, et qui en est le lien le plus ort.

Je vais indiquer quelques préceptes généraux qu'il est du devoir de mettre en pratique, non-seulement dans les visites, mais aussi dans toutes les occasions qui l'exigent.

Quand on a une visite à rendre, il faut choisir avec attention le moment favorable aux personnes que l'on doit visiter. Se présenter à l'heure où leurs affaires exigent l'emploi de leur temps, arriver au moment du repas, serait courir le risque d'être importun, commettre une impolitesse et sembler venir quêter une invitation. Il faut, pour arriver à propos, consulter les usages et les habitudes locales.

Si vous montez des degrés et que vous accompagniez des personnes à qui vous devez respect, la bienséance exige que vous les laissiez passer devant vous, ou que du moins vous leur cédiez le côté le plus commode de l'escalier, qui est celui de la muraille. Si ce sont des dames, vous devez offrir la main à la plus âgée, à qui cet honneur appartient. Dans le cas où une dame descendrait pendant que vous montez, la politesse commande que vous vous arrêtiez, mettiez le chapeau bas, en lui cédant le côté le plus commode, et ne continuiez à monter que quand elle sera passée.

On ne doit jamais entrer, sans en avoir reçu l'invitation et sans avoir été annoncé. S'il n'y a personne pour vous introduire, il faut frapper légèrement à la porte de l'appartement, et laisser écouler quelques instans avant d'ouvrir, à moins que du dedans on ne vous fasse

l'invitation d'entrer. Il peut arriver que le maître de la maison soit retenu pour quelque affaire qui ne lui permette pas de vous recevoir de suite ; il faut alors attendre avec politesse, et en demandant pardon d'avoir mal choisi votre instant. Pendant que vous attendez, il est du devoir du maître de la maison de vous envoyer quelqu'un pour l'excuser, et vous entretenir jusqu'à ce qu'il puisse vous admettre.

Ce n'est plus que dans les comédies, et pour en faire sentir le ridicule, que l'on voit cet assaut de politesse gothique pour savoir qui entrera le premier. Un homme poli doit d'abord céder le pas aux dames, il leur appartient partout; ensuite au rang, à l'âge. C'est s'annoncer comme un provincial sans usage et sans politesse, que de se retirer en arrière lorsque, en se rendant d'un appartement dans un autre,

on vous prie de passer le premier. Ne vous défendez pas de l'honneur qu'on vous fait ; passez en saluant et en disant que vous ne le faites que par obéissance.

Après les salutations et les complimens d'usage, le maître de la maison fait offrir des siéges, et conduit à la place la plus honorable et la plus commode la personne qui lui rend visite, ou la dame la plus âgée, s'il reçoit plusieurs personnes en même temps. On doit offrir des fauteuils à toute la société ; les dames les acceptent toujours : les hommes doivent remercier et ne prendre que des chaises, si le maître de la maison n'a qu'une chaise pour lui-même.

Conservez sur votre siége un maintien honnête et décent, sans vous renverser en arrière, sans badiner avec vos gants, les breloques de votre montre.

Evitez de frotter vos mains, de faire craquer vos doigts. Ne conservez aucune des mauvaises habitudes que prend un sot pour suppléer à l'absence des idées.

Sachez engager la conversation avec esprit, et amener adroitement un sujet propre à distraire et à faire trouver court le temps que vous avez à donner à votre visite. Ne débutez pas, comme un sot, par une dissertation ennuyeuse sur la pluie et le beau temps; ne demandez point si on sait la nouvelle du jour, si on a lu la gazette : en un mot, parlez d'une manière agréable et non pas pour dire des riens.

Quand on reçoit une visite à contre-temps, il est du devoir de ne point laisser ses amis s'apercevoir que leur présence est gênante; on ne doit montrer ni impatience ni ennui. Il faut au contraire faire les honneurs de sa mai-

son avec grace, et soutenir la conversation d'une manière aisée. Quand on veut terminer la visite, le maître de la maison laisse interrompre la conversation sans la reprendre : il est du devoir des étrangers de se retirer alors. S'ils ne comprennent pas, le maître se lève, et ce signal est, pour les visiteurs, celui de la retraite.

Si vous êtes présenté dans le moment où la personne à qui vous rendez visite se dispose à sortir, à se mettre à table, ou est en la compagnie de personnes étrangères, ne restez qu'un temps très court. Dans le cas où, vous admis, on introduirait une nouvelle personne, comme il se pourrait qu'elle ait à parler d'affaires qui ne doivent point être discutées devant témoin, la civilité exige qu'après quelques mots de politesse vous vous retiriez, en invitant le maître de la maison de ne point

se déranger pour vous reconduire.

Si cependant on vous dit que vous pouvez rester, qu'on n'a point à s'entretenir de choses secrètes, s'il vous convient de rester encore, vous pouvez le faire.

Que votre air et votre langage soient toujours en harmonie avec les circonstances où se trouvent les personnes que vous allez voir. Si vous rendez une visite de condoléance, votre air doit être sérieux ; vous devez donner à votre expression un ton d'affection et de sincérité qui marque combien vous prenez part aux revers dont vos amis sont frappés. Leurs plaintes, quelque longues qu'elles puissent être, ne doivent jamais paraître vous ennuyer. N'oubliez pas que la douleur est prolixe et diffuse, qu'on allége ses peines en les racontant, et n'enviez pas à un être souffrant un moment de consolation.

Si votre visite a pour but de féliciter un ami sur un mariage, sur la naissance d'un enfant, ayez un air de satisfaction et de plaisir ; qu'on lise sur votre visage que vous partagez un bonheur dont votre ami est favorisé.

Les visites doivent être mesurées. Celles de cérémonie sont ordinairement très courtes ; les autres ont une longueur proportionnée à l'intimité qui règne entre les personnes : mais, dans tous les cas, il faut les calculer tellement que l'ami à qui vous les rendez les trouve encore trop courtes.

Celui qui reçoit une visite doit reconduire la personne qui la lui fait jusqu'à la porte d'entrée de son appartement, tenir la porte ouverte, et suivre la personne des yeux jusqu'à ce que celle-ci se soit retournée pour faire le salut d'adieu. Si l'appartement n'est pas au rez-de chaussée, et qu'on ait

reçu une dame, la politesse ordonne qu'on lui donne la main pour descendre les degrés; si elle a une voiture, on doit l'aider à y monter, et rester sur la porte extérieure, jusqu'à ce qu'elle soit partie.

Il pourrait arriver que vous eussiez à la fois plusieurs personnes chez vous en visite. Si l'une d'elles s'en allait, et que les autres demeurassent, il serait à propos de voir ce que sont, à votre égard, les personnes qui restent et celle qui s'en va, afin de conduire ou de faire compagnie, suivant ce que vous devez de considération et de respect aux unes ou à l'autre.

Je donnerai pour maxime de politique, plus encore que de politesse, cette recommandation-ci. Quand vous êtes admis chez un grand dont vous voulez ménager la faveur, n'oubliez pas de lui rendre visite de temps en

temps, pour vous entretenir dans ses bonnes graces, surtout si vous savez que votre présence lui est agréable.

Lorsque vous avez été invité à un repas, à un bal, à un concert, à une soirée, et que vous vous êtes rendu à l'invitation, vous devez une visite aux personnes qui vous ont admis. L'usage est de la faire dans la huitaine.

Si un ami vous fait dire qu'il est arrivé d'un voyage, de la campagne, et en même temps qu'il ira vous rendre ses devoirs aussitôt qu'il saura l'heure et le jour où vous pourrez le recevoir, ne prenez pas à la lettre cette honnêteté; il est très bien d'y répondre en prévenant vous-même sa visite. Si vous ne le pouvez pas sur-le-champ, faites-le féliciter sur son retour, et priez-le d'agréer vos excuses, si vous n'allez pas vous-même lui porter vos complimens. Ce cérémonial, il est

bien entendu, ne peut s'employer qu'entre personnes d'un rang égal; car il serait ridicule qu'un inférieur fît prévenir une personne d'un rang plus élevé que le sien, ou une dame, pour en recevoir une première visite. C'est à lui, dans ce cas, d'aller les voir, et de leur apprendre son retour.

Comme les visites ont pour but d'entretenir l'amitié entre les personnes dont le rang, les inclinations et les mœurs ont des ressemblances nombreuses, ce serait non seulement blesser la civilité, mais encore manquer à l'amitié, que de ne pas visiter ses amis dans toutes les circonstances où l'on doit prendre part à leur joie ou à leur tristesse. Ce serait encore manquer à l'usage et au devoir, de ne pas se présenter au renouvellement de l'année chez ses parens d'abord, ensuite chez ses protecteurs, chez ses amis,

es chez tous ceux qui nous ont marqué de la bienveillance.

Dans cette circonstance, c'est la personne du rang inférieur qui doit faire la première visite ; les autres ont le mois pour la rendre.

Si vous formez dans le monde de nouvelles connaissances, ne négligez pas pour cela les anciennes; ce serait payer par de l'ingratitude les plaisirs que leur société vous along-temps procurés, et l'on ne vous pardonnerait pas cette condamnable insouciance. Voyez-les aussi souvent que vous le pourrez ; et si vous avez moins de temps qu'autrefois à leur accorder, faites en sorte qu'elles n'attribuent pas à un refroidissement la brièveté de vos visites.

On s'acquitte des visites de civilité en déposant chez le concierge, ou entre les mains d'un domestique, une carte sur laquelle on écrit son nom.

C'est ainsi qu'on fait une visite de cérémonie, lorsqu'on ne trouve pas chez elles les personnes à qui on la rend. Depuis quelques années on a trouvé à Paris un moyen très commode de s'acquitter de ses devoirs, sans embarras et sans déplacement. Une administration se charge de remettre à domicile les cartes de visite, moyennant une légère rétribution.

C'est un devoir essentiel de rendre les visites qu'on a reçues; y manquer serait une marque impardonnable de dédain. Cependant il est blâmable, entre personnes liées d'une manière un peu intime, de tenir un compte courant des visites dont on est débiteur ou créancier, et de cesser de voir une personne, en attendant qu'elle vous rende une visite que souvent elle ne sait pas vous devoir.

Si vous ne vous souciez pas de faire

plus intime connaissance avec une personne de qui vous avez reçu une première visite, vous n'êtes point pour cela dispensé de la lui rendre ; mais alors vous vous en tenez là, et vous n'en faites pas de seconde. Il est d'usage que la personne qui a reçu et rendu la première visite en fasse elle-même une seconde, quand elle a l'intention d'admettre à sa familiarité celle qui a fait la première démarche.

CHAPITRE V.

Des cercles, et de la conversation.

Quand on a le desir d'être admis dans une société et d'en faire partie, il est nécessaire de s'informer d'avance et très particulièrement du caractère, de l'âge, des mœurs et du rang des personnes qui la composent ; il serait bien aussi de connaître les principales circonstances de leur vie, pour éviter, dans la conversation, de blesser leur amour-propre, ou de leur rappeler quelque souvenir désagréable, ou enfin de laisser, par ignorance, échapper des discours qui semblent faire allusion à quelque événement qu'elles vou-

draient faire oublier. Avec cette précaution, quand on possède bien l'art de se présenter, que l'on a acquis un air d'aisance, et qu'on est au courant de ce que l'on doit faire et de ce que l'on peut dire, on peut faire son entrée dans le monde.

Une fois sur ce grand théâtre, un jeune homme doit apporter une attention soutenue à tout ce qui s'y passe, afin de ne paraître étranger à rien, et de s'approprier tout ce qui pourrait lui manquer encore. Il est bien de prêter l'oreille aux complimens de félicitation et de condoléance, pour connaître quelles formes les personnes de bonne société donnent à leurs discours, comment elles varient leur conduite et leurs expressions, suivant le rang, le sexe et l'âge. La flatterie est, dit-on, aussi vieille que le monde, et c'est un appât auquel tous les jours on est pris.

Flattons un peu, mais avec discernement et mesure; ne nous rendons pas de méprisables adulateurs: car la flatterie est un mets qui a quelquefois besoin d'être bien accommodé.

Il est des fautes de savoir-vivre qui, déplacées partout, seraient dans un cercle d'une grossièreté révoltante. Par exemple, se curer les dents avec une plume, fredonner un air, bâiller tout haut ou siffler, se planter devant la cheminée le dos tourné au foyer et intercepter la chaleur à la compagnie, s'étendre dans un fauteuil ou sur un canapé, battre du tambour avec ses doigts sur quelque meuble, soupirer tout haut, affecter des frissonnemens, chuchoter à l'oreille de quelqu'un, tirer des papiers de sa poche et les lire, regarder à sa montre l'heure qu'il peut être, sont autant de mauvaises habitudes que l'on pardonne quelquefois

dans une société privée, mais dont on doit se défaire quand on fréquente le grand monde.

Rire avec des éclats immodérés est la marque la plus intime d'une mauvaise éducation. Ce rire extravagant, qui n'appartient qu'à la dernière classe de la société, est un assortiment de grimaces, de sons inarticulés, une convulsion générale et ridicule qui réprouve le bon goût. Un homme bien né sourit plus qu'il ne rit; et quand l'empire du rire le domine, il s'y soumet avec modération, et dans les circonstances où la gaieté de la conversation ou d'un bon mot le force et l'entraîne.

Il arrive quelquefois que l'on est chargé d'une commission désagréable. Il faut savoir s'en acquitter de telle sorte qu'on ne puisse en savoir mauvais gré; il faut que les ménagemens

et le choix des expressions fassent passer tout ce que l'on a de pénible à dire, comme aussi il est du devoir de donner, par la grace que l'on y apporte, quelque importance, la plus petite bagatelle. Relever un gant est une chose bien insignifiante ; cependant le faire et l'offrir à une dame peut être accompagné de manières tellement aimables, qu'on daigne attacher quelque prix à cette action.

A force de chercher des manières gracieuses et des mots spirituels, il faut prendre garde de ne pas devenir maniéré et de ne pas tomber dans l'afféterie. Clouer de l'esprit à chaque phrase est le moyen d'ennuyer à la longue, et ensuite on n'est pas certain d'être toujours heureux. Dans un vaudeville qui fit courir tout Paris il y a une vingtaine d'années, un des personnages présentant une rose à une

jeune personne, lui disait gracieusement : « Je vous rends à vous-même. » Il lui disait une niaiserie, d'autant plus grande qu'elle a l'air de vouloir être spirituelle. Voilà où la manie de vouloir mettre de l'esprit partout a conduit des auteurs très distingués, et peut conduire un homme du monde.

Si quelqu'un de la compagnie montre un bijou ou une rareté de prix ou de curiosité, ne soyez point empressé à vous en saisir ; attendez que l'on le passe jusqu'à vous, et ne cherchez pas des raisons pour diminuer l'importance que son possesseur y attache : vous seriez impoli et sembleriez jaloux. Ne vous épuisez pas non plus en louanges exagérées : vous paraîtriez n'avoir jamais rien vu. Montrez vous équitable, et rien de plus. La plupart des jeunes gens, quand les vieillards discutent, décident avec une hardiesse

et un sang-froid imperturbables ; mais il arrive que leurs arrêts suprêmes sont souvent cassés, et que messieurs les juges imberbes sont renvoyés à l'école. Ne les imitez pas ; et si on vous consulte sur une chose que vous ne connaissiez pas, avouez votre ignorance, plutôt que de porter un jugement qui la décelerait bien davantage, et qui vous exposerait à des railleries.

Dans le choix des amusemens, consultez moins votre goût que celui des autres, et rangez-vous à l'avis de la majorité. Cette condescendance est un devoir. Rien n'est insupportable comme ces esprits de contradiction qui ne veulent rien de ce que veulent les autres, et repoussent tous les amusemens, même ceux qu'ils auraient proposés, uniquement parce qu'ils ont été choisis par une autre personne.

Gardez-vous de paraître sombre et

mystérieux au milieu d'un cercle : on vous croira soupçonneux et fourbe. Soyez reservé, ayez même un air de gravité, si vous n'êtes plus dans l'âge de la jeunesse. Conservez de la dignité dans le geste, dans le maintien, et jusque dans le son de la voix ; mais gardez vous de prendre pour de la dignité un air fier et hautain : la fierté ne sied à personne, elle est l'apanage des gens médiocres, amis des petites ressources et d'une vaine représentation. Celui de nos rois qui trouvait du plaisir à décontenancer, par un air de fierté, ceux qui l'approchaient pour la première fois, n'eût pas obtenu le titre de grand, s'il n'eût eu que de semblables petitesses dans l'esprit.

Gardez-vous d'apporter une figure chagrine dans une société joyeuse, et d'effaroucher, dès votre abord, les jeux et les ris. Ne prenez pas non plus

un ton folâtre, et un air joyeux et léger, dans une société composée de personnes graves, occupées de choses sérieuses; ne parlez pas de jeux, de divertissemens devant des gens que la douleur afflige. Soyez attentif quand on vous parle. Avoir l'air distrait quand on vous adresse la parole, porter les yeux au plafond, regarder nonchalamment une gravure, badiner avec un chien, sont autant d'incivilités; c'est dire indirectement à l'interlocuteur que l'on ne juge pas sa conversation digne d'attention. En général, toute absence d'esprit est une insulte faite à la société.

Quand la conversation est générale, c'est une incivilité d'adresser la parole toujours à la même personne, de lui marquer beaucoup de déférence, et de négliger les autres. Il est du devoir et de la bienséance de partager ses égards

entre toutes les personnes de la société, de fournir adroitement à chacune d'entre elles l'occasion de développer ses connaissances et ses talens. Si deux personnes ont mis en discussion une question quelconque, et si le reste de la compagnie forme une espèce d'auditoire, que chaque interlocuteur écoute l'autre avec politesse, et lui laisse, sans l'interrompre, défendre son opinion jusqu'au bout. Quand il a fini, que l'on réponde avec modération, sans chaleur et sans emportement, et que l'on montre, avec des ménagemens pleins de délicatesse, dans quel point de son raisonnement il s'est trompé. N'attribuez jamais une erreur à un défaut d'instruction, mais à une faute de mémoire qui ne rend pas, pour le moment, présente à l'esprit telle chose qu'on sait aussi bien que vous.

Si vous cherchez à faire comprendre à quelqu'un une chose un peu abstraite

qu'il ne saisisse pas sur-le-champ et qu'il vous prie de répéter, n'accusez pas son intelligence, mais bien vous-même qui vous êtes mal exprimé, et recommencez complaisamment en vous servant d'expressions plus claires encore que les premières.

Ne faites pas parade d'une vaine érudition de collége, et ne briguez pas la réputation de savant, en employant des mots ou des locutions empruntées à des langues étrangères, des termes de science inconnus aux gens du monde; vous n'êtes pas compris si cette manie-là vous domine, et vous passez pour un pédant. Quel que soit le sujet de la conversation, proposez votre avis avec modestie; si on le combat, défendez-le avec sang-froid et d'un ton doux et affectueux; si vous avez tort, cédez le terrain de bonne grace, et ne soutenez pas un combat où la défaite

sera d'autant humiliante que la défense aura été plus longue. Si même la chose en question est de peu d'importance, cédez encore, bien que vous ayiez raison, surtout si votre adversaire est une femme ou un vieillard.

Rendez votre auditoire attentif par le choix du sujet et la grace de l'élocution. Ne prenez point votre auditeur par le bouton, par la main; ne lui mettez pas le doigt dans l'estomac; ne réveillez pas son attention à coups de coude : toutes ces puérilités sont de mauvais ton. Si vous parlez bien, il ne vous sera pas nécessaire de prendre un homme au collet pour le forcer à vous entendre; si vous parlez mal, taisez vous, et ne mettez pas les oreilles du prochain à la question.

Il est des gens travaillés du besoin de babiller qui, n'écoutant personne, coupent impitoyablement la parole à

tous ceux qui commencent un discours. Si vous racontez une histoire, ils la savent mieux que vous; ils rectifient votre narration; ils trouvent et vous dictent le mot propre qui hésite à venir sur vos lèvres. Rien de plus ridicule que cette manie.

Il est défendu par la politesse de jamais interrompre personne: si l'on vous fait le récit d'une histoire ou d'une anecdote que vous connaissez déjà, laissez aller le conteur jusqu'au bout, et ne détournez d'aucune manière l'attention de ceux qui l'écoutent. Si on vous demande votre avis, donnez-le de bonne foi, et ne paraissez pas mieux instruit de la chose en question que le narrateur lui-même. Ne privez pas un homme, qui a l'intention de vous amuser ou de vous instruire, de la satisfaction de croire qu'il y est parvenu.

Jouer sur les mots et se servir d'équivoques est la ressource d'un homme sans esprit. Si les équivoques sont de nature à présenter un sens qui puisse alarmer la pudeur, elles deviennent une insulte pour les personnes en présence desquelles on les prononce. Contrefaire les autres, et les livrer indirectement ainsi, aux sarcasmes d'une société, est d'un méchant. Il est du plus mauvais ton de se faire le bouffon d'une compagnie, et de chercher à l'amuser par l'imitation grossière des manières ou du langage de la populace. On donne à croire, si l'illusion est heureuse, que l'on est moins éloigné de ces manières et de ce langage, que le rang que l'on tient dans le monde ne semble l'indiquer.

La raillerie, que l'on regarde comme un sel qui assaisonne et réveille la conversation, doit être fine, ingénieuse et

mesurée. Les railleurs, gens ordinairement de peu de sens et de jugement, sont des fléaux dans une société : on les redoute, on les fuit et on les méprise. Ce travers ne suppose pas de l'esprit, comme on le croit communément : rien de plus facile à un railleur, sot et effronté, que de déconcerter un homme de mérite, modeste et peu exercé à des combats indécens; mais quel est le prix de sa victoire? nous l'avons déjà dit, le mépris et la haine.

Ceux qui semblent applaudir aux traits méchans qu'on lance contre les autres, les méprisent souvent au fond du cœur; mais la crainte de devenir eux-mêmes victimes des sarcasmes d'un railleur les force à donner une approbation apparente à des choses qui leur sont odieuses.

On pardonne une grossièreté que l'on attribuera à une ignorance des

usages; mais un trait méchant, lancé avec l'intention bien prononcée qu'il porte coup, ne se pardonne jamais. Il faut donc que la raillerie soit pleine de mesure et d'égards; qu'elle effleure et ne pique jamais; qu'elle provoque le rire, mais jamais n'outrage: il faut recevoir la riposte de bonne grace, et y applaudir le premier, si elle est ingénieuse et bien trouvée. En général, c'est un amusement très dangereux que la raillerie, même entre amis intimes. Il est rare qu'on sache s'arrêter à propos, que la vanité ne se mette pas de la partie, et ne nous lance pas plus loin que nous n'avions d'abord intention d'aller: il est beaucoup mieux de s'en abstenir.

Si l'on a à soutenir les railleries de quelqu'un, il est très mal de les repousser d'une manière brutale et avec des paroles offensantes; il faut en rire

soi-même, et répondre d'une manière tellement ingénieuse et fine, que le ridicule retombe sur celui qui voulait nous le donner.

Il est bien de raconter une chose plaisante et folâtre d'un air grave et sérieux. L'opposition qui règne entre la chose et l'air du visage la rend plus piquante encore. Annoncer dès le commencement qu'on va bien faire rire la société est le moyen de ne faire rire personne. En effet, le début rend l'auditoire exigeant ; et si l'on ne le satisfait pas, on est le seul à rire de sa narration.

Il est de mauvais ton de mettre à contribution les recueils de bons mots, les anas, qui traînent partout et que tout le monde a lus, pour y chercher des anecdotes que chacun connaît : il faut autant que possible exploiter son

propre fonds, ou du moins puiser à des sources peu connues.

La raillerie diffère de la plaisanterie en ce que la première s'exerce sur les personnes, et la seconde sur les choses. La plaisanterie n'est convenable qu'autant qu'elle est fine et piquante, elle demande à être maniée par un homme plein d'esprit et de gaieté, qui sache se servir à propos de l'enjouement et du sérieux pour égayer un cercle, sans s'éloigner de la décence. Ce rôle est très difficile à jouer. Les mauvais plaisans pullulent, mais les bons plaisans sont rares : il est plus difficile qu'on ne le pense d'amener avec naturel et à propos une plaisanterie ingénieuse et fine.

L'habitude de déguiser la vérité, la manie de médire, sont deux choses pernicieuses dans la conversation. On n'écoute qu'avec impatience et dégoût celui que l'on sait ne pas pouvoir croire.

Quant à la médisance, on l'accueille quelquefois, parce qu'elle fait naître des saillies piquantes; mais on a toujours mauvaise opinion de celui qui s'y livre.

La louange exige un tour d'esprit fin et délicat, qui fasse éprouver à l'amour-propre le plaisir de s'entendre flatter. Il faut, quand on loue, y mettre une grace et en même temps un air grave qui persuade, et n'employer que des termes simples et familiers. Si la louange se laisse trop entrevoir, elle devient grossière et maladroite; si elle est outrée, elle n'est plus que de l'adulation et de la bassesse, qui ne fait point honneur à celui qui la donne et fait rougir celui qui la reçoit. Il est de la modestie de parler rarement de soi et de ce qui peut tourner à sa louange; et, dans les occasions où on ne peut l'éviter, on doit le faire en peu de

mots, avec simplicité, sans abaisser les autres et sans s'élever au-dessus d'eux.

Il est de mauvais ton de parler de sa femme, de fatiguer la société des bons mots et des espiégleries de ses enfans; toutes ces choses, fort agréables à raconter par des parens, sont fort insipides à entendre par une société. Il faut éviter de parler de ses affaires particulières, de ses maladies, de ses procès; ne point chercher à connaître les affaires domestiques de ses amis. C'est dans l'intimité d'une conversation particulière qu'on les confie quelquefois, mais elles ne peuvent jamais faire l'objet de l'entretien d'un cercle.

Pour plaire dans la conversation, il faut savoir rendre ses idées avec clarté et élégance; il faut, sans affectation, n'employer que les termes les plus purs, et surtout les placer à propos; effleurer un sujet, comme nous l'avons

déjà dit, plutôt que de l'approfondir. Il vaut mieux y rentrer plusieurs fois par des discours fréquens et brefs, que de parler long temps et tout d'une haleine, de crainte de fatiguer l'attention. On aime la variété, et rarement on peut occuper long-temps une société du même objet.

Les citations, les narrations doivent être courtes, heureuses, piquantes, et en harmonie avec le sujet de l'entretien. Quand on en hasarde qui réunissent toutes ces qualités, elles doivent être faites avec un air simple et naturel, sans chercher des applaudissemens dans les yeux des auditeurs. Dans une narration descriptive, peignez si bien les objets dont vous parlez, que chacun croie les voir. Evitez les longues digressions, les redites : on n'écoute pas avec plaisir ce qui vient d'être déjà dit.

Ce qui s'entend toujours avec plaisir, ce sont les nouvelles : on en est avide. On ne s'aborde guère sans se demander : Qu'y a-t il, que dit-on de nouveau ? Pour que les nouvelles plaisent, il faut qu'elles soient extraordinaires, de nature à satisfaire la curiosité et à produire une impression vive.

Que la prononciation soit nette, distincte, et que les inflexions de la voix varient suivant la nature du sujet et ses diverses circonstances. Un interlocuteur qui semble éternellement psalmodier sur le même ton finit par provoquer le dégoût et l'ennui.

Pour éviter de déranger le maître de la maison et toute la compagnie, quand on se retire seul, on a admis l'usage de sortir silencieusement et sans prendre congé de personne : on s'esquive sans être aperçu. Mais si l'on quitte en même temps que tout le

monde, on doit offrir la main aux dames qui n'ont point de cavalier, et les reconduire jusqu'à leur voiture, ou, si elles se retirent à pied, jusqu'à la porte de leur demeure.

CHAPITRE VI.

Du jeu, et particulièrement des petits jeux de société. Bienséances qu'on doit y observer.

Le jeu n'est qu'un amusement qu'on a introduit dans la société pour servir de délassement à l'esprit, et pour faire diversion avec la conversation. Il est important de connaître les divers jeux les plus en usage, particulièrement les jeux de cartes, pour ne point paraître étranger aux amusemens reçus. Il faut savoir manier les cartes avec grace et les jouer aisément, sans cependant se piquer d'une habileté qui n'appartient qu'à un joueur de profession.

Si c'est une vertu de posséder un ca-

ractère égal et la force nécessaire pour commander à ses passions, c'est surtout au jeu que cette vertu est utile. Si l'on ne peut pas y conserver la sérénité, l'égalité d'humeur dans la bonne ou mauvaise fortune ; si notre visage, nos paroles décèlent malgré nous le trouble ou la joie qui nous agite, il faut s'abstenir de jouer. Quelle opinion aurait-on d'un joueur qui, lorsque la chance lui est favorable, montrerait une joie intéressée, et qui, quand elle tourne contre lui, laisserait voir son dépit ou son humeur ?

On montre peu d'usage, et quelquefois même on blesse la personne contre laquelle on joue, lorsqu'on s'abandonne à des ris immodérés, à des exclamations joyeuses, quand il vient quelque coup favorable. Si un adversaire, peu maître de lui dans l'adversité, laisse échapper quelques pa-

roles fâcheuses, on aurait tort de les relever avec sévérité; il vaut mieux les attribuer à un mouvement d'humeur involontaire, et n'y pas prendre garde.

Il faut continuer à jouer avec sang-froid sans négliger son jeu, ni se laisser gagner par complaisance. Dans le cas où vous seriez constamment favorisé par le sort, il convient de quitter la partie quand votre adversaire a le désir de le faire. Lorsqu'on perd, on a le droit de se retirer quand on veut.

Comme, en société, le jeu ne doit être qu'un amusement, et non une honteuse spéculation, il doit donc être modéré et tel que le bénéfice ne soit jamais assez grand pour qu'on puisse s'en réjouir, et la perte assez onéreuse pour qu'on ait occasion de s'en affliger. C'est la maîtresse de la maison qui fixe ordinairement le taux du jeu; elle doit

le faire de telle manière que les personnes les moins riches de la société ne courent pas le risque d'y faire des pertes qui pourraient les contrarier.

S'il se présente quelque coup douteux, on doit le discuter avec douceur, et s'en rapporter avec franchise aux personnes qui ne sont point intéressées dans la partie.

Il est de l'honnêteté qu'un maître de maison cède sa place, au jeu, à une personne qui serait venue dans l'intention de faire sa partie, et qui aurait trouvé toutes les places occupées. Il serait très incivil de faire la conversation, pendant le jeu, avec un autre que son partner.

Si l'on ne joue pas, mais que l'on soit spectateur et qu'on regarde jouer les autres, il est défendu de faire des signes d'impatience, de lever les épaules, de frapper du pied quand celui dont

vous voyez le jeu ne le joue pas comme vous le feriez, ou commet des fautes. Vous ne devez ni l'avertir des points qu'il oublie de compter, ni lui indiquer les cartes ou le pion qu'il doit jouer. Vous devez être muet et tranquille; seulement quand la partie est finie, et si vous êtes intimement lié avec les joueurs, vous pouvez leur demander la permission de replacer le coup, et le jouer devant eux comme il aurait dû l'être; mais si vous ne les connaissez pas, il ne faut pas hasarder cette demande, parce qu'il est des gens, d'une médiocre force d'ailleurs, qui se piquent d'habileté, et qui ne peuvent pas souffrir que l'on soit meilleur joueur qu'ils ne le sont eux mêmes.

Après avoir parlé des jeux dans lesquels on intéresse une mise modique, et où on n'ambitionne souvent que le

plaisir du triomphe, je suis conduit à parler d'autres jeux particulièrement consacrés à la jeunesse, et dans lesquels les pénitences sont quelquefois des faveurs, et où le comble de la maladresse est de toujours gagner. Ces amusemens, appelés jeux innocens ou jeux de société, servent à occuper agréablement les jeunes gens, dans une soirée où on ne danse pas.

La facilité qu'on montre dans ces jeux, et les égards qu'on y apporte, sont d'un augure favorable pour l'esprit et l'éducation d'un jeune homme. Ces deux clauses sont d'autant plus indispensables, que les jeunes personnes les partagent ordinairement, et en font le charme et l'ornement.

Il est des jeux qui exigent du mouvement, de l'activité et de la mémoire. Ceux-là sont à la portée de presque tous les jeunes gens des deux sexes. Il

en est d'autres qui demandent de l'esprit et de la finesse, et effarouchent quelquefois les jeunes demoiselles. Il ne faut cependant qu'un peu d'habitude et de hardiesse pour y acquérir une grande habileté. Que l'on apporte un peu d'attention, on vaincra facilement les premières difficultés que l'on aura trouvées d'abord, et l'on sera étonné de s'être effrayé pour aussi peu de chose. L'agrément qu'on en retirera paiera bien la peine qu'on aura prise.

On ne doit manquer aucune occasion d'exercer son esprit et sa mémoire. Il est des petits jeux qui en fournissent plusieurs; les refuser serait courir le risque de passer pour un homme lourd et d'une intelligence bornée.

Il est des jeux de société qui ont pour but d'attraper quelqu'un qui ne les connaît pas, et de le livrer ainsi à la raillerie des autres personnes. On doit

s'en abstenir, parce qu'ils sont ordinairement sans esprit, et n'excitent qu'une gaieté maligne, inconvenante à des personnes de bon ton. Ils mortifient celui qui en est le but, et peuvent tomber sur des gens qui prennent la plaisanterie en mauvaise part.

Evitez à tout le monde, et particulièrement aux dames âgées, les traits satiriques, les complimens déplacés ; songez toujours aux égards que commandent leur sexe et leur âge.

Il est de mauvais ton de folâtrer, de jouer des mains, de saisir une demoiselle par la taille, de chercher à l'embrasser par surprise, de lui prendre un bracelet, une bague ou quelque autre bijou, pour le porter et faire le galant. Ces sortes de libertés peuvent compromettre la réputation d'une demoiselle modeste et réservée, qui en souffre sans oser s'en plaindre.

La suite, et même la chose la plus intéressante des jeux de société, ce sont les pénitences qu'on impose aux maladroits. Il en est de tellement désagréables, qu'on fera bien de ne jamais les ordonner; mais les jeunes gens qu'on y aura soumis devront les exécuter de bonne grace et sans chercher à les changer.

Dans toutes les pénitences qui se font hors de la vue de la société, montrez-vous toujours très délicat et très discret : il est de la dernière indécence de se permettre quelque liberté capable d'alarmer la pudeur d'une jeune personne.

Observez de ne point vous attacher particulièrement à la même personne pour faire avec vous des pénitences. Vous courez le risque de faire naître des remarques désobligeantes sur son compte, et de la compromettre gra-

vement. Ensuite on se doit à tout le monde ; et rien n'est plus incivil que de faire un choix, et de manquer aux égards qu'on doit aux autres dames, parce qu'elles auront moins d'agrémens que quelques unes d'entre elles ; au contraire, il y a une espèce de délicatesse à se conduire autrement.

Lorsqu'on a reçu pour pénitence de chanter une romance, on doit s'arrêter après le premier couplet, et attendre qu'on vous invite à continuer pour commencer le suivant. Je conseille d'ailleurs de ne pas trop multiplier ces sortes de pénitences ; car, malgré le plaisir qu'on éprouve à entendre les accens d'une jolie voix, on aime quelquefois à les desirer.

Ce n'est jamais aux jeunes gens, mais aux dames, et particulièrement à celles qui reçoivent, qu'il appartient de choisir et de varier les jeux,

sitôt qu'elles s'aperçoivent qu'ils deviennent moins intéressans, et commencent à fatiguer la société.

CHAPITRE VII.

Des repas et des banquets. Devoirs réciproques des convives et des personnes qui traitent. Préceptes à suivre pour faire les honneurs de sa table.

Les invitations à un dîner se font par lettre ou verbalement : elles doivent précéder de trois jours au moins celui du repas. Dans le premier cas, la réponse doit être faite dans les vingt-quatre heures, et de suite dans le second. Si l'on n'accepte pas, on doit, soit en parlant, soit en écrivant, s'excuser avec politesse, et donner à son refus quelque motif plausible qui l'adoucisse auprès de celui qui fait l'invitation.

Si on a accepté, on doit se rendre le jour indiqué, quelques minutes avant l'heure fixée. On est reçu dans la pièce d'attente par le maître de la maison, ou par quelque ami chargé de le représenter. Le maître, ou son représentant, doit présenter les convives les uns aux autres, en les nommant individuellement, et en disant ce qui les rend recommandables dans le monde, soit par leurs places, leurs dignités ou leurs ouvrages. Lorsqu'on vient annoncer qu'on est servi, le maître de la maison se lève, engage les convives à le suivre dans la salle à manger, où il les introduit en passant le premier.

L'usage exige qu'on ne se lève qu'après le maître de la maison, que chaque cavalier donne la main à une dame, et la conduise jusqu'au couvert où son nom est inscrit. Chaque convive s'étant occupé de trouver la place

qu'on lui a fixée, doit s'y asseoir sans délai, et déplier sa serviette, l'étaler sur ses genoux, et non la passer dans sa cravatte ou sa boutonnière. Le maître de la maison se tient debout à sa place, qui est au centre de la table, pour servir le potage dans les assiettes creuses placées en pile à sa gauche, et qu'il fait circuler en commençant par son voisin à droite, ensuite à gauche, et ainsi jusqu'à la fin. Il serait indécent de souffler à chaque cuillerée pour refroidir le potage: il faut attendre, et se servir pour le manger de sa cuiller seulement, et avoir le soin de la laisser sur son assiette. Les domestiques doivent enlever à mesure les assiettes vides, et les remplacer.

On doit rompre son pain avec les doigts, et non se servir du couteau pour le diviser. Il est aussi d'usage de

briser les coquilles vides, si l'on mange des œufs frais.

Quand parmi les hors-d'œuvre on se sert de beurre, il ne faut pas le mettre sur son pain entier ni sur la moitié, mais sur des morceaux médiocres.

Jusqu'au moment où l'on sert les vins d'entremets, chacun peut se verser soi-même à boire, observant que ce n'est qu'après le potage seulement qu'il est permis de boire sans eau du vin ordinaire : on s'en sert alors environ un doigt ; et je regarde comme plus civil de boire tout ce qu'il y a dans son verre que d'en laisser un peu. Les valets doivent remplacer à l'instant les bouteilles vides, et avoir le soin que celles qu'ils mettent sur la table soient débouchées, le bouchon posé seulement à l'orifice du goulot.

La bienséance exige qu'un cavalier

placé près d'une dame lui épargne la peine de se verser à boire, de se procurer ce dont elle peut avoir besoin. Il doit avoir l'attention de lui offrir, de lui servir ou faire servir tout ce qu'il croira pouvoir flatter son goût.

C'est à celui qui traite à faire les honneurs du repas : il doit veiller sur l'assiette des convives, et leur proposer quelque chose chaque fois qu'elle est vide, sans pourtant les presser de manger et de boire; car rien n'est plus importun que cette espèce de prévenance. Placé, comme nous l'avons dit, au centre de la table, son épouse est vis à-vis, afin d'être tous deux à portée de veiller au service. Il a le soin, à mesure que le dîner s'avance, de découper ou faire découper par quelque ami, qui ne doit accepter cette charge que s'il en a l'habitude, et qui, après avoir divisé les pièces,

fait passer le plat au maître de la maison pour en faire les honneurs, à moins que celui-ci, occupé de servir un autre plat, ne le prie de remplir cette fonction. Alors il faut tâcher de le faire de bonne grace, et présenter toujours les morceaux les plus délicats. C'est une impolitesse que de refuser un morceau d'honneur qui vous est offert; vous devez l'accepter sur-le-champ sans résistance et sans cérémonie, et ne jamais l'offrir à un autre quand on vous l'a destiné. Vous devez penser qu'on vous l'a servi avec discernement pour vous faire honneur; et le refuser ou le passer à une autre personne est une malhonnêteté indirecte adressée à celui qui vous fait cette honnêteté; c'est accuser la délicatesse de son tact par une politesse déplacée. Il serait indiscret de demander d'un mets qui ne serait pas encore divisé;

et lorsqu'on desire d'un plat éloigné, il ne faut s'adresser ni au maître de la maison, ni aux autres convives; mais on en fait demander par le ministère des domestiques au convive qui se trouve placé à sa portée, et on ne doit jamais présenter une assiette sale.

Celui qui donne un repas doit essayer de se rappeler le goût particulier de chaque convié pour tel mets, telle liqueur, et, s'il en entre dans le service, tâcher de lui faire sentir adroitement que c'est à son intention qu'il se l'est procuré. Il tombe sous le sens qu'il ne convient pas au maître de la maison de faire lui-même l'éloge des mets et des vins qu'il sert à ses convives; c'est une vanité aussi déplacée que le cas contraire dans lequel tombent quelques personnes, qui, avec une modestie provinciale, prient d'ex-

cuser la mauvaise chère qu'ils vous font faire, pour mendier des louanges frivoles par des excuses hors de saison.

Tout le monde sait sans doute que l'on ne doit pas manger avidement, ni faire de bruit avec la bouche, ni sucer les os, ni verser le bouillon ou la sauce des assiettes dans la cuiller, ni l'essuyer avec le pain, mais laisser plutot quelque chose de reste; qu'il faut mettre sur son assiette les os, les arêtes et les écorces de fruits; qu'il serait déplacé d'amener la conversation sur quelque sujet qui pût causer du dégoût aux conviés, et amortir l'appétit; que ce serait manquer à la bienséance que de choisir, avec une attention scrupuleuse, les morceaux placés sur les assiettes qu'on fait circuler. Toutes ces choses sont tellement simples, qu'on ne cesse de les répéter aux enfans: je pense en conséquence

qu'il est absolument inutile de les détailler davantage.

Le coup du milieu, qu'on boit immédiatement après le roti, consiste en un petit verre d'absynthe, de rhum ou de vieux cognac : le maître de la maison le sert dans de très petits verres qu'il fait parvenir à chaque convive, en commençant par sa droite.

Quant aux vins d'entremets qui commencent avec ce service, et les vins de dessert, c'est au maître de la maison à les servir ; il en envoie un verre plein à chacun, et en offre ensuite chaque fois qu'il le juge convenable. Les convives doivent toujours attendre qu'on leur offre, et on ne peut refuser le premier verre ; mais on n'est pas contraint d'en accepter un second. Il serait aussi impoli de laisser du vin dans son verre que des morceaux sur son assiette. Le maître peut charger

quelqu'un de ses amis particuliers de l'aider dans la distribution des vins d'entremets, ou mieux encore les faire servir autour de la table par un domestique. Alors ces verres, destinés à la dégustation de ces vins, restent à demeure devant chaque convive. Cette méthode est surtout avantageuse pour verser le vin de Champagne : on évite ainsi de tacher la nappe et d'en perdre.

La capacité des verres à vin d'entremets est environ de moitié de celle des verres a vin ordinaire, et celle des verres de vin de liqueur, du tiers de ces derniers. Pour le vin de Champagne, on se sert de verres étroits et tres profonds.

Le service du dessert s'abandonne ordinairement aux dames : elles doivent savoir que l'on sert à la cuiller les compotes, les fromages à la crême

et les confitures, en joignant une petite cuiller à chaque assiette qu'elles envoient. Les marrons se servent à la main ainsi que les fruits, que l'on prend par la queue. Il est d'usage de faire circuler tout entières les assiettes chargées de biscuits, macarons, etc.

Le dîner s'égayant davantage au moment du dessert, le maître de la maison ne doit plus s'occuper que de donner à la conversation le tour qui convient, pour que chacun trouve successivement à y prendre part, et y reçoive l'accueil qui peut et qui doit le satisfaire. Ne cherchant qu'à plaire à ses convives, il doit s'oublier lui-même pour les faire briller, ôter toute espèce de contrainte, et laisser à chacun cette aimable liberté qui fait le plus grand agrément d'un repas.

Hors les dîners de corps, où, à l'imitation des Anglais, on porte des

toasts, ce n'est plus l'usage de boire à la santé. Mais à une table où on suit encore cette ancienne coutume si familière à nos ancêtres, on doit avoir la condescendance de s'y conformer. Quant à l'usage de chanter, abandonné pendant long-temps, il semble reprendre aujourd'hui faveur. Invité à le faire, on aurait mauvaise grace de se laisser prier, et il serait également ridicule de trop presser une personne qui aurait de la répugnance à se prêter aux desirs de la société.

Le dîner terminé, le maître de la maison donne le signal pour quitter la table. Tous les convives se lèvent alors simultanément, et sortent de la salle à manger pour se rendre dans le salon, où se prennent aujourd'hui les liqueurs et le café : le maître ne passe alors que le dernier.

Le café se sert de deux manières.

Dans certaines maisons, le café étant versé dans les tasses rangées sur une table ronde, chacun enlève sa tasse et va le prendre, soit debout, soit assis, dans un coin du salon. Mais la méthode la plus généralement adoptée est celle-ci : chaque convive ayant mis dans sa tasse le sucre convenable, le maître de la maison ou quelqu'un des siens verse le café, que chacun prend dans sa tasse même; il serait impoli de le verser dans sa soucoupe. Les liqueurs sont servies ordinairement par celui qui reçoit; et en les proposant à chacun des convives il a soin d'en annoncer l'espèce. Dans quelques maisons, on abandonne les flacons de liqueurs à la discrétion de chaque personne, qui se sert à volonté. Dans tous les cas, on ne doit laisser ni café dans sa tasse, ni liqueur dans son verre.

Après le café, on tient cercle, ou bien

on joue. Se soustraire à l'un ou à l'autre de ces amusemens, en se retirant de suite, serait incivil. La politesse exige une heure de séance, après laquelle on s'esquive sans être aperçu, si on n'a point l'intention de rester jusqu'au départ de toute la société.

CHAPITRE VIII.

Bals, spectacles, lieux publics.

Les bals se divisent en bals particuliers, bals de société et bals publics. Les premiers exigent, de celui qui veut faire d'une manière distinguée les honneurs de sa maison, beaucoup d'usage du monde. Il doit s'oublier lui-même pour ne s'occuper que des autres, et chercher, sans y apporter d'affectation, à encourager, à mettre à l'aise les personnes timides, et veiller à ce que tout le monde s'amuse.

Les invitations doivent être faites au moins huit jours à l'avance, afin de laisser aux dames le temps de pré-

parer leur toilette. Les invitations se font verbalement ou par écrit ; la dernière manière est plus en usage.

Le jour de réception, la personne chez laquelle se donne le bal charge un parent ou un ami intime de recevoir les dames à leur voiture, et de leur donner la main pour les introduire dans le salon. Chaque personne invitée doit, à son arrivée dans la salle de danse, être présentée au maître de la maison par l'ami qui l'a reçue à sa descente de voiture, et lui faire les complimens que l'usage ordonne, saluer ensuite les personnes de la société, et prendre sa place.

Les dames, les personnes d'un âge avancé, celles que leur réputation et leur rang environnent de la considération publique, doivent être prévenues par le maître de la maison ; il doit aller au devant d'elles, recevoir leurs

complimens; leur faire les siens, et les placer convenablement.

Si l'on sait danser, et que l'on soit connu pour cela, il est mal séant de se refuser à partager les plaisirs du bal. On invite une dame, après s'être assuré d'une place; et, au premier avertissement de l'orchestre, on retourne lui présenter la main pour l'y conduire. Mais ne vous hasardez pas de faire partie d'un quadrille, quand vous ne savez pas danser passablement ; car rien de plus désagréable qu'une personne qui continuellement fait tromper les autres et manquer les figures. Abstenez-vous de ces grands sauts et gambades bons sur les théâtres, mais bannis des bals où la danse doit être exécutée simplement, avec grace et modestie; la walse surtout exige une grande réserve. Il serait très incivil de trop parler à sa danseuse, de chu-

choter continuellement à son oreille, et d'affecter avec elle de la familiarité. Après la contredanse, on donne la main à sa dame pour la reconduire à sa place, et on la salue respectueusement en se retirant, quand elle l'a reprise.

L'usage défend d'inviter deux fois de suite la même personne, et surtout de marquer de la préférence à une dame plutôt qu'à une autre : il faut danser indistinctement avec toutes. Un homme poli met même un certain raffinement d'honnêteté à inviter celles qui sont plus délaissées. J'observerai aussi que ce n'est que sur la fin d'un bal (encore ne permet on pas cela dans toutes les sociétés) que l'on peut inviter les personnes de sa famille et celles que l'on a accompagnées. Il faut auparavant avoir dansé plusieurs contredanses avec les autres da-

mes, et avoir été admis à l'honneur de figurer dans un quadrille avec la maîtresse de la maison.

Les bals de société se forment ordinairement de la réunion de plusieurs familles qui veulent, sous leurs yeux, procurer des plaisirs honnêtes à leurs enfans, et qui prient deux ou trois personnes d'être commissaires et de se charger des invitations, de choisir un appartement, de le faire décorer, de faire disposer les rafraîchissemens, enfin de tout ce qui peut être utile pour que la société trouve de l'agrément.

Les commissaires doivent apporter tous leurs soins pour répondre à l'espèce de confiance qu'on leur accorde. Ils se présentent chez les personnes que l'on desire réunir, leur font part de la formation du bal, du nom des personnes qui doivent le composer, des

frais qu'elles dèvront partager, si elles consentent à en faire partie. Une fois cette première démarche faite, ils adressent à chaque sociétaire et à chaque invité (car souvent il y a des personnes que l'on invite par égards sans les faire participer aux frais, ou seulement pour rendre la société plus nombreuse et plus gaie) une carte, ou de préférence une lettre qui indique le lieu, le jour et l'heure de la réunion, l'heure où la voiture ira prendre les dames.

Ordinairement les commissaires, ayant assez d'autres devoirs à remplir, chargent des jeunes gens d'aller recevoir les dames à chaque voiture qui arrive, pour leur présenter la main. Je ferai ici l'observation que, toutes les fois que l'on a occasion d'offrir la main à une dame, on doit mettre des gants.

De temps en temps les cavaliers offrent des rafraîchissemens à leurs danseuses, après les avoir reconduites à leur place ; mais les commissaires doivent avoir l'attention d'en faire présenter à toutes les dames par le garçon chargé de ce soin. Quant aux danseurs, c'est à eux à se faire servir au buffet, et non dans la salle. Quelques jeunes gens, voulant être plus galans que la société ne l'exige, ont toujours une boîte de bonbons à présenter aux dames : rien n'annonce plus le défaut d'usage que cette galanterie déplacée.

Les commissaires, attentifs à tout, doivent remarquer les dames qui sont invitées moins souvent que d'autres ; c'est à eux de les en dédommager, ou de faire part aux danseurs de leur remarque, en les engageant à y avoir égard. Ils doivent distraire les dames

qui font cercle, soit en faisant la conversation tantot avec les unes, tantôt avec les autres, soit en les invitant à passer dans la salle de jeu pour faire la partie, à laquelle eux mêmes doivent prendre part de temps en temps. En un mot, la place de commissaire exige un redoublement d'égards, d'attentions, de prévenances, de petits soins, d'ordre qui ne laisse à la société rien à desirer; car tous ses besoins doivent être prévus.

Le lendemain du bal, les commissaires règlent les comptes des frais, et en adressent le double deux jours après aux sociétaires, en établissant la part que chacun a à payer, et que l'on doit remettre sur-le-champ, et sans observations, au garçon qui présente ce compte, en y apposant sa signature.

Quant aux bals publics, ils n'exigent que certains égards généraux aux-

quels un homme honnête doit se conformer, et qui s'observent dans tous les lieux publics, tels que concerts, spectacles, promenades, etc. Par exemple, il est malhonnête de regarder les personnes qu'on y rencontre avec une affectation qui les pourrait blesser, de faire des remarques désobligeantes sur leur compte, à haute voix, et de manière à être entendu de ceux qui sont autour de nous.

A un concert, il serait de la dernière impolitesse de ne point céder les premiers rangs aux dames, de fredonner les airs ou les morceaux de musique qu'on exécute, de battre la mesure de la tête, des mains ou du pied, et de distraire l'attention.

Quand on accompagne des dames au spectacle, on doit se charger du soin de prendre les billets au bureau, de changer les cartes à l'entrée, et faire

placer les dames dans leur loge sur le premier rang, suivant leur âge ou la considération qu'elles méritent. Un cavalier, qui se trouve sur le devant d'une loge dans laquelle entrent des dames, doit sur-le-champ offrir sa place, et insister pour que l'une d'elles l'occupe. Il est inconvenant de tourner le dos à la scène, et de rire d'un spectateur qui s'attendrit et laisse échapper des larmes, comme aussi de faire la conversation à haute voix pendant que l'acteur est en scène. Une autre faute de bienséance, qui est commune à bien des gens, est de suivre tout haut le récit de l'acteur, de faire des remarques sur l'ouvrage ou sur le comédien, de façon à être entendu. Rien n'est plus insupportable aux voisins, qui vont au spectacle pour voir ce qu'on y joue, et non pas pour entendre des critiques souvent très ridicules.

Dans les promenades montrez-vous toujours poli ; ne regardez jamais en face les personnes que vous rencontrez ; soyez exact à les saluer, en graduant vos salutations suivant la considération que vous devez à chacune d'elles. On ne salue jamais une seconde fois la même personne. Il faut aussi conserver dans les promenades un maintien décent, et surtout ne point se livrer à ces badinages grossiers qui sentent la populace, tels que faire des sauts, des gambades, se jeter des pierres ou des bâtons dans les jambes, etc. Ne marchez pas trop lentement, ni avec trop de précipitation ; et si vous vous promenez avec des personnes auxquelles vous devez des égards, cédez-leur autant que possible la droite quand vous êtes deux, et la place du milieu quand on est trois. Dans les rues et le long des murailles, cédez toujours le haut

du pavé et le côté le plus près du mur. Je n'entends pas pour cela qu'il faille faire le manége, et tourner autour des personnes chaque fois qu'on passe le ruisseau, mais seulement qu'il faut avoir cette attention autant que faire se peut.

Il y a aussi quelques règles de bienséance à suivre relatives aux voyages en voitures publiques. Souvent on rencontre des dames fort exigeantes qui mettent à l'épreuve la complaisance des hommes : on doit la pousser aussi loin qu'elles le veulent, lorsqu'on desire s'acquérir la réputation d'un homme parfaitement poli. Par exemple, quoique chacun ait dans les voitures publiques le droit de se placer suivant son ordre d'inscription, la galanterie française veut qu'un cavalier offre sa place à une dame qui en aurait une moins commode; qu'il ait

soin de présenter la main aux dames et aux personnes âgées pour monter ; et en conséquence, lorsque la voiture s'arrête, qu'il descende le premier pour avoir la même attention.

J'engage les voyageurs à ne jamais parler de politique dans les voitures publiques, à ménager toujours leurs expressions, et à montrer de l'honnêteté à leurs compagnons de voyage.

CHAPITRE IX.

Cérémonials des Mariages et Baptêmes.

Lorsqu'un jeune homme, qui a formé le projet de se marier, rencontre dans une société une demoiselle qui lui plaît et qu'il croit lui convenir, il doit s'attacher à connaître son caractère, son éducation et ses goûts, pour savoir s'ils se trouvent en harmonie avec les siens. Pour cela, il fait naître avec adresse l'occasion de converser particulièrement avec elle. Dans ces entretiens, où il joue le rôle d'observateur, il faut que, sans cesser d'être galant, de dire des choses flatteuses et sans qu'on s'en aperçoive, il amène la conversation sur des choses sé-

rieuses. Il est bien de discuter légèrement quelques questions littéraires simples et faciles, pour voir quel degré d'instruction a reçu la jeune personne; de parler théâtre, acteurs; de hasarder quelques jugemens et en provoquer; de parler toilette, pour connaître si la demoiselle a le goût du luxe et de la somptuosité; des amusemens et des plaisirs, pour savoir d'elle-même jusqu'à quel point elle y attache du prix; enfin de faire quelquefois l'éloge des vertus domestiques, de cette simplicité de goûts et de mœurs qui constituent le bonheur d'un ménage, pour connaître sous quel point de vue la jeune personne les considère; de l'entretenir des devoirs que contractent des jeunes gens en se mariant, pour voir si elle les connaît et si elle est décidée à s'y soumettre. Cette investigation faite avec adresse a toujours pour résultat

de lire dans le fond du cœur d'une demoiselle, surtout si, par aucune démarche et par aucun demi mot, on ne lui a fait connaître les vues qu'on a sur elle.

Il faut convenir que, malgré ces précautions, on est encore trompé quelquefois, et que l'on a porté un jugement téméraire et précipité. Telle demoiselle cache souvent, avec une adresse merveilleuse, sous un dehors plein de modestie et de simplicité, un penchant très vif à la coquetterie; telle jeune personne étourdie, folâtre, qui paraît ne devoir être qu'une coquette achevée, devient souvent, après quelques mois de mariage, une femme sensée, pleine d'ordre et de raison. Malgré cela, il est toujours possible, quand on s'y prend adroitement, de connaître une partie de ce qu'on a intérêt de savoir.

Quand on croit avoir rencontré dans une demoiselle les qualités qu'un galant homme doit desirer dans celle dont il veut faire la compagne de sa vie, qu'il connaît sa famille, et ne prévoit aucun obstacle à ce que ses vœux soient accueillis, il doit chercher les moyens d'être présenté à ses parens.

S'il connaît quelqu'un qui ait l'entrée de la maison, il doit le prier de lui servir d'introducteur et de le présenter, quand il se sera bien assuré qu'il n'a point de vues pour lui même; car il serait malhonnête de se servir du crédit de quelqu'un pour le supplanter. S'il se donne un bal, une réunion, le prétexte est facile à trouver; et rarement un ami de la maison, qui demande à cette occasion de présenter un jeune homme, est refusé quand il répond de son honnêteté.

Admis dans la famille pour la première fois, le jeune homme doit s'attacher à plaire aux parens dont dépend la demoiselle, et, par une conduite pleine d'égards, de politesse, donner une opinion flatteuse de lui.

Il lui est permis de mettre en avant toutes les ressources de son esprit, pour produire une impression favorable; et, en se retirant, il doit demander la permission de venir de temps en temps renouveler son hommage. S'il est refusé sous un prétexte honnête, il faut qu'il se résigne; c'est qu'on a pénétré ses intentions et qu'on ne les approuve pas, ou qu'on craint qu'il ne fasse plus tard une demande qu'on serait forcé de refuser. Dans cette hypothèse, insister serait une impolitesse qu'on ne doit pas se permettre.

Si l'on a reçu la permission de revenir, il faut se conduire de manière

à confirmer la bonne opinion qu'on a donnée de soi-même à la première entrevue. Il faut être attentif, prévenant, se plier sans effort au caractère de tout le monde, et paraître d'une humeur égale; montrer un généreux désintéressement, et ne pas laisser entrevoir pour l'argent un honteux amour, qui porte à croire que, pour un mariage, on comptera plus soigneusement la dot que les vertus et les talens de la future.

Lorsqu'un jeune homme admis dans une maison y a été invité à dîner, on lui permet quelquefois d'offrir une loge au spectacle, et on veut bien l'accepter; mais il faut qu'il y ait mis de l'adresse. Il doit d'avance louer la loge, et feindre que quelque personne lui a fait cadeau de plusieurs billets dont il serait flatté que la famille voulût bien profiter, pour employer agréablement

une soirée. Tout le monde ne sera pas dupe de sa ruse, mais on lui en saura gré; et il s'acquittera ainsi des invitations qu'il aura reçues.

Si un jeune homme veut fortement parvenir à son but, il ne doit rien négliger pour plaire à tout le monde. Il n'est pas jusqu'aux domestiques de la maison qui peuvent le servir. Si, par des manières polies et sans familiarité, il a su les mettre dans ses intérêts, ils avanceront autant ses affaires que lui-même. Une femme de chambre, en habillant sa maîtresse, amène la conversation sur vous, fait votre éloge: on l'écoute sans embarras, sans défiance, et ce qu'elle dit produit son effet. Un domestique, vieilli au service d'un maître et honoré de sa confiance, a quelquefois plus de crédit sur son esprit que bien des gens qu'il appelle ses amis.

Est-on parvenu à plaire à tout le monde, et a-t on beaucoup de raisons de croire que la demande sera agréée, on doit la faire faire par son parent le plus proche, ou par un ami commun, autant que possible respectable par son âge et le rang qu'il tient dans le monde. Il est nécessaire que ce soit un homme d'esprit, parlant avec facilité, prompt à détruire les petites objections que l'on fait quelquefois pour la forme, et qui ne reste pas court à la première difficulté qu'on a l'air de trouver pour qu'il la lève.

Quand la demande est faite, et que les parens de la demoiselle ont demandé quelques jours pour la consulter et rendre une réponse, il est bien de se priver de l'entrée de la maison jusqu'à ce que la réponse arrive; et si elle se fait un peu attendre, il n'est pas défendu de la solliciter par

une lettre, ou par l'ami qu'on a déjà employé.

Si on a obtenu une réponse favorable, et qu'on ait la parole des parens et de la demoiselle, le premier devoir est de remercier la famille qui vous admet dans son sein, le père et la mère qui vous confient le bonheur de ce qu'ils ont de plus cher au monde, et dès ce moment d'avoir pour eux le respect et la déférence d'un fils. La conduite d'un jeune homme doit être avec sa future attentive, prévenante et respectueuse; il lui est permis alors de l'entretenir de l'union qui se prépare, lui faire part des arrangemens domestiques que l'on voudrait prendre, la prier de donner les conseils, de dire ses goûts, afin qu'on les satisfasse.

Les conditions du contrat sont débattues et arrêtées entre les familles; il doit rarement en être question entre le

jeune homme et son futur beau-père. Tout doit être convenu et écrit quand on se rend chez le notaire pour la signature. Rien n'est indécent comme ces difficultés qui surviennent quelquefois en présence des témoins et du notaire, faute de s'être bien entendu d'avance.

Quand le contrat est signé, et que le jour du mariage est fixé, le futur époux doit, quelques jours à l'avance, envoyer la corbeille de mariage. Cette corbeille contient les objets de parure et d'ornemens qu'il destine à sa future, et en outre une bourse. Elle doit être proportionnée à la fortune et au rang que les époux tiendront dans le monde. C'est une vanité déplacée de la faire plus somptueuse et plus riche que ses moyens le permettent, et de retirer de ses affaires un argent qui les ferait prospérer, pour l'employer en superfluités

et en objets de luxe. On y met ordinairement un voile de dentelle ou de tulle brodé, un schall de prix, quelques robes en pièce, une parure de diamans ou de pierres d'une moindre valeur. On doit mettre aussi, pour chacune des sœurs de la future, une robe bien choisie, ou quelque autre objet d'ornement et de goût. On doit aussi quelques cadeaux aux gens de la maison.

La jeune mariée, de son côté, envoie à son futur époux deux chemises de batiste à jabots de dentelles et une cravatte brodée, c'est le seul cadeau qu'elle ait à faire.

Les invitations doivent se faire quatre à cinq jours à l'avance ; et, à cet effet, le futur se transporte chez chacun de ses parens, et chez les personnes à qui il doit respect, et les prie de vive voix de vouloir bien honorer son mariage de leur présence, et leur dit le

jour et le lieu où on se réunira pour aller chercher la future épouse, et de là se rendre à l'autel. Les personnes avec qui on a une liaison plus intime s'invitent par lettres imprimées, et sont priées de se rendre dans l'église où se célébrera la cérémonie nuptiale, pour ensuite assister au repas et à la fête qui suivront.

Le jour du mariage, le futur, accompagné de ses parens et de ses amis qu'il a réunis, se rend chez les parens de la demoiselle, où l'on offre des gants blancs à toutes les personnes qui pourraient en avoir besoin, et l'on se rend par devant l'officier civil, chacun des deux époux conduit par ses parens et dans des voitures différentes. Quand l'acte civil est passé, on se rend à l'église de la même manière, et les époux sont conduits à l'autel chacun par son père, son plus proche parent, son tuteur,

ou un ami qui représente le chef de la famille.

Pendant la cérémonie religieuse, les époux doivent apporter la plus grande attention et garder un maintien modeste et décent. Avoir un air distrait, n'écouter qu'à demi ce que le prêtre vous recommande, est une action blâmable, qui fait voir que vous ne sentez pas l'importance du lien que vous contractez et des obligations dont votre union vous charge.

Quand les époux ont reçu la bénédiction nuptiale, le prêtre remet la jeune épouse à celui des parens du jeune homme qui a présenté celui-ci à l'autel. La jeune femme n'appartient plus à son père, elle fait partie d'une autre famille. Le jeune homme la suit en donnant la main à sa belle-mère, et monte avec elle dans la même voiture que la jeune épousée.

Au repas, la jeune femme, après avoir fait une toilette nouvelle, se place entre sa mère et le père de son mari : celui-ci vis-à-vis de sa femme, entre le père de celle-ci et sa propre mère ; les parens, suivant le degré de parenté, se placent plus ou moins près des jeunes époux, à leur droite ou à leur gauche.

Le cérémonial du repas est à peu près le même que celui que nous avons expliqué plus haut pour les repas de la cérémonie. L'enlèvement de la jarretière n'a plus lieu que dans les noces bourgeoises et parmi le petit peuple. Après le repas, la mariée s'habille pour le bal.

Le bal s'ouvre ordinairement pour les jeunes époux. Dans certaines provinces, ils débutent par un menuet ; mais cet usage n'est pas partout le même, et communément ils figurent dans la première contredanse, après

quoi le bal devient général, et chacun suit les règles que nous avons données pour les bals de cérémonie.

On nomme garçons de noce plusieurs jeunes gens non mariés, chargés de faire les honneurs de la fête, et d'aller chercher les dames qui n'ont été invitées qu'au bal seulement. A cela près qu'ils n'ont point de comptes à rendre, leurs devoirs sont les mêmes que ceux des commissaires nommés pour un bal par souscription; ainsi nous ne les répéterons pas ici.

On nomme quelquefois plusieurs demoiselles de noce amies de la mariée, et chargées de l'accompagner et de lui former un cortége; elles sont ordinairement vêtues d'une manière uniforme et portent des rubans de la même couleur. Cet usage n'est pas répandu partout.

Quand le bal est animé et vers le

milieu de la nuit, la jeune femme s'échappe mystérieusement sans être remarquée, et se rend avec sa mère dans la maison de son mari. Là, sa mère aidée des femmes que l'on a arrêtées pour le service de la jeune épouse, la met dans le lit nuptial et se retire. Le mari, qui a dû suivre tous les pas de sa femme, quitte le bal un peu après elle, et attend qu'elle soit au lit pour entrer dans sa chambre.

Dans des provinces, ce sont les demoiselles de noce qui assistent au réveil et au lever de la mariée; cet usage n'est pas décent et ne se suit pas communément C'est à la mère du mari à remplir ce devoir; ou à défaut une proche parente, femme respectable par son âge, doit la remplacer.

Les jeunes époux doivent être levés et habillés de bonne heure pour recevoir la visite des personnes qui ont as-

sisté la veille au mariage, et dans ces visites il est de la dernière indécence de faire aucune plaisanterie qui puisse alarmer la pudeur de la jeune épouse. Le mariage est un nœud chaste et sacré qui ne doit donner lieu à aucune équivoque ou à aucune allusion grossière.

Dans les huit jours qui suivent leur mariage, les époux rendent une visite à leurs amis les plus intimes, aux personnes à qui ils doivent du respect. Celles qui ne sont que de simples connaissances n'ont pas le droit d'en exiger une; on se borne à leur faire part, par une circulaire imprimée, du mariage qu'on a contracté.

Les personnes à qui on a fait visite doivent la rendre; celles à qui on a simplement, par une circulaire, fait part de son mariage, ne sont obligées à rien.

Le droit de tenir sur les fonts de baptême le premier enfant né d'un

mariage, appartient au père du mari et à la mère de la jeune femme, ou aux aïeuls s'ils sont encore vivans. L'invitation se fait verbalement et dans une visite spécialement consacrée à cette prière. Il ne serait pas bien de ne prévenir que peu de jours à l'avance. Aussitôt qu'un mari a la certitude que son épouse est enceinte (ce qui ne se connaît guère avec sûreté qu'au quatrième ou cinquième mois de la grossesse), il doit l'annoncer aux parens des deux familles et faire ses invitations; et quand la femme est en travail, il doit en prévenir sa mère, pour que celle-ci assiste, si elle le juge convenable, à la naissance de l'enfant.

L'enfant né et le jour du baptême fixé, le parrain se rend chez la marraine et la mène en voiture au domicile de l'accouchée, et lui demande quel nom elle desire donner à l'enfant; de

là le père, le parrain, la marraine et un témoin, vont faire inscrire l'enfant à la mairie, et baptiser ensuite par un prêtre de la paroisse.

L'usage veut que le parrain offre à la marraine une corbeille contenant quelque parure ou quelque objet d'un prix proportionné à sa fortune et à son rang, quelques paires de gants, un ou deux éventails, un bouquet de fleurs artificielles, des rubans et quelques flacons d'odeurs.

Il doit faire cadeau à l'accouchée de quelque objet d'une valeur moindre par son prix que par sa grâce et sa fraîcheur. En général on doit offrir des choses d'un bon goût, et que l'on n'est pas rigoureusement obligé d'avoir dans une maison. Quand c'est la mère de la jeune femme qui est marraine, elle fournit ordinairement la layette du nouveau-né.

Le parrain doit encore un cadeau à la garde et un à la nourrice. Toutes ces obligations rendent souvent fort coûteux l'honneur d'être parrain, et l'on voit bon nombre de personnes s'y refuser; mais quand on a accepté, il faut faire les choses de bonne grace et sans parcimonie.

Le baptême est ordinairement suivi d'un déjeûner ou d'un dîner; le parrain, qui a eu le soin de se munir de plusieurs boîtes de dragées, en offre quelques unes d'abord à l'accouchée, à la marraine, et fait servir les autres au dessert.

Après neuf jours le parrain et la marraine doivent une visite à l'accouchée; les personnes qui ont assisté au repas du baptême doivent en rendre un aux époux, ou du moins leur faire visite.

Après les relevailles, la jeune femme et son mari doivent une visite au parrain et à la marraine de leur enfant.

CHAPITRE X.

Bienséances et cérémonial épistolaires.

Le cérémonial des lettres consiste en certains égards et en certaines formules consacrées par l'usage, dictées par la civilité, le respect, et graduées suivant l'âge, le sexe, le rang ou le pouvoir de la personne avec laquelle on est en correspondance. Il faut saisir les convenances, et bien voir quel rang on occupe à leur égard. J'essaierai de donner ici les principales règles que l'on doit observer.

Quant au style épistolaire, toutes les règles possibles ne seraient que des instructions insuffisantes; on ne se forme

le style que par la lecture de bons modèles et l'habitude d'écrire. Il faut bien se persuader qu'écrire est parler à l'absent; ainsi il ne faut pas être plus embarrassé que si l'on tenait une conversation. Ecrivez avec clarté, soyez simple dans vos expressions; joignez à la brièveté de la phrase la propriété des expressions. Les recherches et les grands mots sont ridicules.

A moins qu'on ne fasse à un ami des confidences intimes, les lettres doivent être courtes; le mérite du style épistolaire consiste dans une molle aisance, une espèce d'abandon de la pensée. On doit mettre une grande civilité et un air grave en écrivant à une personne qu'on regarde au-dessus de soi, familièrement à un ami ou à un égal.

Il est très difficile et quelquefois dangereux de railler un ami dans une lettre. Dans la conversation le ton de la voix

et l'air du visage font prendre bien des railleries en bonne part ; mais dans une lettre, qui se présente seule, il est à craindre qu'on ne prenne de mauvaise grace et au sérieux une chose qui n'est pourtant dite qu'en plaisantant.

Il est plus respectueux de se servir de grand papier que de petit. La feuille doit être entière, à moins qu'on écrive à quelqu'un avec qui on est familier, ou à un inférieur.

La date des lettres d'affaires et de commerce se met en tête. Dans les lettres écrites à des personnes qu'on respecte, ou à des supérieurs, la date se met au bas.

Laissez en blanc, entre le mot Monsieur ou Madame et le commencement de la lettre, un espace proportionné à la qualité de la personne à laquelle vous vous adressez. Quant à l'inscription qui est le titre dû à la personne à qui

l'on écrit, elle se place au haut de la lettre ou de la pétition. Mais comme on ne l'emploie plus que dans les pétitions ou les suppliques, et qu'il est étranger à mon sujet d'en parler, je n'en ferai pas plus ample mention.

Quand on écrit à des personnes auxquelles on doit du respect, il ne faut pas oublier de répéter quelquefois les mots Monseigneur, Monsieur, Madame ou Mademoiselle, selon la qualité des personnes, mais pas trop souvent, ni indifféremment en tous lieux.

Ce serait manquer de respect aux personnes supérieures que de les prier de faire nos complimens à une autre, quand même elles la toucheraient de fort près, ou de les charger de nous rappeler au souvenir de quelqu'un. Si on le fait, que ce soit toujours avec quelque correctif, comme: Souffrez, permettez, etc., que M. N... ou Mme*** trouve ici

l'expression de mon respect. Il faut surtout bien se garder que ces complimens ne s'adressent à une personne au-dessous de celle à qui on écrit. A l'égard de celles que l'on peut prier, ces complimens ne doivent jamais se trouver insérés dans le corps de la lettre, mais dans un post-scriptum, à moins que la personne qu'on veut complimenter ne donne sujet à une partie de la lettre.

Je ferai observer aussi qu'on ne doit employer les chiffres que pour les sommes et les dates. Quand la lettre ne finit pas avec la page, il faut ménager la matière, et espacer ses lignes de telle sorte que l'on puisse en garder deux pour finir à la page suivante. Il ne faut pas en avoir moins de deux si on est obligé d'écrire sur le verso, et avoir soin de ne commencer la page qu'à la hauteur où on a placé le titre du recto.

La souscription est la formule dont on se sert pour terminer une lettre ; il faut diversifier ces formules suivant la qualité des personnes à qui on écrit. Aujourd'hui on les simplifie peut-être cependant un peu trop ; il n'est permis qu'entre égaux de mettre *j'ai l'honneur de vous saluer ;* et rappelez-vous, quoique beaucoup de jeunes gens s'imaginent le contraire, que la formule : *J'ai l'honneur d'être* , etc., est moins respectueuse que celle : *Je suis*, etc.

Les renvois et post-scriptum annonçant qu'on a eu peu d'attention en écrivant, il ne faut se les permettre qu'avec les amis.

La manière la plus simple de plier une lettre est toujours la meilleure. Celles adressées à des personnes supérieures doivent être mises sous enveloppes et scellées de cire, et non de pain

à cacheter, qui ne s'emploie que d'égal à égal, ou de supérieur à inférieur.

Il faut surcharger l'adresse le moins possible : la répétition du titre, Monsieur ou Madame, est un vieil usage que l'on ne suit plus aujourd'hui.

Les lettres ne s'affranchissent que pour certains pays étrangers, ou quand on écrit à des gens pauvres ; celles adressées à des hommes d'affaires, à des gens en place, et généralement à toutes personnes avec lesquelles on n'a pas de liaisons, de qui on réclame un service, doivent être aussi affranchies. Mais dans tout autre cas affranchir une lettre serait une impolitesse.

La réponse doit suivre de près la lettre qu'on a reçue : il serait malhonnête de la faire attendre trop long-temps ; il faut répondre sur le même ton. En un mot, une réponse doit être analogue,

soit pour le fond, soit pour la forme, à la lettre qui la provoque.

Le billet n'exige aucun cérémonial; on le commence et on le finit sans façon, c'est-à-dire que l'on peut ne pas mettre le titre de Monsieur ou de Madame au commencement, et qu'on ne le termine pas par la formule exigée pour les lettres, *votre très humble serviteur.* On se contente de mettre seulement son nom au bas; on le plie simplement et quelquefois sans le cacheter; on n'y met pas d'adresse : seulement on écrit sur le dessus, *pour M. N. ou M^me^ N..*, *en ville;* mais il n'y a qu'une familiarité bien établie, ou une supériorité marquée, qui puisse autoriser à écrire un billet. Hors de là c'est une impolitesse.

CHAPITRE XI.

Le Duel. Historique de cet usage. Quelles sont les formes dans lesquelles il a lieu aujourd'hui.

Il ne m'a pas paru déplacé de consacrer ici un article à un usage auquel un jeune homme peut être obligé de se sacrifier. Il ne faut qu'un mot lâché imprudemment, des paroles mal interprétées ou rendues infidèlement, pour aigrir un homme insociable, pointilleux, qui ne connaît d'autre explication et d'autre raison que son épée, et pour s'attirer une affaire d'honneur. Sur ce point, il n'est pas permis en France de balancer sans s'exposer à perdre toute considération. Cependant l'homme de

bon sens ne doit pas être tellement esclave de l'opinion, qu'il aille mettre l'épée à la main parce qu'un étourdi, un querelleur ou un brutal, ne connaît pas la valeur des mots, a de l'humeur ou la tête échauffée par les suites d'un repas. On se trompe souvent dans le monde sur le vrai point d'honneur; il faut apprendre à le discerner du faux, pour ne proposer et n'accepter de défi que dans les occasions où l'honneur aurait réellement reçu quelque atteinte.

Laissons ces mouvemens de vengeance, qui avilissent et dégradent l'homme, à ces êtres haineux, dépourvus souvent du véritable honneur, qui, guidés plutôt par un motif de vanité que par de nobles sentimens, se font une habitude de pousser les gens à bout, afin de les forcer à se battre. Combien voyons-nous de ces fanfarons, qui ne provoquent si facilement que parce

qu'ils se sont rendus habiles à manier les armes, manquer de bravoure dans les occasions où leur courage est mis à d'autres épreuves! D'ailleurs il est constant que les hommes les plus prompts à recourir au duel sont ceux dont les sentimens d'honneur sont les plus suspects.

Qu'on apprenne donc bien à connaître les cas où l'honneur est réellement compromis, et qu'on n'aille pas s'exposer dans un combat singulier, et y compromettre un autre par un fol entêtement ou par une fausse manière de voir, car on se reprocherait toute sa vie d'avoir rompu, pour une raison futile, une amitié bien établie, ou de s'être laissé emporter souvent pour des bagatelles, et par un amour-propre criminel, aux extrémités d'un duel.

Les Scandinaves furent les premiers peuples qui connurent les duels; ils ter-

minaient tous leurs différens par l'épée; leurs rois réglaient les formes, fixaient les occasions du combat, et composaient ainsi leur jurisprudence sanguinaire: aussi ne connaissaient-ils d'autre vertu qu'une bravoure aveugle et féroce. Ils la portaient à un tel point, qu'une demande en mariage se faisait l'épée à la main, et le père, en cas de refus, recevait un appel. Chaque classe sans distinction avait le droit d'en appeler à son glaive. Le sujet le plus méprisable pouvait défier le plus important personnage; le souverain même pouvait être provoqué par un criminel condamné à mort, et, loin de rejeter ce défi ridicule, il se serait cru déshonoré en n'y répondant pas.

Peu à peu tout le nord suivit une coutume qui avait pris naissance chez les Scandinaves; les Visigoths l'apportèrent dans l'Italie, et les Lombards l'y

fixèrent plus particulièrement lorsqu'ils l'envahirent en 508. De l'Italie, elle se répandit en France, où Charlemagne la confirma et l'étendit. Le duel servit de preuve en justice pour reconnaître la vérité d'un témoignage, pour un dépôt nié, pour un vol, pour prouver l'innocence, terminer une contestation, etc. Pour des paroles injurieuses même les lois autorisaient à se battre.

La chevalerie ne contribua pas peu à l'établissement du point d'honneur et au duel qui en est la suite. L'une des formules que l'on prononçait en armant un chevalier nous en fournit une preuve. On le frappait de la main ou avec l'épée, en lui disant: « Que cette injure soit la dernière que vous souffriez patiemment » ; et certes une fois le point d'honneur établi, ce fut à qui se montrerait le plus pointilleux et le moins endurant. La plus légère offense occa-

sionait un appel, et le plus susceptible croyait mériter la palme.

On vit bientôt paraître le code de l'honneur, où toutes les maximes du point d'honneur furent érigées en lois, et la nécessité du duel authentiquement établie. La jeunesse fut élevée dans ces principes, son imagination en fut échauffée, et l'usage du duel enfin entra dans les mœurs des Français. La noblesse se battit en champ clos, et ses combats furent souvent honorés de la présence des rois. Les autres duels étaient la suite d'un défi, et avaient lieu au premier endroit convenu : on se battit ensuite avec des seconds, tantôt quatre contre quatre, dix contre dix, et plus même. Ce ne fut que dans la suite, vers la fin du règne de Louis XIII, que l'on ne se battit que deux contre deux; jusqu'alors le nombre des seconds étant illimité, l'appelant avait soin de dé-

clarer à l'appelé le nombre de ses seconds, afin qu'il s'en pourvût d'un nombre égal; et on regardait comme une preuve d'amitié d'être choisi pour second dans une affaire.

La rapidité des progrès du duel avait effrayé plusieurs de nos rois, qui en vain tentèrent de l'arrêter; et ce fut une telle fureur sur la fin du règne de Louis XIII, que ce monarque fut obligé de rendre des édits très sévères. Mais il ne réussit pas plus que ses prédécesseurs; les duels se répétèrent aussi souvent. Les édits foudroyans que Louis XIV rendit la première année de son règne contre les duellistes, vinrent enfin mettre un frein a cette barbare coutume, mais non la déraciner entièrement. Les duels furent moins fréquens, les seconds remplacés par des témoins, et les cartels supprimés. Mais le point d'honneur fermentant toujours dans les

cœurs, on sut se soustraire à la peine de mort et à l'infamie que la loi prononçait contre les duellistes, en désignant ces combats sous le nom de rencontres.

Les lois nouvelles gardent le silence sur les duels; et on espère que la civilisation détruira, par degrés, un usage meurtrier, qui ne s'est propagé aussi long-temps que parce qu'il était défendu sévèrement, et qu'il y avait un double danger à se battre. Aujourd'hui on se donne un rendez-vous; on choisit deux témoins qui règlent les conditions du combat, et ont le droit de séparer les combattans quand ils jugent que l'honneur est satisfait.

L'arme le plus long-temps en usage fut l'épée. Les deux champions arrivés sur le terrain, mettent bas leurs habits, croisent le fer, et au premier sang les témoins les séparent. Cette arme, qui

était réputée la plus noble, est très dangereuse, parce qu'on peut rencontrer un adversaire très habile à s'en servir; et dans ce cas l'habitude peut donner à un lâche un avantage immense sur un homme de cœur.

Pour parer à cet inconvénient, on a adopté des Anglais la coutume de se battre au pistolet, qui semble mettre plus d'égalité entre les combattans.

On se bat au pistolet de diverses manières; quelquefois on ne charge qu'une des deux armes; on les choisit au hasard, et on tire l'un sur l'autre à bout portant. Cette manière de jouer sa vie à pair ou non est un véritable assassinat; et à moins d'avoir reçu un de ces affronts qui ne peuvent s'effacer que par la mort d'un des deux combattans, ce qui est très-rare, les témoins ne doivent jamais permettre ce genre de combat.

Un autre, qui ressemble à celui-ci, consiste à charger les deux pistolets, à les remettre aux deux adversaires, que l'on place hors de portée et marchant l'un sur l'autre, avec la permission de tirer quand ils le veulent. Si le premier, trop précipité, manque son ennemi, et que celui-ci ne soit pas généreux, il est mort à coup sûr; car il doit soutenir le feu de son adversaire, qui a la liberté de placer son pistolet sur sa poitrine ou contre sa tête. Cette manière de se battre doit être rejetée par les témoins: c'est un assassinat comme la première.

La méthode la plus généralement reçue est de placer les deux ennemis à une distance qui ne soit point hors de la portée des armes, et à tirer chacun à son tour. Les témoins sont chargés du soin d'inspecter les pistolets, et de les charger eux-mêmes.

L'offensé a, outre le choix des armes, le droit de tirer le premier.

S'il n'est pas possible de distinguer quel a été l'agresseur, le hasard décide quel est celui des deux combattans qui tirera le premier.

Quand le sort a prononcé, on se place à la distance fixée par les témoins. Il est permis de présenter le flanc, de s'effacer, afin d'offrir le moins de surface possible; mais il n'est pas permis de reculer d'un pas. On doit soutenir le feu sans faire le moindre mouvement, sous peine de passer pour un lâche. Si on a été manqué, on tire sur son adversaire, qui se met alors dans la même posture que soi-même on avait prise.

Il est bien que les témoins soient armés chacun d'une épée pour se faire respecter eux-mêmes quand ils veulent séparer les adversaires, et ter-

miner un combat qu'un dueliste entêté veut obstinément continuer malgré leur décision.

Quand les deux adversaires ont essuyé le feu l'un de l'autre, il est du devoir des témoins de déclarer qu'ils ont satisfait à ce que l'honneur exigeait d'eux, et de les séparer, sans souffrir qu'ils rechargent leurs armes s'ils se sont manqués mutuellement.

Les combats au sabre n'ont guère lieu qu'entre les militaires, et sont assujettis aux mêmes règles que ceux à l'épée; on sépare les combattans à la première blessure.

En général les témoins doivent toujours chercher à réconcilier les parties, et à faire faire à l'offenseur quelques unes de ces réparations verbales qui ne compromettent point son honneur, satisfont celui de l'offensé, et préviennent souvent la mort d'un des

deux combattans. Sur vingt duels, il il y en a dix-neuf qui finiraient par une réconciliation, si les témoins savaient s'y prendre avec adresse et adoucir le courroux de deux ennemis.

Il est très dangereux de se battre sans témoins, sur-tout contre un adversaire que l'on ne connaît pas et avec qui on a eu une querelle dans un spectacle ou dans un bal. Il est imprudent, quand on est étranger dans une ville, de recevoir pour son témoin l'homme que présente un adversaire. On peut être, dans ces deux cas, victime d'un guet-apens : cela s'est vu.

Un jeune homme qui ne fréquente point des jeunes gens emportés et querelleurs ; qui ne pousse la plaisanterie que jusqu'où elle peut aller, sans devenir offensante ; qui donne à propos l'explication d'un mot qui paraît insultant, et qu'il a dit sans intention ;

qui, respectant les mœurs publiques, n'offense point un mari dans sa femme ou un père dans ses enfans ; qui n'est, en un mot, ni libertin, ni livré au goût du vin, a rarement des affaires d'honneur à soutenir. S'il est insulté par un tapageur ou un mauvais sujet, il est plus honorable pour lui de mépriser ses attaques que de les repousser avec l'épée.

CHAPITRE XII.

Des Cérémonies funèbres, et du Deuil.

Quand on a eu le malheur de perdre quelqu'un de sa famille, on en doit faire part, par lettres imprimées, aux personnes qui l'ont connu, et qui ont eu avec lui des rapports d'amitié ou d'affaires. Ces lettres doivent en même temps contenir l'invitation d'assister au service, et d'accompagner le convoi jusqu'au lieu où se fait l'inhumation.

Il est du devoir de se rendre à une invitation pareille, et surtout de se conduire avec décence, d'abord par respect pour le service divin auquel on assiste, ensuite par égard pour le dé-

funt et sa famille. Il serait malhonnête d'avoir un air distrait, ennuyé et indécent ; de chuchoter à ses voisins ; de sourire et d'affecter de la légèreté. Encore qu'on ne puisse pas exiger que nous soyons aussi vivement affligés que des enfans qui ont perdu leur père ou leur aïeul, nous devons respecter leur douleur et paraître la partager.

Après les dernières absoutes, lorsqu'on jette de l'eau bénite sur le cercueil, nous devons faire cette cérémonie avec recueillement et d'un air décent, et quand on fait l'enlèvement du corps, le suivre jusqu'à ce qu'on l'ait placé dans le corbillard.

Si on suit le convoi à pied, on doit avoir la tête découverte et marcher silencieusement sans jeter les yeux à droite et à gauche, et sourire aux personnes que l'on rencontre sur son chemin.

Quelques jours après l'inhumation, on doit une visite aux personnes qui ont perdu leur parent. Cette visite de condoléance doit être courte et sérieuse. Si, comme cela arrive souvent, on s'étend sur les vertus et les talens du défunt, on ne doit pas paraître impatienté des éloges quelquefois un peu prolixes qu'on lui donne; on doit permettre ce dédommagement aux personnes que le décès d'un parent laisse dans la douleur, et qui n'ont que cela pour s'en distraire.

Voici les règles à suivre pour les deuils, suivant le degré de parenté ou d'alliance.

Les grands deuils sont ceux qui se partagent en trois temps: la laine, la soie noire, et le petit deuil ou les habits coupés. On ne porte le grand deuil que pour père, mère, grand-

père, grand'mère, mari, femme, frère et sœur.

Les deuils ordinaires ne se partagent qu'en deux temps : le noir et le blanc. Ils se portent pour les oncles, tantes, cousins-germains, oncles à la mode de Bretagne, et cousins issus de germains.

GRANDS DEUILS.

Pour père et mère, six mois.

Habillement des dames. — Les six premières semaines, vêtement de laine noire. Les trois premières semaines, coiffure et fichu de crêpe noir; les trois semaines suivantes, coiffure et fichu de crêpe blanc, garni d'effilé uni.

Les six semaines suivantes, vêtement de soie noire. En hiver, le pou de soie; en été, le taffetas. Les coiffures et garnitures en crêpe blanc, garni d'effilé.

Les trois derniers mois, le blanc uni ou le noir et blanc.

Habillement des hommes. — Les six premières semaines, les cheveux sans poudre, l'habit de drap sans boutons, les souliers bronzés, bas de laine, l'épée garnie de crêpe, les boucles noires et la cravatte.

Les six semaines suivantes, l'habit de drap avec les boutons, les bas de soie noire, les boucles et l'épée d'argent, un ruban noir à l'épée.

Les trois derniers mois *en habit;* l'habit noir, l'épée et les boucles d'argent, bas blancs de soie, nœud d'épée noir et blanc; *en frac*, la veste, la culotte et les bas noirs

Pour grand-père et grand-mère,
quatre mois et demi.

Habillement des dames. — Le premier mois, le vêtement de laine noire;

les quinze premiers jours, coiffure et fichu de crêpe noir; les quinze jours suivans, coiffure et fichu de crêpe blanc, garni.

Les six semaines suivantes, habit noir de soie. En hiver, le pou de soie; en été, le taffetas. Les coiffures et garnitures en crêpe, garni d'effilé.

Les deux derniers mois, petit deuil en noir et blanc.

Habillement des hommes. — Le premier mois, les cheveux sans poudre, l'habit de drap sans boutons, les souliers bronzés, bas de laine, l'épée garnie de crêpe, les boucles noires, la cravatte.

Les six semaines suivantes, l'habit de drap avec les boutons, les bas de soie noirs, les boucles et l'épée d'argent, un ruban noir à l'épée.

Les deux derniers mois, *en habit*; l'habit noir, l'épée et les boucles d'ar-

gent, bas blancs de soie, nœud d'épée noir et blanc; *en frac*, la veste, la culotte et les bas noirs.

Pour un mari, un an et six semaines.

Les trois premiers mois, vêtement de laine pendant les six premières semaines, coiffure et fichu de crêpe noir; pendant les six semaines suivantes, coiffure et fichu de crêpe blanc.

Les six mois suivans, en soie noire; en hiver, le pou de soie; en été, le taffetas. La coiffure en crêpe blanc, garni d'effilé.

Les trois autres mois, en noir et blanc, et les six dernières semaines, en blanc uni.

Pour une femme, six mois.

Les six premières semaines, les cheveux sans poudre, l'habit de drap sans boutons, les souliers bronzés, bas de

laine, l'épée garnie de crêpe, les boucles noires, la cravatte.

Les six semaines suivantes, l'habit de drap noir avec boutons, bas de soie noire, les boucles et l'épée d'argent, le ruban noir à l'épée.

Les trois derniers mois, petit deuil. *En habit*, l'habit noir, l'épée et les boucles d'argent, bas blancs de soie, nœud d'épée noir et blanc; *en frac*, la veste, la culotte et les bas noirs.

Pour frère et sœur, deux mois.

Habillement des dames. — Les premiers quinze jours, vêtement de laine noire, la garniture de crêpe, etc.

Les quinze jours suivans, vêtement de soie noire, pou de soie l'hiver, le taffetas l'été.

Le dernier mois, petit deuil.

Habillement des hommes.—Les quinze

premiers jours, l'habit de drap noir sans boutons, etc.

Le dernier mois, petit deuil.

DEUILS ORDINAIRES.

Dans les deuils ordinaires, les femmes peuvent porter les diamans; les hommes peuvent porter l'épée et les boucles d'argent.

Pour les oncles et tantes, trois semaines.

Habillement des dames. — Les quinze premiers jours, la soie noire, etc.

Les derniers jours le petit deuil.

Habillement des hommes.—Les quinze premiers jours, habit noir en drap, etc.

Les derniers jours, petit deuil.

Pour cousins-germains, quinze jours.

Habillement des dames. — Les huit premiers jours, en soie noire, etc. (ou noir et blanc.)

Les sept derniers jours, petit deuil.

Habillement des hommes. — Les huit premiers jours, habit de drap noir, etc. (ou noir et blanc).

Les sept derniers jours, petit deuil.

Pour les oncles à la mode de Bretagne, onze jours.

Habillement des dames. — Les six premiers jours, en soie noire, ou noir et blanc, etc. Les cinq derniers jours, petit deuil.

Habillement des hommes. — Les six premiers jours, habit de drap noir, etc. Les cinq derniers jours, petit deuil.

Pour les cousins issus de germains, huit jours.

Habillement des dames. — Les cinq premiers jours, en soie.

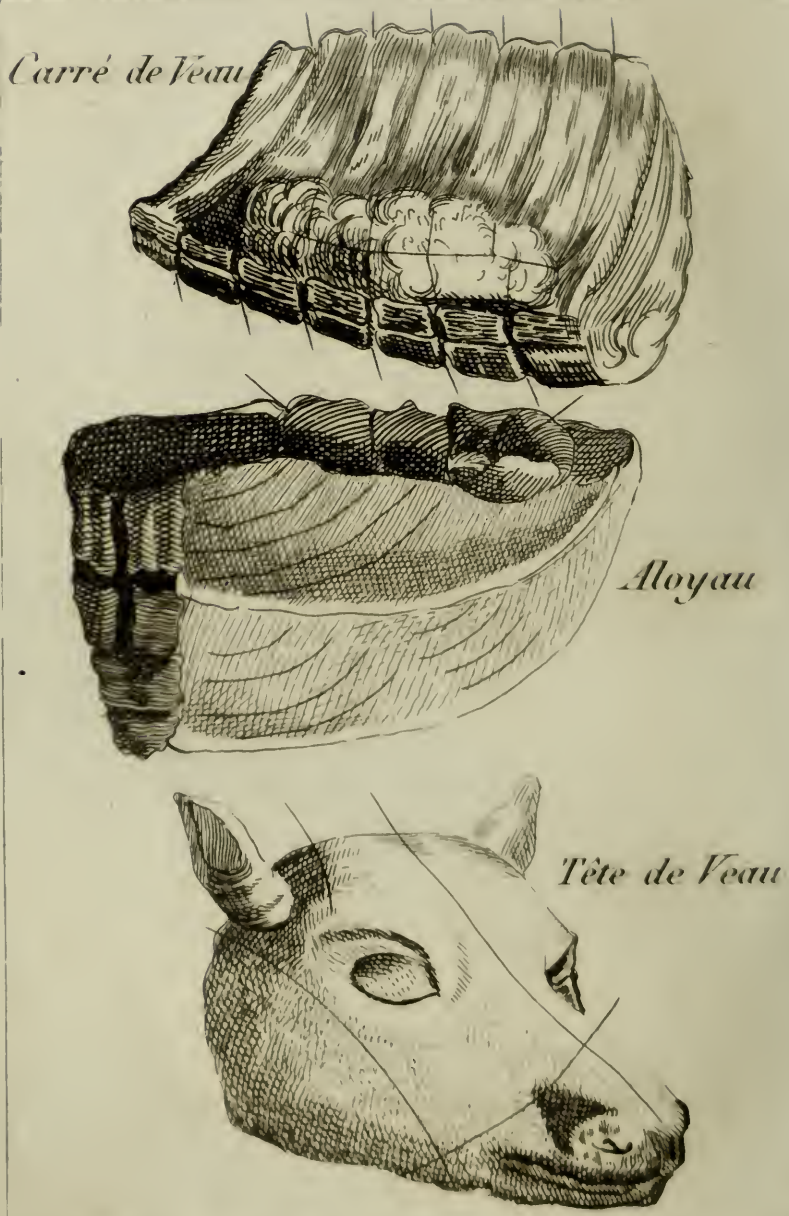
Les trois derniers jours, en petit deuil.

Habillement des hommes. — Les cinq premiers jours, en drap noir, etc.

Les trois derniers jours, le petit deuil.

Les fonctionnaires en costume et les militaires en uniforme, portent un crepe au bras et à l'épée.

Les ecclesiastiques portent un crêpe au chapeau.


Carré de Veau
Aloyau
Tête de Veau

ART DE DECOUPER

ET DE

SERVIR LES VIANDES.

L'art de découper et de servir les viandes n'entre pas essentiellement aujourd'hui dans l'éducation d'un jeune homme bien élevé, parce qu'un homme du bon ton n'est pas un écuyer tranchant; mais comme il lui est quelquefois nécessaire pour faire les honneurs de sa maison, ou pour aider, dans un banquet, le maître qui le donne, nous croyons utile d'enseigner comment on doit découper et servir

les principales pièces qui paraissent sur une bonne table. On ne récusera pas nos autorités ; nous prendrons pour guide le spirituel et gourmand auteur du Manuel des Amphytrions, qui nous dit le plus sérieusement du monde :

« Cet art, de bien découper, était « regardé par nos pères comme si es- « sentiel, qu'il faisait, chez les hommes « bien nés et chez les gens riches, le « complément d'une bonne éducation. « Le dernier instituteur qu'on donnait « aux jeunes gens, c'était un maître à « découper qui les faisait journelle- « ment opérer sur la chair, et qui, joi- « gnant la pratique et l'exemple aux pré- « ceptes, ne les quittait pas sans leur « avoir fait achever leur cours complet « dans cet art difficile, et les avoir « familiarisés avec tous les sens de la « viande de boucherie, et toutes les « jointures du gibier et de la volaille. »

Sans attacher autant d'importance à ce grand art, nous en donnerons ici les premiers préceptes, dans le but dont nous avons parlé plus haut.

Du Bouilli.

Il faut toujours couper le bouilli en travers, afin que la viande se trouve courte ; et, avant cette opération, dépouiller le morceau de ses os, de ses nerfs et de sa graisse superflue. Lorsque c'est un bon cuisinier qui a dressé la pièce, il est aisé d'en reconnaître le fil, et par conséquent l'endroit où il convient de placer le couteau, et dont il faut partir. On coupera les tranches un peu minces, pas trop cependant, sur-tout si la pièce est très cuite, afin qu'elles ne s'étalent pas. On fera en sorte que chacune ait une petite portion de graisse. Ceci s'applique à la culotte comme à la tranche.

Quant à la poitrine, comme les os en sont la partie la plus délicate, l'on s'attachera à les bien diviser, et l'on en servira un par portion.

Du Bœuf à la mode.

Le bœuf à la mode se découpe comme le bouilli; l'on y trouvera moins de difficultés, parce que ce morceau, pris dans la tranche, est dépouillé de ses os et de ses nerfs. On aura seulement soin de le couper de manière que les lardons soient coupés en travers.

Du Carré de veau.

Il y a deux manières de découper un carré de veau. La première, c'est de couper les côtelettes séparément, dans le sens perpendiculaire, et de façon que chacune retienne la portion de filet, et même de rognon, qui s'y

trouve adhérente ; c'est l'ancienne méthode, et qui n'est plus guère en usage.

La seconde, qui est la plus élégante et la plus usitée, consiste à lever d'abord le filet, que l'on coupe en morceaux de diverses grosseurs, ainsi que le rognon ; ensuite on divise les côtes, à l'entour desquelles il reste encore assez de chair et de peau rissolée pour qu'elles soient préférées par les dames.

De la Tête de veau.

Les morceaux les plus distingués sont d'abord les yeux, ensuite les bajoues, puis les tempes, puis les oreilles, enfin la langue, que l'on met ordinairement sur le gril panée et sous une sauce appropriée. On a soin de servir, avec chacun des morceaux ci-dessus désignés, une portion de la cervelle, qu'on puise dans le crâne, dont

la partie supérieure a dû être enlevée avant de mettre sur table.

On sert les yeux avec la cuiller ; on coupe proprement les bajoues, les tempes et les oreilles ; on ne porte jamais le couteau dans la cervelle.

Ce service doit être fait avec une grande dextérité et une grande promptitude, car la tête de veau veut être mangée très chaude.

On sert toujours la tête de veau avec son cuir, et elle ne paraît jamais dépouillée sur les bonnes tables, à moins qu'elle ne soit farcie. Les meilleures, dans ce genre, sont les têtes de veau du Puits-Certain. C'est principalement par leur garniture, c'est-à-dire par le ragoût qui les entoure, que ces têtes sont recommandables. On en sert les yeux et la cervelle comme ceux des têtes au naturel, et l'on accompagne chaque morceau d'une portion de la farce qui

remplace le cuir, et de la garniture, ayant attention que chaque couvive ait de chaque chose, telles que crê'es, ris de veau, mauviettes, anguilles, écrevisses, laitances de carpes, pigeons à la cuiller, truffes, go.iveau, champignons, etc., etc ; car tout cela se trouve dans une tête de veau du Puits-Certain. Elles sont plus faciles à servir que les têtes de veau au naturel.

De l'Aloyau.

Quant à l'aloyau, on commence par diviser le filet du dedans; c'est le morceau le plus tendre et le plus délicat. Ensuite on procède de même pour la partie charnue qui est en dehors, et que l'on connaît sous le nom de morceau des clercs; il est plus ferme que le filet, mais il a meilleur goût.

Il est rare que l'on serve aujourd'hui

l'aloyau entier ; on se borne ordinairement au filet, qu'on fait rôtir après l'avoir piqué, et que l'on dresse en manière d'entrée de broche sur une sauce piquante et appropriée. Rien n'est plus facile que sa division, qui doit toujours se faire en travers et par rouelles plus ou moins épaisses. Il en est absolument de même de la langue de bœuf, en observant que la partie du milieu est toujours la plus délicate et la meilleure.

Du Gigot et de l'Epaule de Mouton.

Il y a deux manières de découper un gigot. La première est la plus usitée : c'est, tenant le manche de la main gauche, de couper perpendiculairement les tranches depuis la jointure jusqu'aux os du filet, ensuite la souris ; puis, retournant le gigot, détacher les parties de derrière.

La seconde consiste, en tenant toujours le manche de la main gauche, à couper horizontalement, à peu près comme on rabote une planche, observant que les morceaux doivent être extrêmement minces, et qu'il ne faut leur donner que l'épaisseur nécessaire à leur soutien, telle que celle d'une carte à jouer, par exemple.

Ce que nous avons dit du gigot peut s'appliquer à l'épaule, qu'on coupe également, soit en tranches, soit horizontalement. La chair la plus voisine des os est la plus tendre, ainsi que celle de l'omoplate. La partie extérieure, ou le dos de l'épaule, a plus de goût, et est plus grasse que le dedans.

Du Cochon de lait.

Il faut, d'un seul coup de couteau bien aiguisé, lui trancher la tête aussi-

tôt qu'il a été posé sur la table. C'est le seul moyen de manger sa peau croquante, autrement elle se ramollirait. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires, que cette peau rissolée, croquante et ferme, est le morceau le plus délicat, le meilleur et le plus distingué d'un cochon de lait.

On la divise par carrés, et l'on a soin qu'un peu de chair reste adhérente à ces portions de peau. On enlève de même la peau du dos, celle des cuisses. Lorsqu'un cochon de lait est ainsi dépouillé de sa peau, on en a prélevé le meilleur. La chair qui reste après sa personne est fade, insipide et de difficile digestion.

De l'Agneau et du Chevreau.

Un quartier de chevreau se coupe selon les mêmes principes qu'un quartier d'agneau. Après avoir coupé le

quartier, ou plutot la bête presque entière, en deux parties égales dans leur longueur, on divise chaque quartier soit en côtelettes, soit en doubles côtelettes; on sépare les deux cuisses, et l'on coupe les gigots par tranches. Les morceaux les plus delicats de l'agneau sont les côtelettes, dont chacune retient une portion du filet; les meilleurs du chevreau sont les tranches du gigot.

De la Poule bouillie, et du Chapon au gros sel.

La manière de découper une poule bouillie est infiniment simple; mais il faut un couteau supérieurement affilé pour opérer proprement cette dissection.

D'abord elle doit être placée sur le dos, de manière qu'elle présente la poitrine à découvert, au lieu que les

volailles rôties sont placées sur le ventre. On la sert sans tête, pour que les ailes soient mieux à découvert ; puis, plaçant sa fourchette qu'il tient de la main gauche sur la cuisse gauche de l'animal, l'écuyer tranchant levera cette cuisse avec précaution, en évitant très soigneusement de déchirer la peau ; il coupera l'aile, puis procédera de même de l'autre côté ; il séparera ensuite le croupion, levera les blancs, et rompra la carcasse ; puis, après avoir divisé les ailes et les cuisses en deux parties égales, il fera passer le plat aux convives. Tout cela doit s'exécuter le plus promptement possible, car une des grandes qualités d'un chapon au gros sel est d'être mangé chaud. Le morceau le plus délicat est l'os de la cuisse.

De la Dinde rôtie.

Il y a trois manières de découper une dinde rôtie.

La première et la plus ancienne consiste à lever séparément les cuisses et les ailes. Après avoir serré les premières, on coupe les secondes en plusieurs morceaux; ensuite on lève les sot-l'y-laisse et les blancs, puis on brise l'estomac, la carcasse et le croupion. Ces dernières parties sont les plus délicates, quoique les moins nutritives; ce sont celles auxquelles les dames donnent presque toujours la préférence : il est par conséquent de la politesse de commencer par les leur offrir. On sert à la cuiller les truffes, la farce et les marrons que renfermait le corps.

La seconde manière de disséquer une dinde consiste à lever d'abord les

ailes, ensuite on brise le corps au-dessus du croupion, qui reste adhérent aux cuisses, et forme avec elles une espèce de capuchon. Comme l'on met ordinairement ce train de derrière à part, et qu'on ne touche qu'à celui de devant, on sent que si cette méthode n'est pas la meilleure, elle est au moins la plus économique.

La troisième manière, qui s'est introduite depuis peu, et qui est pratiquée dans beaucoup de maisons qui se piquent aujourd'hui de donner le ton, consiste à ne lever aucun des membres, mais à couper les ailes en filets, comme aux canards, avec cette différence que ces filets sont coupés sur la largeur, et non sur la longueur des ailes: en sorte que ce sont plutôt des morceaux carrés que de véritables filets. On procède ensuite de même, et en descendant, sur toutes les parties

charnues de la bête. Cette méthode est sans contredit la moins pénible pour l'écuyer tranchant; mais elle a l'inconvénient de dissiper le jus de l'animal, de laisser à l'entour de sa carcasse les morceaux les plus délicats, et de priver les dames de ceux qu'elles aiment le mieux, et surtout du plaisir de ronger et de sucer, qui est pour elles le premier des plaisirs à table, parce qu'alors elles mangent peu, tout en paraissant occupées, et qu'elles développent toute la grace de leurs mains, en faisant prendre successivement à leurs doigts toutes les positions.

Du Dindonneau.

On coupe les dindonneaux de même que les dindes, avec cette différence que l'on n'en serre jamais les cuisses, mais qu'au contraire on les partage

en deux pour être mangées sur l'heure, et qu'on en lève les ailes sans les couper en filets.

De la Poularde et du Chapon.

La manière de découper un chapon et une poularde est infiniment simple. Il suffit de lever successivement les cuisses et les ailes, les sot-l'y laisse et les blancs; de briser le croupion, et de partager horizontalement la carcasse.

On y procède avec le plus de prestesse, d'agilité et de dextérité possible; on divise chaque cuisse en deux, chaque aile en trois; on laisse les blancs entiers; on tâche de faire six morceaux bien séparés de la carcasse et du croupion; puis après avoir, le plus promptement que faire se peut, rangé ces divers morceaux dans un ordre symétrique et de manière qu'aucun ne

cache l'autre, on fait passer le plat, et chacun se sert à sa guise.

Un écuyer tranchant qui veut déployer son adresse, et s'attirer l'admiration des convives, fait toutes ces opérations sans toucher terre.

Pour y procéder, il enfonce fortement sa fourchette, qu'il tient de la main gauche, dans le dos de la poularde ou du chapon, qu'il soulève d'environ six pouces au-dessus du plat; puis, avec le couteau qu'il tient de la main droite, il coupe les cuisses et les ailes sans les détacher entièrement, le dessus de l'estomac et la fourchette du cou; puis, passant à sa voisine la pièce dans cet état, celle-ci achève de détacher le membre qui lui convient, qu'elle fait tomber sur son assiette. On promène successivement la bête à la ronde, en la tenant toujours par la fourchette, et tout le monde se trouve

ainsi servi. Cette méthode s'adapte aux poulets, aux perdreaux, et à toute espèce de gibier qui ne se coupe point par aiguillette.

Du Poulet.

On le découpe comme le chapon et la poularde, c'est-à-dire, qu'après avoir levé successivement les cuisses et les ailes, on divise en deux la carcasse et le croupion, parties que les dames préfèrent ordinairement à l'aile, qui cependant est le morceau de distinction d'un poulet; c'est pourquoi il conviendra de leur donner le choix.

Du Faisan.

Le faisan se coupe absolument comme la poularde et le chapon. *Voyez* cet article.

De l'Oie.

Servie sur le dos, elle se coupe en

filets formés de la chair des ailes et de l'estomac, jusque vers le croupion. On lève ainsi huit filets, composant autant de lanières. Avec un peu d'adresse, on peut trouver encore à lever des filets sur la partie charnue des cuisses, mais ils seront moins tendres et moins délicats que les premiers. On rassemble tous ces filets dans le plat, après en avoir fait disparaître le squelette de la bête; on ajoute, au jus qu'ils ont rendu en les coupant, celui de deux citrons, une cuillerée d'huile vierge, une ou deux de moutarde, sel et poivre; et après les avoir fait mariner un instant dans cet assaisonnement apéritif, on fait circuler le plat, et chacun des convives se sert. Lorsque l'oie est tendre et peu cuite, cela forme un manger délicieux et très supérieur, selon nous, à la plupart des rôtis à la mode.

Du Canard et de la cervelle.

Les deux pièces se découpent par aiguillettes, puis on lève les cuisses, les ailes, comme une volaille ordinaire.

De la Morelle ou Poule d'eau.

La dissection de la poule d'eau exige des soins particuliers, et offre beaucoup plus de difficultés que celle du canard, de l'oie et autres viandes noires. Comme les ailes de cet oiseau sont très enfoncées dans la chair, il est singulièrement difficile d'en trouver la jointure. Pour y parvenir, après avoir enlevé la cuisse, comme celle d'une volaille ordinaire, il faut faire glisser le couteau sur le milieu de l'aile, et jusqu'au haut, en suivant l'estomac. L'aile alors se détache sans difficulté, parce qu'on la prend en dedans. Sans ces précautions, vous risquez fort de n'en pouvoir

venir à bout, et de déshonorer la morelle au lieu de la découper.

Du Lièvre.

Il se sert piqué ou bardé, mais plus souvent piqué. La partie la plus délicate est le rable, que l'on coupe depuis l'épaule jusqu'à la naissance de la cuisse; ensuite l'os du rable, que les dames préferent. La partie supérieure et charnue des cuisses, que l'on coupe en forme d'entonnoir, n'est point à dédaigner, et peut être offerte aux dames.

Du Perdreau rôti.

Rien n'est plus facile à découper qu'un perdreau rôti; et dans cette dissection, l'écuyer tranchant peut, à peu de frais, faire briller son adresse, et même opérer en l'air, en tenant de la main gauche le perdreau piqué dans la fourchette, et en travaillant de la

droite avec le couteau, sans toucher terre.

Il est presque inutile d'ajouter que le perdreau se coupe comme la plupart des volailles. On enlève d'abord la cuisse et l'aile droites, ensuite la cuisse et l'aile gauches, et puis on coupe longitudinalement le corps en deux. L'aile est le morceau le plus délicat et le plus tendre, et la cuisse celui qui a le plus de fumet. Les dames préfèrent ordinairement la carcasse ; mais il faut commencer par leur offrir l'aile.

Du Pigeon rôti.

Lorsque les pigeons sont d'une raisonnable grosseur, on les coupe en quatre, de manière que chaque membre reste adhérent à la partie du corps dont il dépend ; autrement on ne les coupe qu'en deux portions, dont l'une, composée des deux ailes, est le ché-

rubin ; et l'autre, dont les deux cuisses font partie, la culotte.

Il arrive cependant quelquefois que l'on coupe les pigeons longitudinalement, de façon que chacune des deux moitiés renferme la cuisse et l'aile. Cette manière, usitée dans les colléges et dans les couvens, ne se pratique guère dans les dîners de cérémonie.

De la Bécasse et de la Bécassine.

La bécasse se découpe comme les volailles ordinaires, c'est-à-dire qu'on en lève les ailes, les cuisses, et qu'on sépare ensuite le croupion de la carcasse. L'aile est le morceau le plus délicat et le plus recherché ; mais la cuisse a plus de fumet.

La bécassine est un oiseau du genre de la bécasse, mais beaucoup plus petit, puisqu'il est à peine de la grosseur d'une caille. On le sert entier, ou tout

au plus on le coupe longitudinalement en deux parties égales. C'est un rôti très estimé pour sa délicatesse.

De la Caille.

L'on sert ordinairement une caille entière à chaque convive. Cependant, lorsqu'elles sont très grosses, il est permis de les diviser, et alors on les coupe dans leur longueur en deux parties égales.

De la Grive.

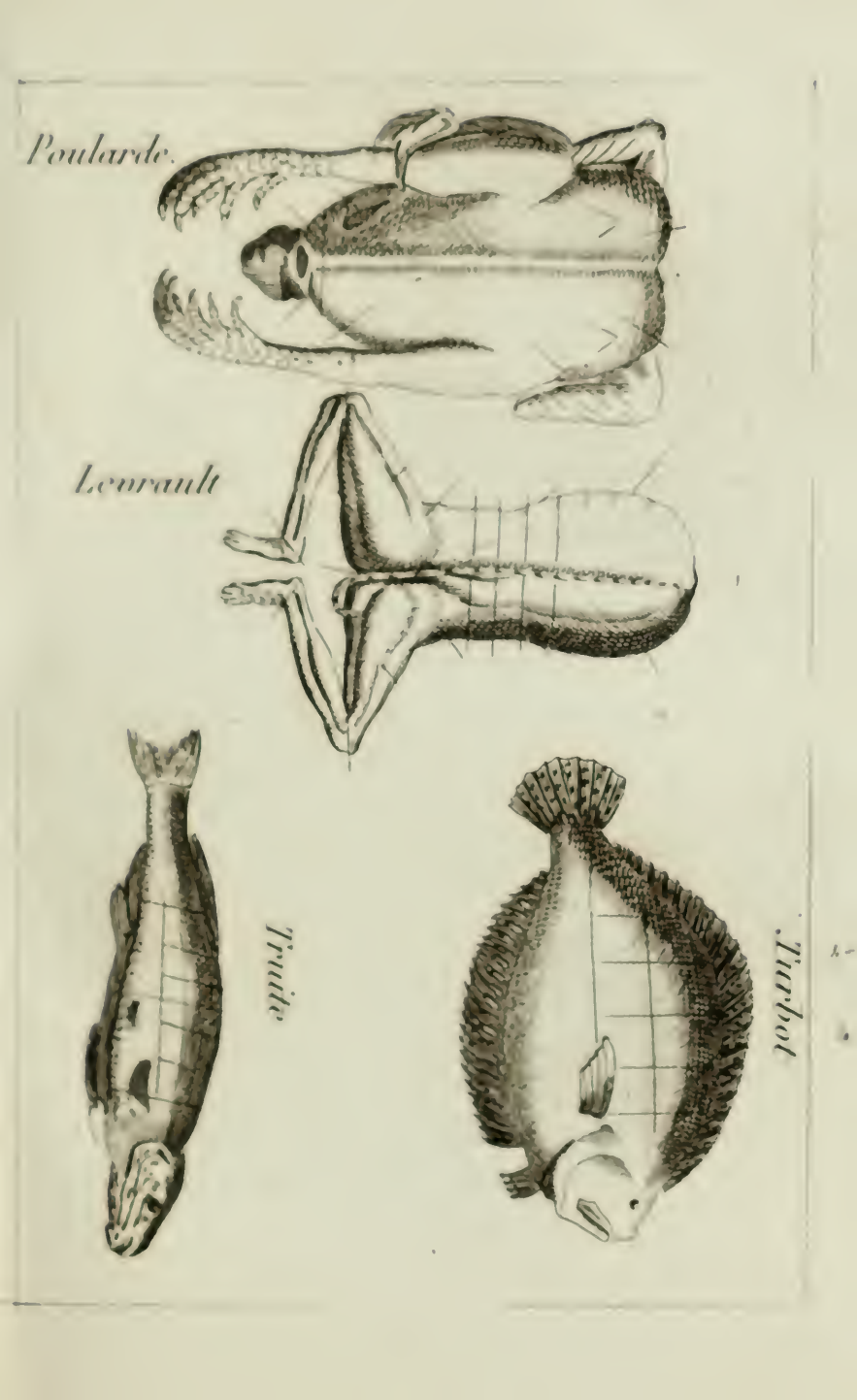
On la sert aussi entière; autrement on la divise en levant les membres, ou en les partageant comme les cailles dans leur longueur, en deux parties égales.

De l'Ortolan et du Bec-Figue.

Ces deux pièces se servent entières.

De la Truite.

La truite se sert avec une truelle: on trace une ligne depuis le dessous


Poularde.
Lenrault
Truite
Turbot

de la tête jusqu'à quelques pouces de la queue ; et d'autres qui, partant de celle-ci, se terminent à la circonférence du poisson. On lève proprement les morceaux compris entre ces lignes, et on les sert, toujours sur la truelle, à chacun des convives. Lorsque le ventre sera mangé, on retournera proprement la truite pour servir le dos.

Du Brochet.

Pour le servir on commence, avec la truelle, par séparer la tête du tronc. Cette tête est un morceau assez délicat, et qu'on donne de préférence aux dames ; puis, après avoir tiré une ligne de la tête à la queue, assez profondément pour dépouiller le brochet de sa grosse arête, on divisera les côtés de manière à ce que chaque morceau participe du ventre et du dos. Ce poisson est difficile à bien servir, vu le

grand nombre et la finesse de ses arêtes ; mais, avec un peu d'habitude et de dextérité, on en vient à bout.

Du Turbot.

Pour bien servir le turbot, il faut avoir une truelle de vermeil, ou tout au moins d'argent, bien affilée, et se rappeler qu'on ne doit jamais se servir de couteau pour diviser le poisson. Après avoir décrit une croix sur le ventre du turbot, en tranchant jusqu'à l'arête, on tire des lignes transversales depuis le milieu jusqu'aux barbes ; on lève adroitement avec la pointe de la truelle les morceaux compris entre ces lignes, et l'on en envoie un à chaque convive. Lorsque tout le ventre a été ainsi servi, on lève proprement l'arête, et l'on procède de même pour servir le dos, moins délicat sans doute, mais qui a bien aussi son mérite. Les barbes du turbot sont un manger très

agréable : on commence par en servir aux dames, qui s'en amusent volontiers ; puis, s'il en reste, on le distribue aux plus gourmets des convives.

Du Barbeau.

On tire, avec la truelle, une ligne sur le dos du barbeau, depuis la naissance de la tête jusqu'à celle de la queue ; on la coupe par d'autres lignes transversales, et l'on sépare ainsi les différens morceaux, sans toucher à l'arête du milieu.

De la Carpe.

Pour servir une carpe, il faut commencer par couper la tête, que l'on envoie au plus distingué des convives ; c'est surtout à cause de la langue que ce morceau est recherché. Ensuite, et toujours avec la truelle, on lève la peau et les écailles, qu'il faut mettre de côté ; puis, tirant une ligne du sommet à la queue, et la divisant par

d'autres lignes transversales, on servira aux convives les morceaux compris entre elles, en observant que le dos est le côté le plus délicat.

Voilà les principales pièces qui se servent sur une table, et dont il est utile de connaître la dissection. Quant aux légumes, aux crêmes, chacun sait qu'on les sert à la cuiller. Lorsque celles-ci ne sont pas en petits pots, on sert chaque convive dans une assiette, et l'on joint à chaque portion une petite cuiller.

Au dessert, l'on ne sert à la cuiller que les compotes, les fromages à la crême, les confitures et les cerneaux. Quant aux assiettes montées de biscuits, macarons, etc., nous avons déjà dit ailleurs qu'il est d'usage de les faire passer tout entières à ceux qui en demandent.

JEUX
DE SOCIÉTÉ.

En annonçant un choix de jeux de société, je n'ai pas prétendu donner l'explication des jeux les plus connus et peut-être les plus agréables, tels que le colin-maillard, la pincette, la sellette, M. le curé, la main-chaude, le pied-de-bœuf, le corbillon, le petit-bonhomme vit encore, pigeon-vole, le jardin de ma tante, la boite d'amourette, j'aime mon amant par A, le sifflet, le furet, et tant d'autres que tout le monde sait. Ceux que je me bornerai à décrire répandront de la variété, et doubleront l'agrément d'une

société où on les jouera alternativement avec les autres, parce qu'ils sont moins connus, et que d'ailleurs j'ai fait choix de ceux dont le succès m'a paru le plus certain.

Les Elémens.

Chacun choisit trois noms d'animaux, tels que bœuf, hirondelle, anguille, de manière que ces noms appartiennent à des espèces qui habitent des élémens différens. Si on jette une pelotte ou un mouchoir à l'un des joueurs, en disant : *Air*, cette personne doit répondre hirondelle; car si elle répondait bœuf ou anguille, elle donnerait un gage, l'air n'étant habité ni par l'un, ni par l'autre. Quand la personne qui jette le mouchoir dit *Feu*, on garde le silence, le feu n'étant habité par aucun être vivant; et au mot élémens, on doit nommer les trois

noms qu'on a choisis. Si l'on manque à l'une de ces conditions, on donne un gage.

La Feuille d'amour.

Une des personnes de la société prend un jeu de trente-deux cartes, et en distribue deux ou trois, selon que la société est plus ou moins nombreuse; s'il reste des cartes après la distribution, elle les garde et s'adresse à son voisin à droite. Avez vous lu la feuille d'amour? — *R.* Oui, j'ai lu la feuille d'amour. — *D.* Qu'avez-vous vu sur la feuille d'amour? Le voisin doit nommer une carte différente de celles qu'il tient dans sa main. Chaque joueur examine les cartes; et celui qui a la carte nommée vient la déposer entre les mains de la personne qui fait jouer le jeu; et, s'il est d'un sexe différent de celui qui a nommé la carte, il va

l'embrasser. Quand il arrive que la carte nommée appartient à une personne de même sexe, elle rend de même sa carte, et donne un gage. Celui qui a répondu interroge à son tour, et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes les cartes soient rentrées.

A force de nommer des cartes, on en nomme souvent une rentrée. Le joueur qui commet cette inattention donne un gage ; c'est pour cela que celui qui recueille les cartes doit avoir soin d'examiner chaque fois celles qui sont en ses mains.

La Volière.

Une personne se charge de recueillir les noms des oiseaux qui composeront la volière. Chaque personne choisit le nom de l'oiseau qu'elle veut être, et le dit bas à l'oreille de celle qui forme la volière. Dans une société un peu

nombreuse, il serait fort difficile de bien se rappeler tous les noms sans s'embrouiller ; c'est pourquoi on peut les écrire avec un crayon.

La volière étant formée, on nomme tous les oiseaux qui la composent, en changeant l'ordre dans lequel on a recueilli les noms ; ensuite on interroge chacun en particulier. Auquel donnez-vous votre cœur ? auquel confiez-vous votre secret ? auquel arrachez-vous une plume ? On répond à ces questions en nommant à chaque un des oiseaux de la volière.

Lorsque tous les oiseaux ont parlé, celui qui conduit la volière découvre les personnes que désignent les oiseaux ; alors on embrasse celui auquel on a donné son cœur ; on fait une confidence à celui auquel on a donné son secret, et celui auquel on arrache une plume donne un gage.

L'Avocat.

Chacun choisit un avocat, de manière que chaque personne de la société se trouve avocat et accusée. On désigne un accusateur qui entame une accusation. Par exemple, supposons trois cavaliers et trois dames : Saint-Edme, Edouard, Alfred, Eugénie, Camille, Lucile. Saint-Edme sera l'avocat d'Eugénie; Edouard, celui de Camille; Alfred, celui de Lucile : et Eugénie sera l'avocat d'Edouard; Camille, celui d'Alfred; et Lucile, celui de Saint-Edme. Supposons encore un septième joueur, Amand, qui jouera le rôle d'accusateur.

AMAND, *accusateur.*

« La société réclame la punition d'un grand coupable, dont le cœur endurci n'est même pas poursuivi par les re-

mords. Il est accusé d'avoir baisé la main d'une des demoiselles réunies ici, et de lui avoir fait une déclaration où respirait l'amitié la plus vive ; ce coupable est Alfred.» (L'accusateur doit être au milieu du cercle, et s'arrêter devant chaque personne qu'il nomme). Le défenseur d'Alfred, Camille, doit prendre de suite la parole en faveur de l'accusé. L'accusateur, satisfait de la défense, continue : « Qu'il ne soit pas coupable d'une action aussi noire, soit ; mais disculpera-t-on Edouard d'avoir cueilli la plus jolie rose du parterre? » Eugénie, défenseur d'Edouard, cherche à le disculper aussitot. *L'Accusateur.* A qui m'en prendrai-je donc ? Ne serait-ce pas plutôt Lucile qui l'aurait coupée ? » Alfred, comme avocat de Lucile, doit répliquer pour elle, et ainsi de suite.

Tout avocat qui ne répond pas pour

la personne qui l'a chargé de sa défense, ou qui ne le fait pas de suite, ainsi que toute personne qui répond elle-même à l'interrogation, donnent un gage. L'accusateur peut embarrasser beaucoup les joueurs en nommant tout de suite plusieurs accusés, et par conséquent faire donner beaucoup de gages. Enfin, plus vivement il conduit ses accusations, et plus il embrouille les joueurs; ce qui augmente le plaisir que l'on doit retirer de ce jeu.

Le rôle d'accusateur exigeant une certaine aptitude d'esprit qui fatiguerait à la longue la personne qui a bien voulu s'en charger, il faut de temps en temps la remplacer par un des joueurs qui a mérité de donner un gage, ou mieux encore, au lieu d'un accusateur, on peut donner à l'accusation la forme d'un dialogue, et que

chaque avocat, en prenant la défense de l'accusé, rejette la faute sur une autre personne en la nommant, ou l'accuse d'un autre crime; par exemple :

CAMILLE.

J'avais un éventail auquel je tenais d'autant plus que c'était un souvenir d'une amie; je l'ai oublié au dernier spectacle; et, après l'avoir fait réclamer, on m'a dit l'avoir vu entre les mains d'Eugénie.

ST.-EDME, *avocat d'Eugénie.*

Mademoiselle, j'éprouve un véritable chagrin de l'accusation que vous portez contre Eugénie; car j'ai la certitude qu'elle vous l'aurait rendu, s'il eût été en son pouvoir. Mais des gens, mieux instruits que ceux qui vous ont donné des renseignemens, assurent

que Lucile pourrait mieux que personne vous en donner des nouvelles.

Alfred, défenseur de Lucile, réplique; et le jeu suit ainsi.

Les trois Règnes.

Le règne animal comprend tout ce qui a vie et mouvement, et aussi tout ce qui provient d'un être animé, comme la plume, l'ivoire, l'écaille, la corne, la peau, etc. Le règne végétal comprend tout ce qui est le fruit de la terre, et que la nature produit par la végétation: comme paille, table, toile. Enfin le règne minéral renferme tout ce qui n'a ni vie, ni mouvement: comme les pierres, les métaux, les diamans.

Un objet peut être composé de trois règnes, comme un cabriolet. Par exemple, la capote en cuir est du règne animal, le train en bois est du

règne végétal, et les ressorts sont du règne minéral. Une personne de la société s'éloigne ou passe dans une pièce voisine : en son absence, on choisit un mot. Alors on rappelle la personne sortie, qui pose à chacune des autres des questions qui puissent, par les réponses, l'aider à deviner le mot convenu, comme :

A quel règne appartient l'objet pensé?

Est-il purement du règne que vous venez de nommer, ou est-il composé d'un autre règne?

Est-il actuellement dans son état naturel, ou en œuvre?

A quoi sert-il?

Où se trouve-t-il? etc., etc.

Quand la personne qui questionne parvient à trouver le mot, celle qui par ses réponses l'a fait deviner se retire à son tour, et on recommence pour elle à choisir un nouveau mot.

Les Métamorphoses.

Chaque personne de la société indique tour-à tour la chose qu'elle voudrait être. Supposons, par exemple, que la première dame ait desiré être métamorphosée en violette: elle se retire à l'écart; et, comme à la volière ou à la sellette, une personne recueille les voix, en disant à chacun: Si madame était violette, qu'en feriez-vous? ou qu'en penseriez-vous? ou bien encore que voudriez-vous être? Toutes les réponses étant recueillies, soit de mémoire, soit par écrit, on les répète tout haut, en observant de ne point suivre l'ordre dans lequel elles ont été faites. La personne métamorphosée doit, à chaque réponse qu'elle entend, indiquer celui qu'elle en croit l'auteur. Si elle a deviné juste, il donne un gage; si au contraire elle

n'en devine pas un, elle en donne un elle-même, et l'on passe à une autre métamorphose.

L'Amphigouri.

On fait choisir une profession à chaque personne qui tient un mouchoir ou un cordon. Celle qui conduit le jeu réunit toutes ces pointes de mouchoirs ou ces cordons dans une main, et entame une histoire chaque fois qu'elle tire de l'autre main l'un des mouchoirs. La personne à laquelle il appartient doit sur-le-champ nommer une chose appartenant à son état; celle qui ne parle pas à propos, ou qui nomme deux fois la même chose, donne un gage. Par exemple, je suppose que les états choisis soient un apothicaire, un boucher, une lingère, une marchande de modes, une couturière, je commence ainsi : Me pro-

menant ce matin dans mon jardin pour y entendre les oiseaux chanter le lever du soleil, j'ai trouvé dans une allée...

LA COUTURIÈRE.

Une aiguille.

Continuant ma promenade, je m'arrêtai devant...

L'APOTHICAIRE.

Une seringue.

Satisfait de tout ce que je voyais, je me disposais à rentrer lorsque je fus arrêté par...

LA M^de^. DE MODES.

Une poupée.

Arrivé dans le salon de...

LE BOUCHER.

Gigots.

Je m'étendis sur le...

LA LINGÈRE.

Bonnet.

Et, pour me distraire, je pris des...

L'APOTHICAIRE.

Sangsues.

Cette distraction ne pouvant convenir à ma...

LE BOUCHER.

Tête de veau.

Etc., etc.

Le Secrétaire.

Chaque personne de la société, dames et cavaliers, écrit sur un carré de papier une question d'amour, de morale galante, comme il lui plaît, en laissant au bas de sa question un espace de blanc pour y écrire la réponse qui doit être faite. Toutes les questions écrites, chacun ploie son morceau de papier, et le met dans un chapeau, où on les brouille avec la main. Chaque personne vient ensuite tirer au hazard une des questions, la lit à l'écart, y

écrit la réponse qu'elle juge convenable, la replie comme la première fois, et la remet dans le chapeau. Quand il a été répondu à toutes les questions, et que tous les bulletins sont rentrés, la personne que la société a nommée secrétaire les sort l'un après l'autre, et lit à haute voix et la question et la réponse. Il est étonnant combien de pensées spirituelles et jolies ce jeu peut faire éclore, quand il est joué par des personnes instruites et bien élevées.

Les Fleurs.

On donne à chaque dame le nom d'une fleur, et à chaque cavalier celui d'un insecte. Supposons alors que celui qui est moucheron commence ainsi : La chaleur du jour m'a beaucoup fatigué; j'attendais le coucher du soleil

pour sortir du sein d'une rose où je m'étais refugié.

LA ROSE.

Il est vrai que je vous ai donné l'hospitalité, et que je ne m'en serais pas repentie, si un bourdon d'une grosseur énorme n'était venu me tourmenter.

LE BOURDON.

Je ne me serais pas arrêté sur vous, si j'eusse pensé vous nuire; j'aurais été m'enivrer du suc de la marguerite.

LA MARGUERITE.

J'aurais préféré à vos caresses dangereuses celles d'un insecte plus aimable et plus léger, tel que l'abeille, etc., etc.

Tout joueur qui ne répond pas de suite donne un gage, ainsi que celui qui nommerait une fleur ou un insecte qui ne serait pas dans le nombre des

joueurs. Une fleur qui en se défendant nomme une autre fleur, donne un gage ; et il en est de même d'un insecte qui nomme un autre insecte.

Lorsque quelqu'un nomme dans sa défense le *jardinier*, toutes les fleurs tendent la main comme pour demander de l'eau ; et tous les insectes font le geste de s'enfuir, comme effrayés par le jardinier.

Quand, au contraire, quelqu'un nomme l'*arrosoir*, toutes les fleurs se lèvent comme si elles étaient ranimées par l'eau ; et les insectes mettent un genou en terre pour montrer que cette eau les terrasse ; et tous restent dans cette posture, jusqu'à ce que l'insecte ou la fleur qui a la parole ait nommé une fleur ou un insecte.

Au mot *Soleil*, les joueurs et les joueuses se lèvent tous.

Toutes les fois que l'on manque aux gestes convenus, on donne un gage.

Les Complimens.

On se place en cercle, de manière que les dames soient entre deux cavaliers, et chaque cavalier entre deux dames. Ensuite, si c'est un homme qui commence le jeu, il doit dire à sa voisine de gauche : Je desirerais être tel ou tel animal, comme, par exemple, mouton ; savez-vous pourquoi ? La dame doit faire une réponse relative à la nature de l'animal nommé. Supposons qu'elle dise : C'est que comme le mouton vous auriez la douceur en partage. Le questionneur s'adresse alors à la dame placée à sa droite, et lui demande : Qu'y gagnerais-je ?

Celle-ci, forcée de faire un compliment, pourrait dire : C'est que, par la douceur de votre caractère, vous ga-

gneriez entièrement le cœur de ceux qui déjà savent apprécier toutes les autres qualités que vous possédez. Après ce compliment, cette dame à son tour exprimera aussi un souhait, tel que d'être papillon, et demandera au cavalier de gauche : Savez-vous pourquoi ? *R.* C'est que comme lui vous auriez des ailes. Elle demandera ensuite au cavalier à sa droite : Quel en serait pour moi l'avantage ? *R.* D'échapper plus facilement aux nombreux admirateurs de vos charmes.

Toutes les fois que la seconde personne questionnée ne répond pas par un compliment, elle donne un gage.

Il est encore une autre manière de jouer aux complimens. La compagnie étant réunie en cercle, la personne qui propose le jeu commence par adresser un compliment à son voisin à gauche ; celui-ci en fait de même à la personne

qui vient après, et ainsi de suite jusqu'à ce que le premier complimenteur ait été complimenté lui-même. Si ce jeu ne présentait point de difficultés à vaincre, il n'aurait rien de piquant ; chacun complimenterait son voisin à l'aide de ces lieux communs, qui sont à la portée de tout le monde. Mais voici les entraves qu'on a coutume d'y mettre. D'abord, il est interdit de faire son compliment dans les termes ou sous la forme qu'un autre aurait déjà employée. Ensuite on met pour condition qu'on ne se servira point d'une des cinq voyelles, ou que le compliment commencera par tel mot et finira par tel autre mot que l'on indiquera, ou bien que l'on y fera entrer un mot obligé, et que l'on a toujour soin de choisir bien baroque. Tout joueur qui manque à une des condi-

tions imposées est tenu de donner un gage.

Les Barres assis.

Les joueurs s'asseient sur deux files, les dames d'un côté, les cavaliers de l'autre, à une distance de cinq ou six pieds. Une dame et un cavalier se placent debout au milieu et en avant de leur file respective. La première tient un flocon de ouate ou de soie, et le souffle du côté des cavaliers. Le champion de ceux-ci doit le repousser en soufflant, et faire ses efforts pour qu'il ne tombe pas près des siens, qui tous de leur côté le secondent en soufflant aussi. Si le flocon est renvoyé vers les dames, elles mettent le même soin à l'écarter. Celle qui est debout y est intéressée de plus près; car si le flocon vient à tomber du côté des dames, elle est faite prisonnière, et va s'asseoir à l'ex-

trémité droite en arrière de la file des cavaliers. Elle ne prend plus part au jeu, et une autre la remplace. Si le flocon tombe du côté des cavaliers, c'est leur champion qui est prisonnier et qui fait place à un autre, en allant s'asseoir à l'extrémité droite et en arrière de la file des dames. Cette lutte continue jusqu'à ce que la totalité de l'un ou de l'autre parti ait été faite prisonnière. Alors les vainqueurs font passer sous le joug les vaincus. Si ce sont les cavaliers qui ont remporté la victoire, ils se mettent sur deux rangs face à face, se prennent les mains, les élèvent pour figurer un berceau, et les dames sont contraintes de passer dessous une à une, et de payer à droite et à gauche des baisers pour prix de leur rançon. Si les cavaliers, au contraire, ont été vaincus, les dames, placées aussi sur deux rangs,

prennent chacune une chaise qu'elles élèvent en la renversant, et les siéges de ces chaises, rapprochés par devant, forment une espèce de voûte à laquelle on a soin de donner peu de hauteur, afin que les vaincus, en passant sous ces fourches caudines, soient contraints d'incliner humblement la tête.

Pour éviter à ce jeu toute contestation, on doit prévenir que si le flocon tombe au milieu des deux files de joueurs, de manière qu'il soit incertain s'il est plus près de l'un ou de l'autre, le coup est nul; et c'est le champion de la file sur laquelle le flocon était poussé qui doit le ramasser et le souffler. On peut aussi tracer une ligne sur le parquet.

Les Coqs-à-l'Ane.

Une personne se retire à l'écart, et à son insu chacun donne un mot à

son voisin à droite. Elle revient ensuite, et adresse une question particulière à chaque joueur. Celui-ci doit répondre sur-le-champ le mot qu'il a reçu, ce qui forme des coqs-à-l'âne qui égaient la société.

Coton vole.

On prend un petit flocon de coton, ou tout autre objet léger; on souffle dessus, et on le jette au milieu du cercle. La personne vers laquelle il se dirige, qui ne souffle pas à propos et le laisse tomber sur elle ou près d'elle, donne un gage.

Le Gastronome.

On désigne celui qui doit le premier tenir la place de gastronome. Il s'assied au milieu du cercle, et l'on place devant lui une table ou une chaise. On lui attache une serviette

sous le menton ; puis la personne qui dirige le jeu dit : Garçon, donnez la carte. On présente alors au gastronome une plume ou un crayon, et il écrit sur un papier, 1° le nom d'un mets, 2° celui d'un espèce de vin ou de liqueur, 3° celui d'un fruit ou de tout autre article de dessert. Cela fait, il ploie le papier, le pose devant lui, et s'adressant à une personne quelconque, il lui dit : Garçon, servez-moi. — Voulez-vous, répond celui-ci, manger du chapon au gros sel ? — Excellent, reprend le gastronome ; et s'adressant à la personne qui vient ensuite : J'ai mangé ; servez-moi. Celle-ci lui propose de même un autre mets ; et il s'adresse successivement aux autres, tant qu'on ne lui offre pas le mets qu'il a inscrit sur son papier. On ne doit point, sous peine de donner un gage, offrir un mets qui aurait été déjà nommé par

un autre, ni rien qui ne soit susceptible d'entrer dans l'ordonnance d'un repas, non compris le dessert. Si, après avoir interpelé tous les joueurs l'un après l'autre, aucun n'a proposé le mets qu'il a écrit d'avance, il donne un gage, et recommence la tournée. J'ai soif, dit-il, versez. Alors l'un lui offre du Madère, l'autre du Frontignan, celui-ci du Beaune, celui-là du Champagne, etc., etc.; d'autres de l'eau, de la bière. Si personne ne nomme encore l'espèce de vin ou de liqueur que renferme son billet, il donne un second gage, et passe à la troisième tournée. Garçon, dit-il, servez-moi du dessert. Les uns s'empressent de lui offrir différentes espèces de fromages, de fruits, les autres des confitures, etc. Si l'on ne nomme point l'article du dessert qu'il a écrit d'avance, il donne un troisième gage, et le

jeu finit, ou l'on nomme un nouveau gastronome. Mais si à la première tournée, par exemple, un des joueurs nomme par hazard le mets tenu en réserve, le gastronome lui dit : Je n'ai plus faim ; venez prendre ma place, et payez l'écot (donnez un gage). Le remplaçant jette un coup d'œil sur la carte de son prédécesseur, et demande à boire, puis du dessert, et tout se passe comme nous l'avons indiqué pour le premier.

Le Lion malade.

Une personne se charge de conduire le jeu : après avoir engagé chacun à prendre un nom d'animal, et dont il devra imiter le cri du mieux qu'il lui sera possible, elle fait à volonté le récit des circonstances de la maladie du lion, des visites qu'il reçoit de ses différens sujets, etc. ; et chaque fois qu'elle pro-

nonce le nom de l'animal qui a été choisi par une des personnes qui participent au jeu, celle-ci doit se lever à l'instant, et faire entendre le cri qui lui est propre, en se penchant comme pour marcher à quatre pattes, si l'animal dont elle a pris le nom est un quadrupède, et en agitant les bras en guise d'ailes, si cet animal est un volatile. Lorsque le joueur qui raconte vient à parler de toute la cour du lion, tout le monde doit faire à la fois le cri et le geste qu'il s'est attribués. On donne un gage toutes les fois que l'on manque à remplir les conditions du jeu, ou qu'on ne les remplit pas avec célérité.

Le Mot.

Une personne de bonne volonté se retire à l'écart. La société choisit un mot à son insu, et l'on a ordinairement soin de le prendre parmi ceux

qui présentent plusieurs sens. On suppose que le mot auquel on s'est arrêté soit pied. La personne qui doit le deviner est alors rappelée ; elle s'adresse successivement à chacun, et lui demande : Comment aimez-vous votre mot ? Celui qu'on interroge est obligé d'exprimer dans sa réponse une propriété quelconque ou une indication de la chose que le mot convenu désigne. Par exemple, l'un dit : Je l'aime mignon ; l'autre : J'aime celui d'une montagne ; le troisième : J'aime celui du lit, etc. Ici l'on a eu dans l'idée le pied d'une dame ; l'autre, le pied d'une montagne, et le dernier le pied du lit. C'est à l'aide de ces indications que celui qui est chargé de deviner le mot doit parvenir à le connaître. Il peut recommencer jusqu'à trois fois ses interpellations. Si après ce temps il ne réussit pas, il retourne

se cacher, ou bien il s'en exempte en donnant un gage. S'il devine le mot, il déclare quelle est la personne qui le lui a fait connaître, et celle-ci prend sa place.

On peut encore jouer le mot en logogriphes ; voici comment. On choisit un mot d'une ou de deux syllabes, qui puisse se prêter à former d'autres mots par l'addition de quelques syllabes au commencement ou à la fin. On suppose que ce mot soit mer. Celui qui doit deviner étant revenu, et ayant fait la question d'usage : Comment aimez-vous votre mot? on peut lui répondre à-peu-près ainsi : Je l'aime cure. — Je l'aime a. — Je l'aime veille. — Je l'aime ra, etc., etc. ; ce qui forme mercure, amer, merveille, ramer.

Madame Angot.

Celui qui dirige le jeu annonce qu'il

va faire le récit lamentable des différens accidens que la pauvre madame Angot a essuyés : puis il entre en matière. Il brode le mieux qu'il peut son histoire ; et, à chaque aventure, il suppose qu'il est survenu une infirmité à son héroïne, et que toutes ces infirmités lui ont mis successivement en mouvement quelque partie du corps. D'abord c'est un branlement de tête, puis un cligneement d'yeux, ensuite un tournement de bouche, ou un remuement du bras droit ; ainsi de suite jusqu'aux pieds. A chaque infirmité qu'annonce le directeur du jeu, il imite le mouvement qu'elle a produit chez son héroïne ; et chaque personne est obligée de faire comme lui, sous peine de donner un gage. Ces têtes, ces bras, ces jambes qui s'agitent par gradation, ces bouches de travers, ces yeux clignotans, tout cela produit un effet

très comique. Enfin, la pauvre madame Angot ne saurait résister à tant de maux ; son historien la fait mourir, et il invite la société à lui faire des obsèques digne de sa célébrité. Les mouvemens cessent ; on fait un demi tour à droite ; le directeur du jeu donne le signal du départ ; et chacun, tenant son siége à deux mains, le traîne autour de la chambre en suivant son voisin, jusqu'à ce que tout le monde se retrouve à sa place.

La Mer agitée.

On range dos à dos autant de chaises qu'il y a de joueurs, moins un. Tout le monde s'assied, excepté la personne qui conduit le jeu sous le nom de la mer ; elle fait choisir à chacun le nom d'un poisson : puis, en courant autour des joueurs, elle demande un, deux, ou plus de poissons, en les appelant suc-

cessivement par leurs noms. Chaque personne ainsi désignée doit se lever aussi-tôt et suivre tous les mouvemens de la mer? Quand elle dit : Le vent change, ils doivent tous faire comme elle et rebrousser chemin. Si la mer demande tous ses poissons, ils se lèvent tous et suivent de même ses pas. Quand elle s'assied en disant : La mer est calme, chacun cherche à s'asseoir, et celui qui n'a pas été assez leste pour trouver une chaise donne un gage, remplace la mer, et dirige à son tour le jeu. La mer peut amener le calme quand elle veut, soit qu'un ou plusieurs poissons, ou tous soient levés.

Le Concert d'Amateurs.

Chaque personne de la société choisit un instrument, et on désigne un chef d'orchestre qui conduit toute la musique, en chantant cet ancien couplet :

Air noté, N° 1.

Quand Margoton va seulette,
Elle ne m'aime plus.
La petite follette
Se rit de ma chansonnette ;
Tous mes soins sont superflus,
Relu tu tu.

Tout le jeu consiste à faire le signe du chef d'orchestre, aussitôt que ce dernier fait celui de l'instrument que l'on a adopté ; dès qu'il en change, on cesse. Si l'on n'est pas attentif aux mouvemens qu'il fait, on donne souvent des gages. Quand il lève le bras en l'air, et qu'il le tient en suspens, tous les musiciens doivent faire le signe de leurs instrumens jusqu'à ce qu'il fasse le signe d'un instrument particulier.

Il est défendu de parler pendant le jeu, sous peine d'un gage. Un commissaire, que l'on nomme la Méduse,

aide le chef d'orchestre à remarquer les personnes qui n'exécutent pas les mouvemens, et leur fait donner des gages. Lorsque la Méduse frappe fortement dans ses mains, chacun doit rester *subitò* dans l'attitude où il est, même le chef d'orchestre, jusqu'à ce qu'un second coup permette de continuer.

Les Rimes.

Ce jeu consiste à se faire successivement une question les uns aux autres, à laquelle on doit répondre juste, en arrangeant la réplique de manière à ce que le premier mot rime exactement avec le dernier de la question.

Par exemple, un cavalier fait à la dame qui est à sa droite cette question : Madame a-t-elle du penchant pour l'amour ?

La dame doit répondre juste, et le

premier mot de la réponse doit rimer avec amour.

Pour satisfaire votre curiosité, attendez un peu.

Cette dame, au cavalier à droite : Monsieur, avez-vous une amie?

R. La vie sans ce bien-là ne saurait me plaire.

Le cavalier, à sa dame à droite : Aimez-vous entendre le rossignol dans le bocage?

R. Son ramage me ravit toujours.

Et ainsi de suite; quand le tour est fini, l'on recommence. On voit que ce jeu n'est pas sans difficultés, sur-tout quand on choisit des rimes difficiles. On donne un gage quand on ne répond pas selon la condition imposée, et lorsqu'on répète une rime déjà employée.

On peut encore rendre ce jeu plus embarrassant en mettant pour condi-

tion qu'on entremêlera les rimes, c'est-à dire qu'après une question dont la rime serait masculine, il en faudrait faire une dont la terminaison sera féminine.

Sauve qui peut!

On range les chaises autour du salon, de manière qu'il y en ait une de moins que le nombre de joueurs. On se dispose à danser en rond, les cavaliers et les dames entremêlés. Une personne chante ce couplet que tout le monde répète avec elle :

AIR : *C'est un lanla laderirette*, air noté, N° 2.

Un beau jour sur la fougère
Ma Lisette j'ai embrassé ;
Son papa tout en colère
De la maison m'a chassé ;
Mais, malgré lui, la brunette
Vient souvent me consoler.
Eh ! lon lon la, dit la filette,
Il ne faut pas se désoler.

Quand il lui plaît de dire *sauve qui peut !* chacun doit chercher aussitôt à s'asseoir, et celui qui se trouve rester debout est exilé. On retire encore une chaise, et on recommence : à un nouveau cri de sauve qui peut ! il se trouvera nécessairement un exilé. On continue ainsi jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux joueurs, et conséquemment une seule chaise ; alors on bande les yeux de ces derniers, et au cri de sauve qui peut ! parti cette fois du côté des exilés, ils doivent chercher la chaise. Celui qui s'y est assis restant maître du camp, il a le droit de juger tous les exilés les uns après les autres. Il peut s'adjoindre une ou deux personnes pour former son tribunal. Chaque exilé condamné par les juges à une pénitence devra l'exécuter aussitôt.

PÉNITENCES.

Le Berceau d'amour.

Celui à qui cette pénitence est ordonnée choisit une dame : tous deux se placent ensemble au milieu du salon, en se tenant les deux mains et les élevant en forme de berceau. Dans cette attitude, la dame désigne un cavalier, et le cavalier une dame, qui viennent ensemble demander passage sous le berceau ; mais au moment où ils se trouvent tous deux sous la voûte, les bras dont elle est formée s'abaissent, et les retiennent prisonniers. Chacun d'eux paie un baiser pour sa rançon. Ce nouveau couple se place à côté du premier, et dans une sem-

blable position. Un troisième couple est appelé, et l'on conçoit que celui-ci a un tribut à acquitter avant d'avoir traversé le berceau ainsi agrandi. Toutes les personnes de la société viennent ainsi se ranger à la suite les unes des autres. Si les dames et les cavaliers ne sont pas en nombre égal, ceux qui restent passent un à un, et paient leur tribut à qui de droit.

Le Voyage à Cythère.

Le voyageur choisit une dame pour compagne de route. Ils partent ensemble, et vont dans une pièce voisine. Là les deux voyageurs s'embrassent; puis le cavalier touche une partie du vêtement ou du corps de sa dame: supposons que ce soit le bout du petit doigt de la main gauche. Revenant ensuite avec elle, il demande alternativement à chaque personne de la

société ce qu'elle pense qu'il a touché. L'une dit : C'est la joue gauche ; une autre : C'est le front. Celui-ci indique le pouce de la main gauche; celui-là, le petit doigt de la main droite. A chaque fausse indication, le voyageur baise la dame à la place mal à propos désignée; et, si personne ne devine, il termine en baisant la partie qu'il a réellement touchée. Celui qui nommerait par hazard cette partie la baiserait, et la pénitence finirait là.

L'Aumône.

Un cavalier, s'agenouillant devant une dame, se tient dans une attitude de suppliant, et lui frappe légèrement sur les genoux avec ses deux mains. La dame l'interroge aussi longuement qu'il lui plaît sur ce qu'il desire ; elle lui demande, par exemple : Voulez-vous du vin? voulez-vous du pain,

etc.? Cependant le cavalier continue de frapper jusqu'à ce qu'on lui dise: Voulez-vous un baiser? Alors il se lève et l'embrasse.

Les Aunes d'amour.

On prend les mains d'une dame et on les réunit; puis on les écarte, comme si l'on voulait mesurer la longueur de ses bras, et, dans cette position, on l'embrasse: c'est là une aune d'amour. On peut ordonner de prendre deux, trois, quatre aunes de ce genre, et même davantage; mais on ne peut excéder le nombre que prescrit la pénitence.

Le Baiser à la capucine.

Le pénitent choisit une dame. L'un et l'autre se mettent à genoux dos à dos. La dame tourne la tête à droite; et son cavalier, penchant la sienne

sur l'épaule gauche, plie son corps du mieux qu'il peut pour porter ses lèvres sur la joue de la jeune personne.

Pendant ce mouvement, le cavalier doit avoir l'adresse de dégager son bras gauche pour le passer autour de la taille de la demoiselle.

Le Baiser à la religieuse.

Celui à qui cette pénitence est imposée choisit une dame, qu'il embrasse à travers les barreaux du dossier d'une chaise.

Le Baiser au hazard.

On prend les rois et les dames d'un jeu de cartes. Si la pénitence est imposée à un cavalier, on mêle les quatre dames, et on les distribue au hazard à quatre jeunes personnes ; on fait ensuite tirer au cavalier un des quatre rois ; et s'il tire, par exemple, le roi

de trèfle, il embrasse la personne à qui la dame de trèfle est échue. On procède dans le sens contraire, si c'est à une dame qu'on inflige la pénitence.

Baiser les quatre coins de la chambre.

On place quatre dames aux quatre coins de la chambre, puis on les embrasse. Cette pénitence, et toutes les autres à double sens, prêtent toujours à rire aux dépens de celui qui les exécute au pied de la lettre ; ce qu'il est cependant difficile de ne point faire lorsqu'on n'en connaît pas la finesse.

Le Baiser trompeur.

Une dame accourt vers un cavalier comme pour lui offrir un baiser. Celui-ci s'avance pour le recevoir ; mais elle le repousse, et se laisse embrasser par son voisin.

Embrasser, sans que cela paraisse, la personne que l'on aime mieux.

C'est embrasser toutes les personnes du sexe différent du sien.

Aller bouder.

Le boudeur (ou la boudeuse) déclare tout bas au dépositaire des gages le nom d'une personne. Il se retire dans un coin, et tourne le dos à toutes celles qui se présentent, jusqu'à ce que celle désignée vienne s'offrir pour être embrassée.

Le Tracas de Polichinelle.

Cette pénitence ne s'ordonne qu'à une dame. Celle à qui elle est ordonnée choisit une bonne amie; ensuite elle court à un homme, l'embrasse, et vient rendre le baiser à sa

bonne amie, qui, tranquillement assise, reçoit successivement autant de baisers que la dame en pénitence en a donné aux cavaliers de la société.

Embrasser son ombre.

C'est se placer entre la lumière et la personne que l'on veut embrasser.

Le Pélerinage.

Le cavalier conduit une dame par la main, et la présente alternativement à toutes les personnes de la société, en disant à chaque cavalier : Un petit morceau de pain pour moi, un baiser pour ma sœur; et à chaque dame : Un petit morceau de pain pour ma sœur, et un baiser pour moi.

Soupirer.

La personne qui soupire se place dans un coin; on lui demande : Pour

qui soupirez-vous? Elle nomme une personne d'un sexe différent du sien, qui vient l'embrasser. Celle-ci se place devant le soupirant, et soupire à son tour pour une autre personne; et ainsi jusqu'à ce que toute la société soit rangée sur une ligne. Alors la première personne qui a soupiré retourne à sa place, en embrassant toutes les dames, si c'est un cavalier; en se laissant embrasser par tous les cavaliers, si c'est une dame; et les autres en font autant jusqu'à la dernière.

Les Confidences.

On confie à l'oreille de quelqu'un un secret quelconque. On peut encore ordonner la Confidence qui passe; elle s'exécute autrement. La société étant en cercle, la personne condamnée à cette pénitence fait une confidence à celle qui se trouve placée à la droite;

celle-ci la rend à une autre, qui la répète à une autre encore jusqu'à ce que la confidence, ayant fait le tour du cercle, revienne à la première personne, qui déclare si la confidence qu'on lui fait est bien la même que celle qu'elle a faite.

Le Bouquet.

Si c'est une dame qui exécute cette pénitence, elle choisit trois fleurs ; et deux personnes se retirent pour concerter ensemble quels cavaliers représenteront les fleurs choisies.

Le choix étant déterminé, elles demandent successivement à la dame ce qu'elle veut faire des fleurs de son bouquet, et elles lui nomment ensuite les cavaliers dont ces fleurs sont les emblèmes.

Quand c'est un monsieur qui exécute cette pénitence, il fait choix de

trois fleurs dont il définit l'emblème ; il choisit un ruban pour lier le bouquet, un vase pour le placer et la devise qu'il veut y graver ; ensuite il nomme la personne à laquelle il l'envoie.

Faire un compliment.

Suivant qu'il est ordonné, le pénitent adresse un compliment à toute la société, ou à une personne particulièrement.

Pour augmenter la difficulté, on ordonne souvent des complimens à l'exclusion de l'une des voyelles ; ou bien l'on détermine les lettres par lesquels ils doivent commencer et finir.

Comparaison.

Une comparaison doit être faite de manière à offrir une ressemblance avec la personne comparée, et en même temps une différence. Par exem-

ple, on peut dire à une jeune personne : Vous ressemblez à la rose; mais vous conservez votre fraîcheur, tandis que la sienne n'est point de durée; à un cavalier : Vous avez de la ressemblance avec le tourtereau, mais vous êtes loin d'être aussi fidèle, etc.

Le Testament.

On lègue à chaque personne de la société quelque qualité morale ou physique, qu'on est censé posséder. Par exemple, à l'une on donne ses yeux, à l'autre sa discrétion, à une dame son amour, sa tendresse, etc. Cette pénitence exige infiniment d'adresse et de circonspection; car on peut faire un legs qui soit regardé comme une épigramme.

La Pensée.

Cette pénitence exige, comme la

précédente, beaucoup de ménagemens et de délicatesse. Elle consiste à dire à l'oreille de chaque personne de la société ce qu'on pense d'elle, soit en bien, soit en mal.

Le Mariage.

Le pénitent se retire avec une autre personne, et ils font choix de deux époux; puis ils demandent, le cavalier à chaque dame: Quelle est la qualité qu'elle a remarquée dans le marié; et la dame à chaque cavalier: Comment il trouve la mariée? Quand tout le monde a été interrogé, les deux personnes qui ont choisi les époux déclarent leurs noms.

La Chandelle de Noël.

On bande les yeux à celui qui doit exécuter cette pénitence; on lui remet un petit bout de bougie de trois ou

quatre lignes de longueur ; il se met à genoux, et l'on place par terre, devant lui, une chandelle. Il doit y allumer à tâtons le petit morceau de bougie qu'il tient, sans s'aider de la main gauche.

Le Cheval d'Aristote.

Le pénitent se met à quatre pattes sur le parquet. Une dame s'assied sur son dos, et il va la présenter dans cette position à tous les cavaliers, qui l'embrassent chacun à son tour.

Le Chevalier de la triste figure.

Celui à qui cette pénitence est ordonnée fait asseoir une dame sur ses genoux. Celle-ci appelle un autre cavalier qui vient l'embrasser.

Le Pont d'amour.

Un cavalier, qui est à quatre pattes

au milieu du cercle, reçoit sur son dos un cavalier et une dame qui s'y embrassent.

Le Voyage à Corinthe.

Le cavalier pénitent, tenant une bougie allumée, donne un mouchoir blanc à celui qu'il choisit pour l'accompagner dans son voyage; puis il le prend par la main, et le conduit à toutes les dames de la société. Le compagnon de voyage les embrasse successivement, et, à chaque fois, passe le mouchoir sur les lèvres de son conducteur.

L'Electricité.

Celui qui est condamné à cette pénitence doit monter sur une chaise: deux cavaliers lui donnent la main de chaque côté. La société se forme en cercle, en entremêlant les dames et les messieurs qui se tiennent tous par la

main. Alors les deux acolytes du patient impriment à ses bras un mouvement de rotation; ce mouvement communique au cercle l'étincelle électrique. Le premier acolyte à droite embrasse sa voisine, celle-ci embrasse le voisin qui suit, et ainsi à la ronde. Le patient seul n'embrasse personne.

Etre à la discrétion.

C'est être obligé d'obéir ponctuellement aux ordres d'une personne, ou à ceux de la société entière, selon qu'on l'a déterminé.

L'Exil.

On ordonne à une personne de s'aller placer dans un coin du salon et d'y rester pendant qu'on tirera un, deux ou trois gages. On peut même être exilé pour toute la durée des gages qui restent à tirer.

Le Portier du couvent.

Celui qui fait la pénitence le place à la porte d'une pièce voisine, afin d'y remplir l'office de portier. Une dame s'enferme dans cette pièce, elle frappe peu après, le portier ouvre; elle lui dit à voix basse le frère qu'elle demande. Le portier appelle tout haut le cavalier désigné; le frère entre anssitôt avec elle, et le portier referme sa porte. On frappe de nouveau; la sœur quitte le couvent, et l'on se doute bien que ce n'est pas sans avoir reçu un baiser. Le frère à son tour fait appeler une sœur, et ainsi de suite jusqu'à ce que toute la société, excepté le portier, ait passé dans le couvent.

On peut appeler tout le couvent pour faire finir plus tôt la pénitence du portier; on le demande lui-même au parloir.

Jean souffle la chandelle.

Cette pénitence consiste à prendre une chandelle allumée, à la passer rapidement devant le visage du pénitent, qui doit avoir une serviette sous le menton, et à faire ce manége jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'éteindre.

L'Officieux.

Le cavalier à qui on impose cette pénitence choisit un autre cavalier, ou accepte celui qui se présente ; ils vont l'un et l'autre à l'extrémité du salon. Là le premier, armé d'une corne en forme d'épée, la place à l'épaule, et reçoit l'ordre de son compagnon d'aller trouver telle dame qu'il lui désigne, de la saluer de son arme, et de la lui amener en l'escortant. Dès qu'ils sont arrivés, on ordonne à l'officieux de faire volte-face, et son compagnon

embrasse la dame derrière lui. La dame lui ordonne ensuite de reconduire à sa place le cavalier qu'elle vient d'embrasser, et de lui en amener un autre qu'elle désigne. Celui-ci, après avoir reçu un baiser comme le premier, fait reconduire la dame à sa place, s'en fait amener une autre avec le même cérémonial ; et les allées et venues de l'officieux continuent jusqu'à ce que tous les cavaliers et toutes les dames de la société aient été conduites et reconduites alternativement.

Le Soldat prussien.

Cette pénitence a quelque ressemblance avec la précédente. Le cavalier qui la reçoit se choisit un officier : celui-ci conduit son soldat à l'écart, lui donne une canne ou un bâton en guise de fusil ; et, après lui avoir fait faire quelques temps d'exercice, il le ramène, en le précédant, au milieu

de la société. Là, conduisant successivement son soldat devant chaque dame, il lui fait présenter les armes à l'une, porter les armes à l'autre, amorcer, coucher en joue, faire feu un genou en terre, etc., et à chaque commandement que le soldat exécute, l'officier embrasse la dame. La ronde terminée, l'officier fait le commandement de se reposer sur les armes, et renvoie le soldat à sa place.

Les trois B.

Le pénitent doit devenir en apparence borgne, boiteux et bossu. A cet effet, il ferme un œil, courbe le dos, et, s'appuyant sur un bâton, il se tient sur un seul pied. Dans cette attitude, il va à cloche-pied se présenter alternativement à chaque dame de la société, en disant : Un petit baiser, madame, par pitié, à ce pauvre homme marqué

aux trois B. Libre aux dames de lui faire ou de ne lui pas faire l'aumône ; celles qui refusent lui répondent : Dieu vous assiste, et il doit passer outre sans user de contrainte, sous peine de ne point retirer son gage.

Les Marionnettes.

Celui à qui cette pénitence est ordonnée s'assied sur les genoux d'un autre cavalier, de manière que ses bras soient placés derrière son dos. Dans cette position, il déclame des vers ou conte une histoire. Celui sur lequel il est assis est chargé de faire les gestes ; pour cela, il fait passer ses bras le long du corps de l'historien, et gesticule comme si lui-même était le narrateur. Rien de plus plaisant que d'entendre de beaux vers déclamés avec emphase par l'un, et de voir l'autre exécuter les gestes qui doivent accompagner cette déclamation.

RONDES A DANSER

ANCIENNES ET NOUVELLES.

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

On dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci,
Et bien mieux choisie;
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son bréviaire.
Va-t'en voir, etc.

Un magistrat curieux
De jurisprudence,
Et qui devant deux beaux yeux
Tient bien la balance.
Va-t'en voir, etc.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t'en voir, etc.

Une femme et son époux,
Couple bien fidèle ;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t'en voir, etc.

Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre;
Un poëte sans vanité,
Un musicien sobre.
Va-t'en voir, etc.

Un breton qui ne boit point,
Un gascon tout bête,
Un normand franc de tout point,
Un picard sans tête.
Va-t'en voir, etc.

Une femme que le temps
A presque flétrie,

Qui voit des appas naissans
Sans aucune envie.
Va-t'en voir, etc.

Une belle qui, cherchant
Compagne fidèle,
La choisit, en la sachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t'en voir, etc.

Un savant prédicateur,
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur,
Et craint qu'on le loue.
Va-t'en voir, etc.

Une nonne de Longchamps,
Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs,
D'être reconnoître.
Va-t'en voir, etc.

Un médecin sans grands mots,
D'un savoir extrême,
Qui n'envoye point aux eaux,
Et guérit lui-même.
Va-t'en voir, etc.

Et, pour bénédiction,
Il nous vient un moine
Fort dans la tentation
Comme saint Antoine.
Va-t'en voir, etc.

Air : *De la Boulangère.*

De maint fat qu'on célébrera
Voici l'histoire entière; } (*bis*)
Rien de nouveau ne s'y verra,
C'est l'usage ordinaire,
Oui dà,
C'est l'usage ordinaire.

A la fois il courtisera
Lise, Agathe et Glycère,
Zulmé, Fanny, Rose et Clara.
C'est l'usage ordinaire, etc.

Le matin il leur jurera
L'amour le plus sincère,
Et le soir il les oubliera.
C'est l'usage, etc.

De l'hymen un jour il faudra
Suivre enfin la bannière ;
A choisir monsieur prétendra.
C'est l'usage, etc.

Quand la belle lui semblera
Une riche héritière,
Vite monsieur épousera.
C'est l'usage, etc.

De sa femme il conservera
Le cœur sans en rien faire ;
Et près d'elle il s'endormira.
C'est l'usage, etc.

Des messieurs d'aujourd'hui voilà
L'histoire toute entière ;
Et l'on aime ces monstres-là.
C'est l'usage, etc.

Le diable les emportera
Dans sa grande chaudière ;
Et chacun d'eux y bouillira.
Voilà leur fin dernière,
Voilà,
Voilà leur fin dernière.

Air noté, N° 3.

La mère Bontemps
S'en allait, disant aux fillettes :
Dansez, mes enfans,
Tandis que vous êtes jeunettes ;
La fleur de gaîté
Ne croît pas l'été :
Née en printemps comme la rose,
Cueillez-là dès qu'elle est éclose ;
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

A quinze ans mon cœur
De l'Amour éprouva les charmes ;
Ce petit trompeur
Me fit répandre bien des larmes ;
Il est exigeant,
Boudeur et changeant.
Fille qu'il tient sous son empire
Doit aimer, chanter et se dire :
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

Le temps arriva
Où ma fille me fit grand'mère ;

Quand on en est là,
Danser n'intéresse plus guère.
On marche en tremblant;
On tousse en parlant;
Au lieu de danser la gavotte,
Dans un vieux fauteuil on radote;
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

Air noté, No 4.

Jusqu'à l'âge de quinze ans (*bis*)
On peut encore à ce temps (*bis*)
Trouver une ame novice.
Mais, passé cet âge-là;
On vous en ratisse, tisse,
On vous en ratissera.

Maris qui vous absentez; (*bis*)
Et qui bonnement comptez (*bis*)
Que comme celle d'Ulysse
Votre femme en agira,
On vous, etc.

Femmes, désabusez-vous, (*bis*)
Si vous croyez qu'un époux, (*bis*)
Comme celui d'Eurydice,
Jusqu'aux enfers vous suivra.
On vous, etc.

En l'absence des plumets, (*bis*)
Gens d'église et de palais (*bis*)
Pourront visiter Clarisse;
Mais quand l'officier viendra.
On leur en ratisse, tisse,
On leur en ratissera.

LE VIEUX MÉNÉTRIER.

Air : *C'est un lanla laderirette.*
Air noté, N° 2.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
Ménétrier du hameau;
Mais pour sage on me renomme,
Et je bois mon vin sans eau.
Autour de moi sous l'ombrage
Accourez vous délasser.
Eh! lon lon la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne,
C'est l'arbre du cabaret;
Au bon temps toujours la haine
Sous des rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser!
Eh! lon lon la, gens du village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur:
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur.
Triste au fond d'un équipage,
Quand là-bas il va passer,
Eh! lon lon la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé,
Priez que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne et son pré.
Au plaisir s'il rend hommage,
Qu'il vienne ici l'encenser.
Eh! lon lon la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
Notre héritage est fermé,
Ne portez pas la faucille
Au champ qu'un autre a semé.
Mais, sûrs que cet héritage
A vos fils devra passer,
Eh! lon lon la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endura,
N'exilez point de son chaume
L'aveugle qui s'égara.
Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh! lon lon la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Ecoutez donc le bonhomme:
Sous son chêne accourez tous.
De pardonner je vous somme;
Mes enfans, embrassez-vous.
Pour voir ainsi, d'âge en âge,
Chez nous la paix se fixe,
Eh! lon lon la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

LES GUEUX.

Air : *Première ronde du départ pour St.-Malo.*

Air noté, N° 5.

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'évangile,
J'en atteste ma gaîté.
Les gueux, etc.

Au Parnasse, la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.
Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne,
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe;
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, etc.

Quel Dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qui fleurit?
C'est Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.
Les gueux, etc.

L'Amitié, que l'on regrette,
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.
Les gueux, les gueux, etc.

LE ROI D'YVETOT.

Air : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Air noté, N° 6.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et, couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on,
Oh, oh, oh, oh, ah, ah, ah, ah,
Quel bon petit roi c'était là,
La, la!

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien

Oh, oh, etc.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh, oh, etc.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père;
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.
Oh, oh, etc.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple, qui l'enterra
Pleura.
Oh, oh, etc.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince,
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.

Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh, oh, etc.

LE PÉCHÉ DE PARESSE.

AIR: *du curé de Pomponne.*

Tant que l'homme desirera } *bis.*
Plaisir, honneur, richesse, }
Pour les avoir il emploiera
Courage, esprit, adresse;
Tout le relevera, larira, } *bis.*
Du péché de paresse. }

Une indolente qui n'aura
Rien vu qui l'intéresse,
Quand son moment d'aimer viendra,
Le Dieu de la tendresse,
Vous la relevera, etc.

Le poëte qui dormira
Sur les bords du Permesse,
La gloire le réveillera
Plutôt que la richesse,
Et vous le relevera, etc.

Un jeune acteur qui restera
Tout court dans une pièce,
L'actrice avec lui qui jouera,
Si son jeu l'intéresse,
Vous le relevera, etc.

Un jeune époux qui ne dira
Qu'un mot de politesse,
Un amant plus poli viendra
Qui parlera sans cesse,
Et le relevera, etc.

Une veuve qui comblera
D'un amant la tendresse,
Et qui se tranquillisera
Dans ces momens d'ivresse,
On la relevera, etc.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE 1

CHAPITRE Ier. De ce qui concerne la bonne société. Des vertus sociales. Des usages reçus, et de la nécessité de s'y conformer. 7

CHAP. II. De l'extérieur de l'homme du bon ton. Des qualités qui préviennent en lui dès le premier aspect. 26

CHAP. III. Des femmes. Avantages qu'un jeune homme retire de leur société. Des égards qui leur sont dus. 37

Pages.

CHAP. IV. Des visites. 48

CHAP. V. Des cercles et de la conversation. 64

CHAP. VI. Du jeu, et particulièrement des petits jeux de société. Bienséances qu'on y doit apporter. . . 87

CHAP. VII. Des repas et des banquets. Devoirs réciproques des convives et des personnes qui traitent. Préceptes à suivre pour faire les honneurs de la table. 98

CHAP. VIII. Bals, spectacles, jeux publics. 112

CHAP. IX. Cérémonial des mariages et baptêmes. 125

CHAP. X. Bienséances et cérémonial épistolaires. 145

CHAP. XI. Du duel. Historique de cet usage. Quelles sont les formes dans lesquelles il a lieu aujourd'hui. 153

Pages.

CHAP. XVI. Des cérémonies funèbres, et du deuil 167

ART DE DÉCOUPER et de servir les viandes. 179

JEUX DE SOCIÉTÉ. 207

PÉNITENCES 246

RONDES A DANSER. 267

FIN DE LA TABLE.

Quand Margotton va seulette.

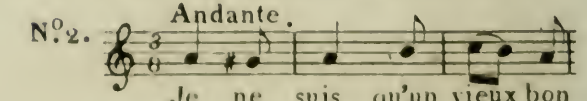
N.° 1.

Allegro.

LE VIEUX MÉNÉTRIER.

Air: C'est un lanla landérirette.

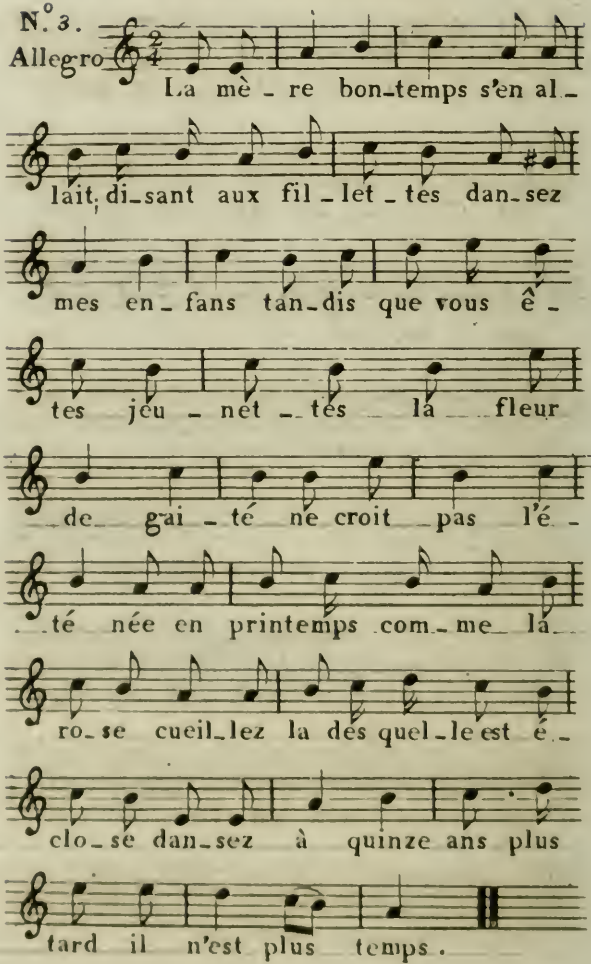
N.° 2.



hom-me mé-né-tri-er du ha-
meau mais pour sage on me re-
nom-me et je bois mon
vin sans eau au tour de moi
sous l'om-bra-ge ac-cou-rez vous
dé-las-ser eh! lon, lan, la,
gens de vil-la-ge sous mon vieux
chêne, il faut dan-ser.

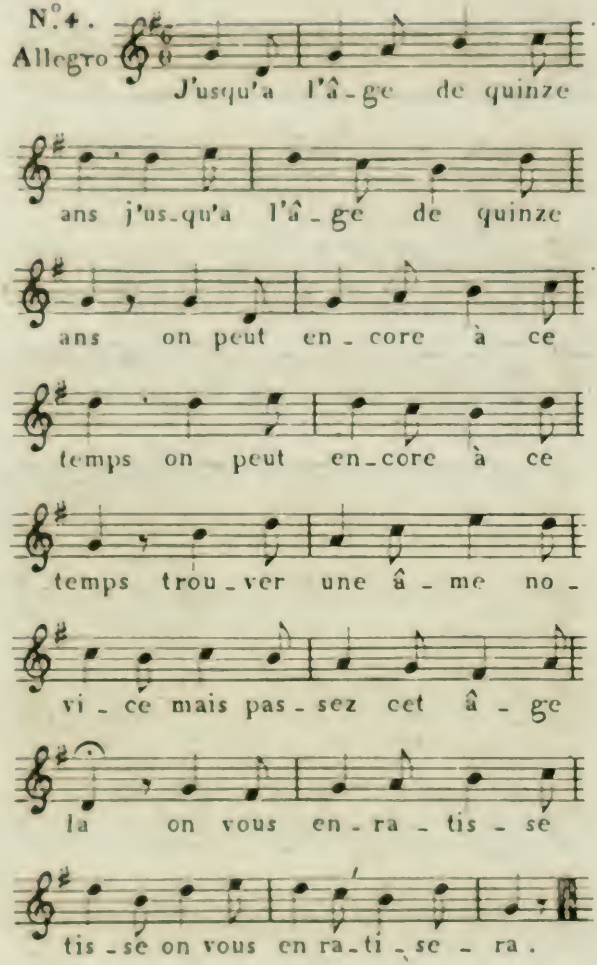
LA MÈRE BONTEMPS.

N.° 3.
Allegro



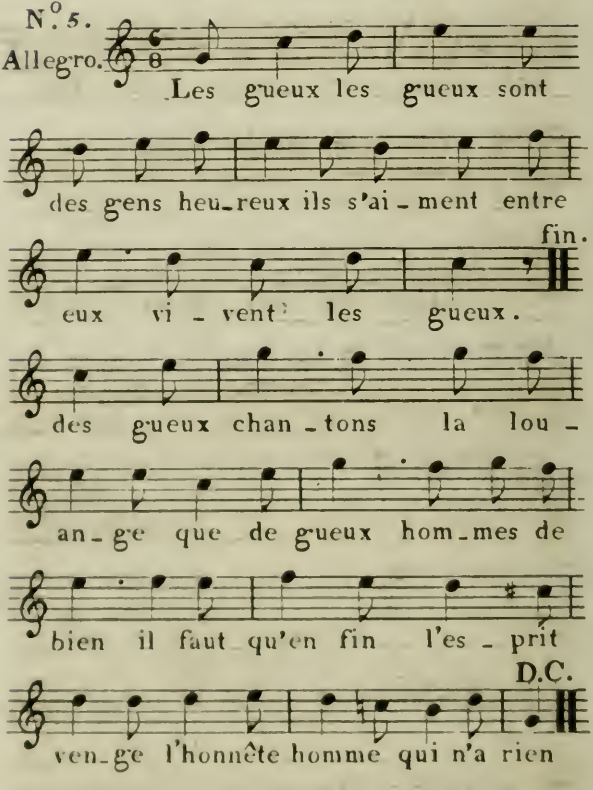
N.° 4.

Allegro


J'usqu'a l'â-ge de quinze
ans j'us-qu'a l'â-ge de quinze
ans on peut en-core à ce
temps on peut en-core à ce
temps trou-ver une â-me no-
vi-ce mais pas-sez cet â-ge
la on vous en-ra-tis-se
tis-se on vous en ra-ti-se-ra.

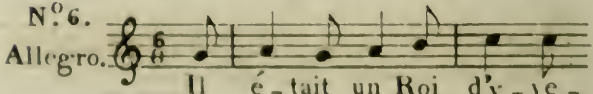
LES GUEUX.

N.° 5.
Allegro.



LE ROI D'YVETOT.

N.° 6.
Allegro.



-tôt peu con - nu dans l'his -
-toi - re se le - vant tard, se
cou - chant tôt dor - mant fort
bien sans gloi - re, et cou - ron -
né par jean - ne - ton d'un sim - ple
bon - net de co - ton dit -
-on oh, oh, oh, ah, ah, ah,
ah, qu'el bon pe - - tit Roi
c'é - tait la, la, la.